

ETIENNE LAURENT

En ces années là...

Ce que raconte l'autobiographie "En ces années là", est une histoire dans l'Histoire qui débute par une courte fresque du Dahomey, depuis la légende de la naissance de Dagassou, l'enfant né d'une panthère et d'une princesse, et qui s'achève à la conquête du sud du pays, par la puissance coloniale en guerre avec le dernier prince régnant, Béhanzin, de la longue lignée des rois sanguinaires d'Abomey.

L'auteur est né en Afrique en 1923 d'un père français médecin civil et d'une mère dahoméenne. Dès sa prime jeunesse, il part en France pour y poursuivre sa scolarité en tant que pensionnaire. Sa correspondante est sa tante, sœur de son père.

L'auteur a 17 ans lorsque l'action débute presque au milieu du XXème siècle. Sa carrière militaire est passionnante. Il la termine au grade de colonel, en 1983. A noter, parmi bien des événements – son départ pour l'Angleterre en mai 1940 – les bombardements de Londres par la Luftwaffe, lors de la "Bataille d'Angleterre" – sa jeunesse passée à l'Ecole militaire des Cadets de la France Libre, créée par le Général de Gaulle, d'où il sort aspirant, une période exaltante et aussi de grande solitude – des batailles féroces au souffle épique – des hasards prodigieux – une participation active et malheureuse à une révolution en Afrique ; etc...

'En ces années-là' est aussi une réflexion sur une période de plus d'un demi-siècle qui ne laissera certainement pas le lecteur indifférent.

1940/1983 - Les tribulations d'un Cadet de la France Libre

FGI

FGI

ETIENNE LAURENT

En ces années là...

1940/1983 - Les tribulations d'un Cadet de la France Libre

* * *

The logo consists of the letters 'F', 'G', and 'L' in a highly stylized, blackletter or gothic font. The letters are interconnected and feature sharp, decorative flourishes.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5° et 3° a, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite" (Art L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quel procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

A mes chers enfants, Christine et Pascal,

J'ai relaté sur ces quelques feuilles des faits anciens qui sans doute vous paraîtront, à l'heure actuelle, de peu d'intérêt. Le présent, tremplin de votre futur, vous intéresse plus que certaines considérations sur mon passé. Je pense toutefois que le vôtre vous interpellera, à l'automne de votre vie, lorsque vous aurez posé votre « havresac », comme c'est mon cas maintenant.

Je suis persuadé, oui je crois, qu'il vous arrivera alors de songer à votre père qui a traîné ses guêtres de-ci de-là dans le monde de son époque. Alors vous vous rappellerez, sans doute, que vous détenez dans votre boîte à souvenirs des feuillets qu'il a écrits sur ce que furent, tout au long de son errance sur cette terre, certaines de ses motivations, de ses réussites et de ses échecs.

Comme ces poignards tranchants qui finissent par couper leurs fourreaux, ouvrir les portes sur son passé conduit, certes, à se remémorer de beaux jours mais éga-

lement de grandes tristesses pendant lesquelles le coeur a chaviré. Tels de lointains échos, des faits se rappellent à mon souvenir. Si ma mémoire est parfois incertaine ou incomplète, mon coeur lui n'oublie ni mes actions manquées ou laissées de côté, ni mes amours échouées et les masques qu'il m'a fallu porter.

Tous mes actes, bons ou médiocres, fallait-il les laisser s'envoler au gré du vent et disparaître à tout jamais ? Je ne le crois pas. L'écriture est la photographie du savoir, cette lumière qui est en l'homme. Une trace doit être laissée avec le secret espoir qu'une partie, si infime soit-elle, restera dans la mémoire des générations futures.

J'ai également 5 ou 6 classeurs contenant des documents officiels, sans âme ceux-là. Ils sont les fils conducteurs d'une longue carrière militaire qui débute en juin 1940 et se termine en mai 1983. Ils complètent des écrits succincts sur mes racines africaines, sur ma jeunesse passée l'arme à la main, depuis les Forces Françaises Libres en Angleterre jusqu'au peu connu maintien de l'ordre au Cameroun, en passant par les guerres d'Indochine et d'Algérie et d'autres narrations sur ma vie d'officier au service de la France. Enfin, pour conclure, un exposé que j'ai écrit et lu, lors de mes adieux aux Armes, à mes chefs, à mes pairs, à mes amis militaires et civils réunis autour de moi à cette occasion.

Puissiez-vous à la lecture de tous ces textes, mieux cerner ma personnalité. Elle découle, me semble-t-il, de l'héritage de ce que mes ancêtres ont connu et qu'ils m'ont transmis en germe, tout comme le chêne est contenu en puissance dans son fruit. J'ajoute à ce legs de mes aïeux, la part de chance dont j'ai bénéficiée et sur tirer parti, les joies et les coups reçus, l'effort personnel et un environnement favorable ou non, bref, pour l'essentiel, tous ces facteurs qui ont contribué à faire de moi ce que je suis devenu.

Cette vie, j'ai essayé en quelque sorte d'en faire le bilan. D'aventure en aventure, de beaux jours en mauvais sorts, le chemin a souvent été long et difficile mais aussi aisé, ensoleillé et riche en actions. Mes enfants, je vous laisse à vos pensées.

Très affectueusement.

Etienne Laurent

Saint Maur des Fossés
Le 13 mai 2002

A Adrien et Antoine DOUSSE,
mes petits fils.

« *L'avenir peut-il se concevoir sans le passé ?* »

Introduction

Réflexion sur le Père

Au fil des années, j'ai vu avec plaisir votre personnalité s'épanouir, votre volonté s'affirmer, je vous vois maintenant acquérir sans trop de difficultés le nécessaire savoir. Avec un peu de chance et en l'aidant vous pourrez affronter votre futur dans de bonnes conditions.

Ces réflexions me font songer à la simple chance, notamment celle qui a été déterminante pour moi. Elle me fut donnée, je l'ai aussi aidée et forcée quelquefois.

Ce que je sais, c'est qu'elle commence avec un lorrain, un docteur au grand coeur né en 1875 à Baccarat (France). Cet homme s'appelle LAURENT Jean, Auguste, Maurice. C'est mon père. Il est Médecin Principal de l'Assistance Indigène comme on le dit à cette époque. Dès 1910, en Afrique, il pratique son art avec brio. Ses diagnostics sont sûrs, ses opérations sont des réussites et pourtant les conditions sont difficiles. Il opère et soigne par de fortes chaleurs avec ou sans infirmier qualifié, avec ou sans anesthésiant, sur des tables en zinc, parfois à la lueur d'une lampe à pétrole. Sa réputation va bien au-delà de sa zone de travail, elle passe même les frontières. Il obtient des résultats très supérieurs à ceux des médecins militaires

de l'époque, ce qui ne plaît pas. Par contre, les Africains l'apprécient beaucoup. Cette déclaration de foi, inscrite sur le socle en laiton, d'un buste de femme haut de vingt centimètres, en est la preuve :

« Docteur LAURENT c'est vous qui est (sic) notre Dieu ».

Le chef d'un village lui a offert cette statuette avec ces mots gravés en remerciements pour les soins qu'il prodigue depuis des années à ses gens. Hélas, cet objet a disparu avec beaucoup d'autres lors du cambriolage de son appartement parisien, juste avant la dernière guerre.

Il passe 30 ans de sa vie en Afrique occidentale au Dahomey, en Guinée, au Sénégal et retourne une fois encore au Dahomey. Il se marie selon la coutume locale avec celle qui deviendra ma mère, une jeune dahoméenne Ouavi-Tassou, du clan des Agbanous. Elle est née à Ouidah, village dont le serpent est le fétiche. Elle reçoit une éducation particulière, dispensée par des religieuses, une première pour l'époque. Elle lui donne trois enfants. Antoine voit le jour en Guinée à Conakry en 1918. Madeleine naît à Ouidah en 1921 ; Voici mon frère et ma soeur. Quant à moi, je suis né à Grand Popo au Dahomey en 1923.

Dans ces années-là, quel militaire, quel colon ou fonctionnaire en poste aux colonies, reconnaît son enfant mulâtre ? Alors pensez trois ! Ce fut pourtant le cas de mon père et je lui en rends hommage.

En 1940, à l'issue de son congé en France, la débâcle, provoquée par la guerre, ne lui permet pas de repartir en Afrique. Cette terre il ne la reverra jamais, car en 1944, après la libération de Paris, mais juste avant la victoire, il meurt dans cette ville à l'âge de 69 ans.

C'est en songeant à tout cela que l'idée m'est venue de vous conter, dans un premier temps, un peu

l'histoire et certaines coutumes du pays de la famille de ma mère, le Dahomey, que mon père a tant aimé et qui m'a vu naître. Cela vous permettra sans doute, de découvrir cette part africaine de vos racines, de nos racines. Elles furent source de vie et ont contribué avec nos racines françaises, à faire de nous ce que nous sommes.

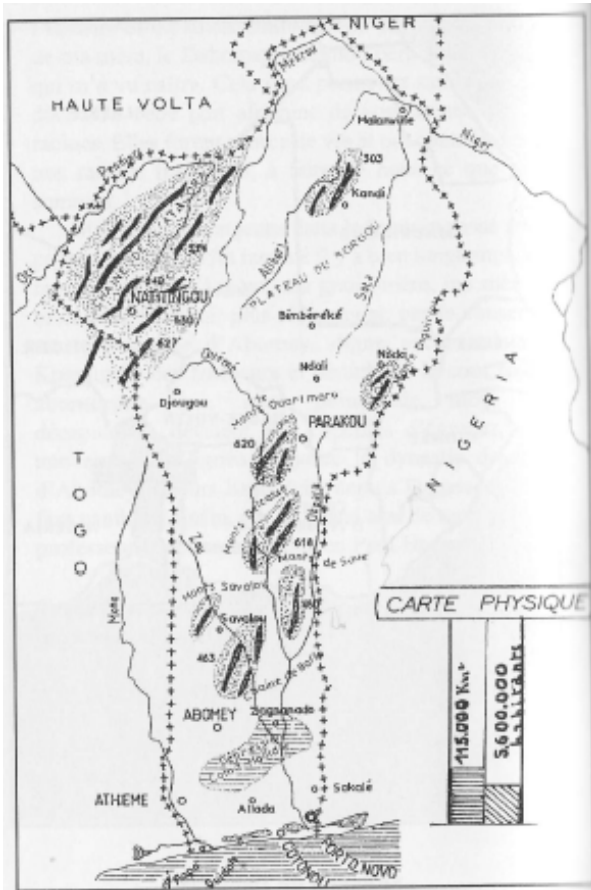
Maintenant plongeons dans le lointain passé de ce pays, celui qui me fut raconté il y a bien longtemps, par mon arrière-grand-mère, ma grand-mère, ma mère et mon père. Et aussi, plus récemment, par le conservateur du musée d'Abomey, digne successeur des Kpanligans ces tambours et hérauts de la cour royale aboméenne qui, sous peine de mort par décapitation, devaient être capables d'égrener, sans une erreur, la lignée de toute la dynastie des rois d'Abomey et leurs hauts faits depuis Dagassou, l'enfant panthère. Enfin, par un grand ami de mon père, le professeur et écrivain dahoméen Paul Hazoumé.

Ce passé est rempli de légendes, de guerres sanglantes mais aussi d'espérance.

*
* *



**Afrique de l'Ouest
- Situation du Dahomey -**



- Le Dahomey -

Naissance du Dahomey

Ce sont les temps anciens. Sur la France capétienne règne Saint Louis, il vient de remporter une victoire sur l'Anglais et entreprend, en 1248, une dernière croisade.

En Afrique, les blancs ne se hasardent pas encore.

Dans le golfe du Bénin, sur la rive droite du fleuve Mono, au royaume de Tado, la fille du Roi, la jolie princesse Abigbonou pleure. Elle veut un enfant. Les dieux ne lui en accordent pas.

Un jour, où elle se rend à la fontaine pour y puiser de l'eau, elle rencontre un esprit qui a pris la forme d'une panthère mâle. Les suivantes de la princesse, effrayées, prennent la fuite. La jeune Abigbonou reste aux prises avec le fauve. Un moment plus tard, les suivantes, accompagnées par des guerriers en armes reviennent à la fontaine. La panthère a disparu, la princesse est vivante et n'a aucune blessure.

Neuf mois ont passé, la fille du roi met au monde un petit d'homme, roux de poil, velu et solidement bâti. Il a les ongles longs, on l'appelle le

« fils de la panthère » et on lui donne le nom de Dagassou.

Longtemps après les descendants de Dagassou sont contraints de quitter leur royaume. C'est le début de la longue, longue migration des Adjas, commandés par Adjahounto et ses frères, vers le lac Haemey et le pays des palmiers Adéquamey. Ils emportent avec eux, dans cet exode, le crâne de leur ancêtre Dagassou, sa mâchoire, sa chaise de parade taillée dans un bois dur, sa lance forgée au feu et son instrument de musique préféré.

Les derniers restes de l'enfant d'une panthère et d'une princesse sont enterrés dans un lieu où ses descendants fonderont la ville d'Allada qui deviendra des années plus tard, la capitale du royaume d'Allada dont le premier Roi est Kocpon Dogagri.

En 1610, Kocpon Dogagri meurt. Les prétendants au trône se livrent une guerre cruelle. De sanglants combats fratricides provoquent l'éclatement, en trois branches, de la grande famille Adja. Le chef Ledji sort victorieux de ces affrontements. Il conserve la lance sacrée de son ancêtre et reste avec son peuple à Allada. Le second frère Aho Dako part vers le nord où il fonde le royaume d'Abomey. Le troisième frère, le plus jeune, Te Agblandin va vers l'est et s'installe dans la province d'Adjache, capitale d'Hocbonous que les portugais baptisent plus tard Porto Novo.

A cette époque, cette contrée limitée au sud par le littoral du golfe du Bénin et au nord par les trois fleuves, Pendjari, Mékrou, et Niger ne constitue pas encore un pays mais un ensemble de très petits royaumes notamment ceux de Ouidha, Kétout, Mahi, Savalou, Dassas, Baribas, Niki, Parakou, Djougou, Kandi, à la tête desquels sévissent quelques roitelets jaloux de leur indépendance et prompts à partir en guerre.

Dès le XVII^e siècle, sous l'impulsion et la ferveur des puissants monarques d'Abomey, ce pays morcelé commence sa marche vers son unité à la faveur de guerres, d'alliances avec le blanc et d'annexions pures et simples.

C'est ainsi que le prince Aho s'installe d'office sur les terres du Roi Dan qui s'incline devant le fait accompli. A plusieurs reprises, pour agrandir son territoire, il procède de la même manière. Aho devenu roi sous le nom d'Ouegbada, songeant à établir son fils Akaba, réclame une nouvelle fois à Dan, une parcelle de son royaume. Ce dernier, excédé par les empiètements successifs de ce turbulent voisin sur ses terres, lui lance, après avoir repoussé cette dernière prétention : « *Vous êtes insatiable jeune prince. Si je n'y prenais pas garde tu construirais sur mon ventre.* »

Dan ne pensait pas être un aussi bon prophète. Aho l'attaque immédiatement, le vainc, le fait prisonnier et décapiter. Son corps et son carquois sont enterrés à Agricomey. A l'endroit même de sa sépulture, le Roi Ouegbada édifie un palais qu'on appelle Dan Homé ce qui signifie : « La maison sur le ventre de Dan ». Il se proclame ensuite roi du pays.

Au fil des ans, Dan Homé se transforme en Danhomé puis en Dahomey. Le nom Dahomey est créé, mais il faudra trois siècles pour que l'unité d'un peuple et d'une nation se fasse autour de ce nom. Entre temps les descendants des premiers rois d'Abomey désireux d'étendre leur domination et d'accroître leur richesse, lancent des expéditions dans toutes les directions.

Vers l'est, les troupes d'Abomey se heurtent pendant de longues années de luttes aux farouches Doghos et Sahoues, tribus semblables à des essaims de guêpes effervescentes et toujours agressives.

Vers le nord, il y a de grands espaces, mais ils sont parcourus par de redoutables guerriers à cheval. Dans

ces conditions, on ne saurait trop s'y attarder sans risque mortel.

Seule la marche vers le sud, donc vers la mer, ouvre aux souverains d'Abomey de réelles possibilités d'agrandissements territoriaux, des promesses de puissance inégalée et des sources de fructueux butins.

Puisqu'entre le royaume d'Abomey et le précieux océan s'interposent les royaumes de Porto Novo, d'Allada et de Ouidah, ceux-ci ne sauraient échapper à leur destin. Ils sont conquis et soumis par leur redoutable voisin du nord qui se trouve désormais en rapport direct avec les blancs, ces êtres singuliers qui craignent tant le soleil, qu'ils ne peuvent ni se déplacer à pied, ni travailler. Cela explique, peut-être, qu'ils aient besoin de tant d'esclaves.

Dans cette marche en avant pour l'unification du pays, quelques souverains ont eu un règne déterminant, notamment :

- Le Roi Akaba (1685-1708) qui agrandit lentement ses terres comme « le lent caméléon arrive en haut du fromage ».
- L'indomptable Agadja (1708-1732) qui conquiert le royaume d'Allada et ouvre largement son pays sur la mer.
- Le Roi Guézo (1818-1858), dont le trône repose sur les crânes des chefs vaincus, a laissé, dans le conscient du dahoméen, l'image d'un grand guerrier semant l'effroi sur son passage et celle d'un grand roi.

Après de nombreuses guerres victorieuses. Il connaît cependant l'échec malgré une armée, importante pour l'époque, de 10.000 hommes et 6.000 amazones. En 1858, à la suite d'un complot, il est assassiné au retour d'une expédition. C'est la fin d'un grand règne de 40 années pendant lesquelles le roi a organisé la cour, l'administration et encouragé l'artisanat et le commerce. Il a également signé, avec le

Prince-Président Louis Napoléon Bonaparte, un traité de commerce et d'amitié.

- Le Roi Gléglé (1858-1889) monte expédition sur expédition vers le nord-est en pays Yorouba. Elles sont sanglantes et durent 20 ans. En 1886 les Yoroubas sont définitivement écrasés.

A la même époque, les relations avec la France ne cessent de se dégrader. Les luttes d'influences et les intrigues sous-jacentes entre Portugais, Anglais et Français auprès du roi, empirent et créent de graves dissensions.

En outre, le roi veut que les blancs assistent aux fêtes annuelles dites des « Coutumes », célébrées en l'honneur des rois défunts. Rites pendant lesquels sont sacrifiés des milliers d'esclaves et de prisonniers. Cette dernière prétention est totalement inacceptable pour la France. Les rapports se détériorent de plus en plus et conduisent le Dahomey à entrer en guerre avec la France.

Mais en quoi consiste donc la fête des « Coutumes » qui hérisse tellement les occidentaux, et quelle en est la philosophie ? Cette cérémonie est en fait une boucherie effroyable, où le sang de milliers d'esclaves, tués avec un raffinement atroce, coule à flot et arrose, sans jamais l'assouvir, la terre tragique recouvrant le « ventre de Dan ».

Ces malheureux sont considérés comme des messagers-conteurs et de ce fait ils doivent être sacrifiés d'une manière violente. C'est par là même, la certitude que leurs derniers souffles porteront bien aux souverains disparus, ces ancêtres vénérés, les vœux royaux de piété filiale et que les derniers hauts faits du roi seront narrés de manière satisfaisante ; enfin que le nombre considérable de suppliciés en leur honneur est la preuve tangible de la continuité de la toute puissance royale d'Abomey.

Fin 1889 le Roi Gléglé meurt ; son fils lui succède. Le grand féticheur Agassoulou procède au sacre du fils de Gléglé, Béhanzin (1844-1906). Voici le dernier prince régnant de la dynastie aboméenne. Il prend comme emblème le requin « Le roi des mers qui vient, jusque sur les rouleaux de la barre, enlever les imprudents (sous-entendu le blanc) ».

Sitôt les obsèques de son père terminées et ses tambours de guerre crevés, Béhanzin fait résonner les siens, signalant ainsi qu'il reprend la guerre pour chasser les Français de leurs forts et de leurs comptoirs. Les affrontements sont violents et comme à l'accoutumé, aux moments les plus difficiles des combats, les amazones sont lancées sur l'ennemi pour faire fléchir en leur faveur les dieux de la guerre.

Dans les villages, au passage de ces magnifiques guerrières qui combattent avec courage et sans pitié, les hommes doivent se mettre à genoux et se prosterner devant ces 4.000 vierges noires, solides et musclées, jeunes, laides ou jolies, qui servent aveuglément et avec passion le Roi.

Malgré leur héroïsme, le 17 novembre 1892, les soldats français entrent dans Abomey. Dans la ville toutes les cases brûlent. Le 3 décembre, la France proclame sa victoire, le Roi Béhanzin se rend. Il est déchu de son trône, banni à jamais du Dahomey et exilé en Martinique, puis en Algérie où il meurt en 1906 à Blida.

Cette guerre aura duré 4 années. Les Français sont solidement installés dans le sud, ils vont maintenant aller à la conquête du nord du Dahomey.

Mais ceci est une autre histoire.

*
* *

La Piste des Esclaves

Le Dahomey compte plus de 50 ethnies. Au sud du pays la plus importante est la famille Fon-Adja (700.000 âmes) dont les grands ancêtres, les Ewés, fondèrent les royaumes de Porto Novo, d'Allada et d'Abomey. Pour ma part, j'appartiens à l'ethnie Mina par ma mère. Aucun lien ne nous relie au groupe Ewé.

Il y a bien longtemps les Minas ont émigré du Ghana, des régions d'Elmina et d'Accra pour s'installer avec les Popos sur le littoral du golfe du Bénin, jusqu'au niveau de Cotonou. Ils ont été en contact avec les premiers navigateurs blancs s'aventurant dans cette partie de l'Afrique.

En effet, dès le XV^e siècle, le littoral du Bénin est connu des Portugais et pendant les XVI^e et XVII^e siècles cette côte, appelée la « Côte des Esclaves », est régulièrement visitée par les navigateurs portugais, français et hollandais qui font commerce d'esclaves que l'on nomme « Bois d'Ebène ». dès lors et jusqu'au XIX^e siècle, de très lointains cousins minas sont capturés, entravés deux par deux à l'aide de cangues ou enchaînés. Ils sont conduits, par la Piste des Esclaves, de triste mémoire, jusqu'à des bateaux sur lesquels ils sont embarqués de force. Ils voguent vers

les Caraïbes ou le Brésil, mais ils l'ignorent.

Coeur et chair meurtris, aucun espoir ne les habite plus. Submergés par la haine et le désespoir, ces malheureux se raccrochent à leur culture vodoun, dont le berceau est le Dahomey. Cette croyance, avec ses dieux de la lutte, de la violence, du refus et ses rites de possession et d'extase inhérents, pensent-ils, à toute souffrance, ne pouvait qu'atténuer, vaille que vaille, leur angoisse et leur révolte intérieure.

En leur souvenir une cérémonie, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, rappelle leur enlèvement. Elle a lieu à un moment précis de la saison sèche. Quand ce temps est venu, de tout le pays, des hommes, des femmes et des enfants, toutes ethnies confondues, se dirigent vers la plage de Sémé située entre Cotonou et Porto Novo. Là, face à la mer, ils se recueillent et la nuit tombée, allument des bougies qu'ils plantent dans le sable. Geste symbolique fait en mémoire de ceux que le destin a emportés loin de chez eux à cause des manigances de chefs tribaux avec des navigateurs-négriers prêts à tout pour s'enrichir.

Au cours de trois siècles près de 500.000 esclaves, en très grande majorité des Dahoméens, débarquent à Haïti, île espagnole et française par le traité de Ryswich (1687) pour servir 100.000 blancs.

En 1791, les abus de l'esclavagisme provoquent la révolte des noirs. L'esclave Toussaint Louverture la dirige. Il conduit ses frères de couleur à la victoire en 1794 et tente d'instaurer une république noire. La France réagit, l'arrête et l'emprisonne dans le département du Doubs (France) où il meurt en 1803.

Je ne peux passer sous silence l'histoire de deux ethnies particulières : les « Portugais » et les « Brésiliens ».

• Les premiers sont les descendants de colons portugais venus s'établir sur la Côte des Esclaves où ils ont fait

souche. Profondément métissés leur ascendance européenne est souvent difficile à déceler. Ils portent des noms de l'aristocratie portugaise : Da Silva, Da Costa, D'Almeida ... empruntés par les esclaves à leurs anciens maîtres.

• Les seconds sont les descendants d'esclaves libérés au Brésil et reconduits, grâce à une société américaine de colonisation, sur une terre d'Afrique où un établissement permanent les accueille. Il est à l'origine de la République du Libéria. Certains d'entre eux rejoignent par leur propre moyen le Dahomey où ils se réinstallent. Comble de l'ironie quelques-uns se lancent pour leur compte ou comme intermédiaires dans le commerce d'esclaves. Ils deviendront immensément riches.

*

Je vous laisse méditer sur ce rapide survol de l'ancien Dahomey (Bénin depuis 1975). Je ne prétends en aucune manière, à la vérité historique. Les écrits sur cette époque sont peu nombreux. En tout état de cause, ils ne reproduisent que des faits racontés et transmis oralement de génération en génération par quelques conteurs, griots et autres troubadours de ces temps-là, auxquels s'ajoute la synthèse de documents relatant ce qu'ont fait, appris, vu et ressenti des navigateurs, des colons, des militaires, des commandants de Cercle, des Gouverneurs, en mal d'écriture. Ils ont aussi contribué à nous éclairer un peu plus sur le Dahomey d'antan, comme le font depuis une quinzaine d'années quelques historiens béninois qui publient des essais sur l'histoire du Bénin.

*

* *

Réflexion sur la Mère et jeunesse à Ouidah.

Bien qu'elles aient été très heureuses, je m'étendrai peu sur les sept premières années de ma vie passées à Ouidah, auprès d'une mère douce, pleine de tendresse et de gaieté et d'un père très affectueux.

Il ne s'agit en aucune manière de quelque pudeur mal placée ou mal digérée qui me retient de les évoquer, mais tout simplement parce que j'ai très peu de souvenirs de ces années, en dehors de faits répétitifs qui m'ont marqué par leur caractère insolite.

Nous sommes dans les années 1929 /1930, j'ai 6 ans ou un peu plus. Ma soeur et mon frère sont en France. Mon père fait ses tournées périodiques en brousse. Je passe le plus clair de mon temps à la petite école française dirigée par des religieuses, ou à apprendre le Fon¹, ou bien encore à jouer, ou enfin à faire avec ma mère des visites à la famille.

A vrai dire, je les appréhende un peu ces visites. Voir tous ces regards qui vous fixent, entendre sur le chemin des réflexions mi-figue mi-raisin, de villageois un peu envieux de ma mère, me mettent mal à l'aise. Par exemple :

« Voici Ouavi, la Yovo² de ce docteur, ce sorcier guérisseur. Elle vit maintenant comme les blancs sans se

fatiguer, sans travailler dans les champs. Tu ne portes plus sur la tête de lourdes charges de bois ou des calebasses d'eau. Fini, pour toi la Yovo, de piler les graines à t'en casser le dos... ».

En me tenant fermement par la main, ma mère, dans ses beaux atours, marche sans rien dire vers son but, la maison de sa mère. Celle-ci nous attend avec certains membres de la famille rassemblés pour voir la Yovo et écouter ses dernières nouvelles. En, règle générale nous y passons la journée. C'est au cours de ces haltes que je découvre des réalités surprenantes.

Ma grand-mère est une maîtresse femme qui tient, à mes yeux, une grande place dans la famille. Elle s'adresse toujours gentiment à moi. Elle m'explique souvent que je dois bien me comporter, être un garçon loyal et travailler sérieusement à l'école quand je serai en France, ce lointain pays. Après m'avoir offert quelques friandises et questionné sur ce que j'ai fait depuis notre dernière visite, nos rapports cessent la plupart du temps avec ces mots :

« Va maintenant dans la case de ma mère, écoute-la bien car elle détient la connaissance. Elle est la gardienne du savoir de la famille. Va vite, elle t'attend ».

Je pénètre très lentement et avec une certaine appréhension dans la case, si faiblement éclairée, de mon arrière-grand-mère,³ que pendant quelques secondes je la devine. Elle est assise sur son tabouret, le dos appuyé sur le haut dossier, les mains posées sur les genoux. Elle me fixe et ne dit rien. Son visage est fripé et impassible. Je suis, faut-il le préciser, très intimidé devant cette vieille personne, si fragile, dont la vie a usé le corps.⁴ Je la salue en m'inclinant, marque de respect due aux personnes âgées par les jeunes.

Deux enfants de la famille, des filles de 10 à 12 ans maximum, sont à son service. Elles veillent jour et nuit sur elle. Très gentilles, elles m'aident à franchir le

pas de la porte en m'attirant à l'intérieur pour m'installer tout près et face à mon arrière-grand-mère. Comme fasciné je ne bouge pas, j'attends ses premières paroles.

Au cours des nombreuses heures passées en sa compagnie pendant lesquelles elle me répète souvent les mêmes choses, je peux, à la longue, me forger une très petite idée sur ma famille et à mon échelle, en m'appuyant sur ses croyances, découvrir, comment dire ? quelques parcelles de la pensée africaine.

« J'ai vu beaucoup de garçons assis là où tu es, me disait-elle, sois attentif comme ils l'ont été. C'est ainsi que toi, le sang mêlé, tu auras aussi la connaissance de la famille et des choses qui fortifient le corps et éclairent la tête. Tu pourras alors affronter ton destin, chasser les mauvais esprits ou t'en protéger avec l'aide des bons. Tu connaîtras et c'est important, le pourquoi de certaines cérémonies vodoun, leurs rites et leurs masques. Tu sauras aussi te garder des poisons que les gens utilisent beaucoup au Dahomey. »

Mon arrière-grand-mère illustre ses dires de récits et d'exemples. Ceux-ci seraient dans mon écrit, d'une part, hors de propos avec ce que je souhaite vous faire connaître et d'autre part, l'analyse que j'en ferais maintenant pourrait être déformée du fait des connaissances que j'ai acquises depuis.

Quelquefois nous allons nous promener. Je marche avec les deux filles, légèrement en retrait de mon arrière-grand-mère. Elle se déplace à petits pas alertes en s'aidant d'un bâton qui lui sert de canne. Elle nous conduit à un tumulus, que le culte vodoun a maintenu en place depuis des générations, pour y déposer toutes sortes d'offrandes aux esprits, afin d'obtenir aide, protection, faveur ou vengeance... qui sait ?

Je découvre également en sa compagnie un cou-

vent vodoun et au passage de cette bâtisse qu'entourent des arbres et un muret, elle me défend de regarder autre chose que mes pieds. A voix basse elle m'explique ce qui se passe à l'intérieur. Je comprends que des gens, jeunes ou vieux, ont été contraints, à la suite de pression sur leur famille ou sur eux-mêmes ou encore par magie, à travailler quelques jours, des semaines, souvent plusieurs mois voire leur vie entière pour le couvent, leurs fétiches et quelques obscurs Grands-Prêtres. Et que parfois il y règne une grande envie de se perdre dans le sommeil pour les hommes et les femmes ou au contraire une grande agitation, comme des abeilles dans les ruches. Quant aux enfants de tous les âges ils travaillent et étudient le vodoun.

De temps en temps nous allons au lieu-dit : le Temple des serpents fétiches, situé en face de l'église catholique. Dans cet endroit, aux arbres nombreux et aux multiples recoins formés d'enclos étroits, s'affairent de vieilles femmes aussi âgées que mon arrière-grand-mère. Elles sont en quelque sorte, les prêtresses du temple. Dans ce rôle, elles sont chargées de prendre soin de très nombreux boas considérés comme des reptiles sacrés. Elle doivent aussi entretenir tous les objets nécessaires aux cérémonies traditionnelles, aux cultes et aux rites.

Au retour de ces promenades, nous restons longtemps dans sa case, sans parler. Je ne sais ce qui l'habite alors et j'ai garde de troubler sa méditation. Puis, sortant de ces longs silences, elle me répète souvent : « J'ai vu beaucoup de cases se vider et devenir des ruines. La mienne va disparaître à son tour, mais mon esprit restera près de notre village et vivra dans la cité des vieilles. Si tu passes par là un jour, viens me voir. »

A la fin de ces visites, sur le chemin du retour, j'ai toujours des questions à poser à ma mère, sur ce que mon arrière-grand-mère m'a dit et que je n'ai pas bien compris.

Il vient un moment où l'éclat de la flamme de la bougie diminue petit à petit pour s'éteindre définitivement. La vie de la gardienne du savoir s'est éteinte, comme cette flamme, lentement et paisiblement, en 1931. Mon père m'a dit que deux jours après son décès, le clan des Agbanous a fait, en son honneur une grande cérémonie d'adieu.

1. Langue vernaculaire des Minas
2. Femme noire vivant avec l'homme blanc.
3. Les filles en ce temps-là étaient mariées entre 13 et 14 ans. Elles pouvaient, de ce fait, devenir des arrière-grand-mères.
4. Elle est certainement née à la fin du règne du Roi Gléglé (1858-1889)

*
* *

Départ pour la France – Les études planifiées

L'ancien Grand Popo, ma ville natale n'existe plus. La mer, impitoyable, l'a engloutie. Seul le clocher de l'église émergeait encore en 1963.¹ Je ne sais ni pourquoi ni comment j'y ai vu le jour, alors que nous vivions à Ouidah dans une maison sur pilotis, de type colonial, entourée d'une véranda couverte et jouxtant le dispensaire où mon père exerçait son art.

A sept ans, en larmes, je quitte ma mère et ce village pour aller vivre en France. Mon père, profitant d'un congé, m'y conduit. J'imagine le désarroi de ma mère et sa tristesse de voir partir, à son tour, le dernier de ses trois enfants. Je ne la reverrai qu'en 1960,

lorsque je servirai, comme militaire, au Dahomey. Nous y reviendrons. Après un long voyage en bateau de Cotonou à Bordeaux, puis en train, nous arrivons enfin à Paris. Je retrouve ma soeur et mon frère. Celui-ci m'offre, en guise de bienvenue, une grue qu'il a construite en mécano. Eux aussi ont quitté le Dahomey à sept ans. Pourquoi ? Parce que notre père a planifié le déroulement de nos études de la manière suivante :

Suivre en France la totalité de l'enseignement primaire. Puis passer une année scolaire en Angleterre dans une classe d'un niveau similaire à la dernière classe primaire française. A l'issue, rentrer en France pour y entamer les études secondaires.

Quant à ce cycle, il devra être interrompu pendant deux années. Celles-ci seront passées, de nouveau, dans un collège en Angleterre et dans des classes d'un niveau équivalent à la quatrième et à la seconde françaises. De retour en France, reprendre les cours de la troisième puis de la première et l'année suivante présenter l'examen final de l'enseignement secondaire, le baccalauréat.

Il n'est pas prévu de rentrer immédiatement à l'université après le baccalauréat mais d'effectuer, auparavant, un séjour en Allemagne d'une ou deux années pour y poursuivre d'éventuelles études mais surtout pour apprendre l'allemand.

Dans les années 30, un tel cursus, qui impliquait un retard dans le déroulement des études, ne présentait pas trop d'inconvénients chez les nantis. Cela était admis car il y avait bien peu de lycéens et encore moins d'étudiants en université. L'instruction, à cette époque, était obligatoire jusqu'à 12 ou 13 ans, ma mémoire me fait défaut.

Seul mon frère a bénéficié de toutes ces dispositions. Hélas, la guerre de 1939/1945 les a réduites à néant en ce qui concerne l'Allemagne, pour ma soeur et moi.

Une autre décision, également arrêtée par mon

père, a trait aux vacances. Dès la première rentrée scolaire en primaire, toutes celles-ci, courtes ou longues (celles d'été durent trois mois de juillet à septembre) se passeront en Angleterre. Il pensait avec raison, que nous apprendrions plus vite l'anglais dans des familles résidant dans de petits villages où il n'y a pas de Français et suffisamment éloignés les uns des autres, pour nous ôter toute possibilité de parler français. Certitude de progrès rapides dans la langue de Shakespeare. Par contre lorsque nous sommes en Angleterre nous rentrerons en France pour les vacances.

Je commence ma véritable scolarité à l'école communale de la rue de l'Arbalète dans le Vème arrondissement de Paris. Je suis pensionnaire depuis mon entrée en 6ème à l'âge de 11 ans et demi.

La soeur de mon père, Andrée est veuve. Il l'a prise en charge avec son fils Jacques. Elle habite à Paris, 22 avenue des Gobelins. Notre tante est, en l'absence de notre père, notre correspondante. Lorsque nous sommes en France, elle nous reçoit le dimanche vers 10 heures et nous la quittons à 17 heures pour rejoindre nos pensionnats respectifs, Madeleine à Paris au Lycée Victor Duruy, Antoine au Lycée Henri IV à Paris également, moi à Sceaux à Lakanal et plus tard à Henri IV. Jacques m'accompagne le plus souvent.

Je n'ai guère de souvenirs de ma tante et de son fils qui est beaucoup plus âgé que nous. Il vient de terminer ses études dentaires (après la guerre, il s'installera à Cuba et en reviendra, dans les années 50, communiste convaincu).

Ma tante est morte, avant mon père, pendant la dernière guerre. J'ai appris que, vers la fin de sa vie, elle perdait la tête de temps en temps. C'est ainsi qu'elle a brûlé une très importante correspondance familiale. Celle d'un ancien parent militaire ayant appartenu à

la Garde Impériale Napoléonienne. Celui-ci relatait sa vie avec beaucoup de verve et de détails, les choses qu'il voyait et faisait, au cours des campagnes militaires de Bonaparte et de l'Empereur Napoléon 1er, depuis celle d'Egypte jusqu'à la dernière qui l'a conduit, après la retraite de Russie aux adieux à l'Empereur à Fontainebleau, aux « cent jours » et à la bataille de Waterloo. Ces passionnants récits sont partis en fumée, un jour où l'esprit de ma tante s'est égaré.

A l'étranger, nous vivons dans des familles anglaises bien sélectionnées, tout en poursuivant, comme demi-pensionnaire, nos études dans des collèges. Suivre les cours ne s'avère pas toujours évident. Les débuts ne sont pas faciles, mais cahin-caha j'y arrive. J'apprécie tout particulièrement le cross-country, le tennis, le rugby et la natation, bref les sports d'équipe qui développent l'esprit de camaraderie, facilitent les contacts et les conversations, ce qui m'aide à améliorer mon anglais parlé. Enfin, par ce biais, cela permet d'avoir des relations amicales et non formelles, ces dernières étant quelquefois empreintes de condescendance et parfois, me semble-t-il, d'une certaine morgue.

A cette époque, il faut savoir qu'un jeune garçon noir, vivant seul en Angleterre, n'est pas tous les jours à la fête. L'apartheid, certes, n'existe pas, mais dans certains milieux il est plus ou moins pratiqué et ça peut faire mal. Lorsque je le subodore, j'arrive à contourner toutes les embûches sans pour autant fuir ou m'aplatir. J'y parviens surtout en évitant de me mettre dans des situations qui me sont défavorables.

C'est-à-partir de ces constats, que je décide de toujours être parmi les meilleurs, pour me sentir à l'aise et accepté par les gens intelligents. Quant aux autres, les bornés et ceux plein de suffisance, que conforte leur conviction d'être d'une essence supérieure, je ne leur

porte pas plus d'attention qu'ils ne méritent, c'est-à-dire aucune.

En 1939 je suis en Angleterre. J'y passe les grandes vacances. Le 3 septembre, la France et son alliée la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne. Mon père², ne pensant pas que ce conflit puisse durer bien longtemps, décide de me laisser en Angleterre pour suivre l'année scolaire 1939 /1940. Je suis admis dans la « 6th form », classe conduisant à un diplôme équivalent au baccalauréat.

Au mois de mars 1940, il ne se passe toujours rien sur le front, tout semble calme ou presque. C'est pourquoi, mon père confiant, me fait rentrer en France par bateau, sur la ligne Newhaven-Dieppe. Tout se déroule sans accroc.

Le 9 avril, les troupes allemandes se ruent sur le Danemark et la Norvège. Le 14 mai, la France est envahie, c'est la percée de Sedan. Notre « super » ligne bétonnée de défense, dite Maginot, est contournée. Les troupes françaises commencent à être submergées par le déferlement de l'Armée allemande. Plus les jours passent, plus l'avenir est inquiétant.

Mon père, né en 1875 dans un département de l'est de la France, la Meurthe-et-Moselle, lieu de passage des invasions, a beaucoup entendu parler des malheurs des lorrains, lors de la guerre Franco-Allemande de 1870. Notamment de l'exode qui s'en est suivi dans des conditions tragiques, de l'humiliation de la défaite, de l'annexion par l'ennemi d'alors d'une partie de son département, des familles séparées dont certaines sont devenues allemandes par force. Baccarat y échappant de justesse. J'imagine que tous ses souvenirs d'enfance l'ont vraisemblablement marqué et qu'ils ne sont pas étrangers à la grave décision qu'il va prendre, à mon égard, pour la

pérennité des Laurent.

Très profondément patriote, mon père ne supporte pas ce qu'il entend à la radio et ce qu'il lit dans la presse. Après avoir mûrement réfléchi il décide, parce que mon frère attend sa feuille de route de mobilisation, de mon retour en Angleterre.

1. Cette année là , lorsque j'y suis passé, il était penché comme la Tour de Pise.

2. Très malade en 1938 pendant son congé en France, son retour au Dahomey est différé, puis programmé pour 1940. Mais celui-ci ne se fera pas.

*
* *

Séjour en Angleterre

Départ pour l'Angleterre

La déroute de l'Armée française approche, elle est précédée par une population fuyant sur les routes, espérant ainsi échapper à la ruée des troupes allemandes à travers la France.

En ce qui me concerne, je ne réalise pas très bien tout ce qui se passe, mais j'ai conscience tout de même qu'il y a beaucoup d'inquiétude dans l'air. Pour l'heure, avec mon père j'apprends à conduire sa voiture, une Citroën B11, dans les allées du bois de Vincennes. Avec une infinie patience de sa part et de gros efforts de mon côté je suis prêt au bout de plusieurs jours.

Le moment de la séparation est proche. Mon père, qui a tout prévu, me donne deux lettres, l'une destinée à n'importe quelle autorité pour expliquer mon déplacement, l'autre à remettre à mes correspondants anglais, de l'argent français et anglais, une réserve d'essence, une carte routière mentionnant l'itinéraire idéal pour rejoindre en deux jours la Bretagne, plus précisément Lorient via Chartres en vue d'embarquer dans cette région.

Nous sommes fin mai. Il faut partir, c'est l'heure. Mon père me répète ses dernières recommandations à peu près dans ces termes : « En cas de difficultés en chemin, vous devez rechercher une famille allant dans votre direction et dont un membre sait conduire¹. Il faut coûte que coûte embarquer sur un bateau en par-

tance pour l'Angleterre pour rejoindre la famille Boden à Matlock-Bath dans le Derbyshire. Vous lui remettrez ma lettre. Ne vous laissez pas gagner par le doute. Je sais que j'ai raison et que vous nous reviendrez le temps venu. Sachez que nous serons vraiment fiers de vous. Au revoir Etienne, vous allez nous manquer. » Nous nous quittons. Je ne reverrai jamais plus ce père merveilleux.

Antoine m'accompagne jusqu'à la sortie de Paris. Je suis inquiet. La peur me serre le ventre, mon frère qui doit le sentir me réconforte. Le temps n'a pas effacé de ma mémoire l'essentiel de ses encouragements : « Je sais que tu es astucieux et débrouillard, ça va te servir. Te voilà lancé dans une grande aventure, aie foi en ton étoile, tu réussiras. Nous avons tous confiance. Garde ton calme. Trouve si nécessaire un chauffeur en faisant très attention à ton choix. Sois méfiant à l'égard de tout et de tous. Tu as beaucoup d'argent, garde le bien dans ta ceinture spéciale, il peut t'ouvrir bien des portes. Il va y avoir un vide à la maison, nous allons beaucoup penser à toi. Madeleine m'a demandé de t'embrasser. »

Nous sommes à la Porte de Châtillon. Nous allons nous quitter. Nous nous embrassons. Antoine est là sur le trottoir, nos regards se croisent. Il agite la main en signe d'adieu. Je démarre. J'ai l'angoisse en moi et la peur au ventre. Il me faut longtemps pour retrouver un rythme cardiaque normal. Je suis tout à la conduite de la voiture et à la route à suivre. Celle choisie, à dessein, par mon père car il pensait qu'elle serait plus sûre et moins encombrée que la plus directe conduisant à Brest via Rennes.

Quelques heures plus tard je sors de mon angoisse et commence à regarder, plus attentivement, le flux des gens qui, valise ou baluchon à la main ou sac au dos, marchent sur le bas-côté de la route. Mais où vont-ils donc ? Je remarque que l'on m'observe beaucoup et je

pense qu'il est temps de trouver « la » famille en exode allant, comme moi, à Nantes. Je m'arrête dans un petit chemin. La faim se faisant sentir, je me mets à grignoter des provisions que mon père a prévues. Après avoir fait le point et mûrement réfléchi, je décide de faire appel aux gendarmes pour trouver cette famille.

C'est bien avant la ville de la Flèche que je pénètre dans une gendarmerie. J'explique mon affaire, les gendarmes sont perplexes et très dubitatifs, il y a de quoi je suppose. Tout y passe, carte d'identité, passeport, lettres de mon père, contrôle des bagages, des papiers de la voiture. (Je n'ai pas de permis de conduire) ! je suis anxieux.

Après de longs palabres et une très longue attente entrecoupée de nombreuses questions sur mes origines, ma vie et celle de ma famille etc ..., nos rapports se détendent. Une certaine mansuétude transparaît même, elle est vraisemblablement due aux bons renseignements obtenus, me semble-t-il, auprès de Paris.

C'est pourquoi leurs réserves et leurs suspicions du début disparaissent pour laisser place à la compréhension, puis à une sorte de sympathie qui n'oserait s'exprimer franchement.

Ma bonne foi est reconnue. Je partirai même avec une famille de trois personnes, le père, cousin d'un des gendarmes et gendarme lui-même, son épouse et leur fille de dix ans. Nous arrimons, tant bien que mal, leurs bagages sur le toit de la voiture.

Le départ est prévu pour le lendemain matin. Je passe le reste de la soirée à la brigade. Je suis rasséréiné. Très entouré, je raconte aux gendarmes ma courte vie, puis celle de ma famille, ce qui complète leurs interrogations du début de l'après-midi. Ils n'en reviennent toujours pas. Je suscite beaucoup d'intérêt.

A l'aube, après une nuit presque sans sommeil tellement j'étais agité, nous partons. Je suis totalement pris en charge par cette famille. Cet homme sûr de lui,

dont hélas j'ai oublié le nom, est plein d'autorité et de ressource, ce qui m'arrange bien. Le poids qui pèse sur moi disparaît, je lui en suis reconnaissant. Nous dépassons Nantes sans trop d'encombres et arrivons à Muzillac. De là nous rejoignons, par une route secondaire, un petit village dont le nom m'échappe, où nous stoppons devant leur maison.

Ce sera pour moi le début d'une courte attente. Ce brave monsieur est parti se renseigner. A son retour, je dis adieu à son épouse et à sa fille et tous les deux nous repartons en voiture. Il me conduit sur la route qui mène à Quiberon car des gendarmes lui ont appris que dans cette région il y avait des militaires anglais qui s'apprêtaient à quitter la France pour rentrer dans leur pays.

Il est tard, l'heure de notre séparation est venue. Je commence à remercier cet homme dont l'aide m'a été si précieuse. Mais il m'arrête en déclarant m'être beaucoup plus redevable que moi envers lui. Il me souhaite bonne chance. Je démarre avec un léger pincement au coeur et roule au hasard en comptant sur ma bonne étoile. La nuit tombe, je m'arrête et essaye de dormir malgré mon stress.

Le lendemain dans la matinée, je suis contraint d'abandonner, sur le bord de la route, la voiture tombée en panne d'essence, ma réserve étant épuisée et les garagistes déclarant ne plus avoir de carburant. Je poursuis mes recherches à pied. Je suis épuisé et de temps en temps l'inquiétude m'envahit. Une lueur tout de même dans cette grisaille, j'apprends enfin la présence, non loin d'où je me trouve, de militaires anglais. Mon moral assez bas remonte rapidement.

Tout d'un coup, ils sont là devant moi, quatre soldats, je les aborde. Le contact s'établit de manière fort sympathique et tous ensemble nous rejoignons leur groupe, vingt-cinq hommes environ, rassemblés dans la cour d'une petite maison avec leur matériel et leur

paquetage prêts à être embarqués dans des véhicules. Six ou huit civils Français, désireux comme moi de les suivre en Angleterre, sont accrochés à leurs basques.

Le chef de ce petit détachement que nous avons harcelé, imploré, va, à bout de patience, demander et obtenir l'autorisation de sa hiérarchie, à notre grande joie, de nous prendre avec ses soldats pour le voyage.

En fin d'après-midi, c'est le branle-bas général. Dans trois petits camions militaires, nous sommes transportés sur un point précis de la côte, où nous attendent les canots de sauvetage d'une flottille de pêche anglaise qui mouille à une encablure environ de la plage. Les véhicules sont abandonnés et détruits.

La mer est calme, nous embarquons et atteignons rapidement nos bateaux respectifs. Nous nous installons à bord. J'ai souvent pensé à ces moments. Mais que faisait-elle là, cette flottille de sa Majesté avec ses trois bateaux toutes antennes déployées ? je ne l'ai jamais su. Les marins embarqués, des jeunes hommes pour la plupart, n'avaient pas l'apparence de pêcheurs même si les bateaux sentaient la marée. Ils semblaient, aussi, bien connaître ces militaires qu'ils venaient de récupérer.

Après un voyage de 48 heures, pendant lequel je ne fus pas épargné par un monstrueux mal de mer, nous débarquons à Liverpool. Les militaires, ces amis d'un moment nous remettent à une cellule du contre-espionnage anglais chargée d'étudier le cas de tous les étrangers débarquant, hors normes, en Angleterre. Après une enquête auprès de mes correspondants, je suis autorisé à les rejoindre. Il s'agit comme je l'ai déjà dit de Monsieur et Madame Boden, des gens charmants résidants à Matlock Bath.

Dès mon arrivée dans cette ville, je reprends mes cours au collège Ernest Bailley's. J'ai donc, en huit jours, réalisé le voeu de mon père. J'en suis heureux et fier.

En écoutant la radio, j'apprends, quelques jours plus

tard, la catastrophe qui s'abat sur la France. Le 18 juin 1940 j'entends, à la B.B.C., l'appel historique du Général de Gaulle à tous les Français pour les inciter à continuer la lutte. Je suis secoué. J'hésite à peine pour prendre ma décision. J'écris à son état-major à Londres pour souscrire un engagement dans son armée. La réponse ne se fait pas attendre : « Trop jeune pour l'engagement. » Toutefois, est joint à la lettre un bon de transport par chemin de fer qui m'invite à me rendre à Brynbach (Pays de Galles) dans un camp créé pour les jeunes Français se trouvant seuls en Angleterre.

A la fin de l'année scolaire, je me prépare à partir. Je fais mes adieux à mes amis et à ma famille d'accueil, les Boden qui sont aussi émus que moi. Pensez, ils connaissent depuis des années les enfants Laurent. Ils les ont hébergés, choyés, soignés le cas échéant et suivis dans leurs études chacun à leur tour. Cela laisse des traces évidemment.

Je suis dans le train qui m'emporte vers le destin que j'ai choisi. Le chant lancinant des roues berce les pensées un peu tristes qui m'habitent. Je réalise maintenant que je vais devoir me prendre complètement en charge. Quand reverrai-je ma famille, mes camarades, les lieux que j'aimais ? Retrouverai-je jamais mon insouciance, pleine de certitude quant à mon avenir ? Il me semblait pourtant tout tracé, devenir comme mon père un grand chirurgien.

C'est dans cet état d'esprit que j'arrive à la gare de Denbich. Un camion est là pour me conduire à la « *Légion des Jeunes Volontaires Français* » à Brynbach.

1. Pourquoi cette éventuelle recherche ? N'était-il pas plus simple de la faire à Paris ? Précis, lucide, organisé, prévoyant, il est impensable que mon père n'ait pas envisagé cette solution. En l'occurrence il a eu raison.

*
* *

Les volontaires

Les jeunes volontaires, 140 environ de 14 à 17 ans sont habillés en scout, vivent en plein air et dorment sous de grandes tentes. Ce camp a été voulu et créé par le Général de Gaulle. Il est installé sur une des propriétés de Madame Crawshay, fille d'un ancien ambassadeur de Grande Bretagne en France.

Ayant fait du scoutisme, cette vie en groupe ne me déplaît pas et ne me pose aucun problème. L'ambiance est sympathique.

Je fais partie des rares garçons parlant et écrivant couramment l'anglais. De ce fait, je suis souvent mis à contribution par mes camarades ne connaissant pas cette langue et désirant avoir des contacts avec des jeunes de leur âge ou bien pour leur écrire quelques lignes avant une rencontre pour exposer leur état d'âme, leur desiderata.

Ce côté anecdotique mis à part, le temps s'écoule malgré tout, bien lentement, notre désœuvrement nous pèse. Il est la cause, avec la faim qui nous tenaille, de débordements incontrôlés et nuisibles à notre image de marque, tels que vols de moutons, poulets, lapins etc... dans les fermes avoisinantes; ce qui nous vaut quelques marches épuisantes dans la lande galloise.

Voilà qu'une rumeur sourde mais persistante nous fait penser que notre idole, le Général de Gaulle, vient nous voir. C'est le grand nettoyage du camp qui dure depuis plusieurs jours qui nous a alertés. Nous sommes tout excités; Quel va être notre sort ? Je sens bien que nous ne pouvons pas rester ainsi en ne faisant rien de constructif et presque livrés à nous-mêmes.

La nature est belle certes, mais cela ne suffit pas à calmer nos ardeurs belliqueuses. En outre, les paysans des environs, bien que pleins de sollicitude à notre égard, doivent tout de même, en avoir assez de nous voir rôder autour de leurs propriétés. Tout cela devrait, à mon avis, jouer en faveur de notre rapide engagement.

Le grand jour est proche, je ressens une immense joie. Enfin ! le Général est là. Il nous parle et nous l'écoutons en silence. Une grande fierté m'envahit. C'est à ce moment là que je me rallie totalement à cet homme. A l'issue d'un déjeuner pris en sa compagnie, le général nous remet 100 livres sterling. Quelle aubaine pour nous qui étions pauvres comme Job.

Fin août, presque un mois après cette visite, je suis désigné avec une quinzaine de mes camarades pour aller à Londres afin de suivre des cours au Lycée français pour nous présenter à la 2ème session du baccalauréat avec l'ordre sous-jacent de le réussir.

Pour la première fois nous allons abandonner nos compagnons de quelque mois. Avant le départ nous quittons nos tenues de scout pour revêtir, enfin, l'uniforme militaire, le « Battle dress » de l'Armée anglaise, mais sans le calot. Par contre nous portons fièrement le grand béret noir des troupes alpines de l'Armée française.

Pour l'heure, nous partons pour Londres.

*
* *

Nuit d'épouvante à Londres

Nous logeons à Eaton Square dans un hôtel particulier. Lady Peele l'a mis à la disposition des Forces Françaises Libres. Nous allons y vivre plus d'un mois et y travailler sans relâche et dans mon cas avec acharnement. La journée, nous suivons des cours sur place ou au Lycée français à South Kensington. Le soir nous faisons nos devoirs et révisons l'essentiel du programme, très souvent, dans la cave. En effet, depuis peu de temps de formidables bombardements nocturnes frappent Londres sans discontinuer. C'est par vagues régulières que les bombardiers allemands de la Luftwaffe déversent des milliers de bombes sur la capitale et sur la ville de Coventry, provoquant d'énormes dégâts, de gigantesques incendies, des morts et des blessés par milliers. Attardons nous sur cette fin de journée du 7 septembre 1940 et sur la nuit d'épouvante qui suivit.

A 17 heures environ, un bruit infernal nous alerte en même temps que les sirènes de la ville. Soudain 375 bombardiers! avec leurs chasseurs d'escorte surgissent dans le ciel. La visibilité est parfaite. Ils larguent leurs bombes incendiaires et disparaissent en laissant derrière eux les docks de Londres en flammes.

Il est 18 heures, la fumée et la poussière obscur-

cissent le ciel. Jusqu'au petit matin, à un rythme régulier, 250 bombardiers¹, se guidant sur les lueurs de l'immense incendie, viennent parfaire les destructions et en provoquer d'autres.

Au fracas des explosions, aux claquements et crépitements des salves de défense de notre artillerie, succède le son aigu des sirènes signalant la fin de l'alerte. Elles rompent le silence relatif du moment. Il y eut, pour cette seule nuit, dans Londres, 2.000 morts, des milliers de blessés et de disparus dans les décombres de trois gares, de centaines d'immeubles, d'édifices et de bâtiments écroulés ou incendiés.

Quelques semaines auparavant, Sir Winston Churchill, Premier ministre de sa Majesté George VI, s'adressant au peuple britannique déclarait :
« *Je n'ai rien d'autre à vous offrir que de la sueur, du sang et des larmes...* »

Ces mots terribles allaient devenir de dures réalités pour les habitants de Londres et de Coventry, bombardés sans relâche du 7 septembre 1940 au 10 mai 1941. Cette période de la dernière guerre reste dans la mémoire de la population qui l'a vécue, celle de la « Bataille d'Angleterre », au cours de laquelle elle fit preuve d'un courage exemplaire, d'une détermination peu commune, de son attachement au Roi et à la Couronne, de sa confiance indéfectible envers ses dirigeants, notamment à Sir Winston Churchill, figure emblématique de cette époque.

Il m'est arrivé, certaines nuits de bombardements, de monter sur le toit de notre immeuble avec un ami. Quel spectacle !

Les traits lumineux des puissants projecteurs de la « Défense Contre Avions » (D.C.A.), balayant la nuit à la recherche de bombardiers ennemis, éclairent, quelquefois des sortes de petits ballons dirigeables de couleur argentée qui flottent à diverses hauteurs dans le

ciel en se balançant au gré du vent. Ils sont ancrés au sol par des câbles devenant pièges pour les avions qui viendraient attaquer en rase-mottes.

Les centaines de batteries à canons multiples de la D.C.A., font un bruit infernal. Elles tirent sans arrêt par rafales des obus, dont un sur cinq crée un point incandescent qui prend sa place à la fin d'un long pointillé rouge et vert. Il le maintient visible avec ceux qui le suivent jusqu'au moment où il s'éteint à son tour, comme ceux qui le précédaient.

Les bombes sifflantes, au son de plus en plus strident et puissant au fur et à mesure qu'elles approchent du sol, sont effrayantes. Les grondements des explosions, les incendies qui éclatent et crépitent un peu partout, les cloches des pompiers et combien de bruits encore, sont autant de choses qui nourrissent notre peur et nous tétanisent. C'est pourquoi, nous restons et regardons en silence le spectacle affolant offert à nos yeux, jusqu'au moment où nous retrouvons nos esprits pour nous précipiter, dans une fuite éperdue, vers l'abri que nous offre notre cave.

Des semaines d'alertes incessantes et des bombardements quotidiens, avec tout ce que cela comporte, ne me permettent pas de bien maîtriser le stress que j'éprouve à l'approche de l'heure de vérité qui nous attend le 30 septembre. C'est celle de la première épreuve du bac. Je ne peux pas dire que je sois fin prêt. Il y a beaucoup de zones d'ombre dans ma préparation.

Pour nous soustraire au danger que présente la vie à Londres, nous sommes appelés à quitter la capitale.

Le Comité qui nous a pris en charge et l'état-major français ont décidé que ceux qui réussiraient le bac, entreraient en formation universitaire, jusqu'à leur engagement militaire. Par ailleurs, que les volontaires pour servir dans la marine, ou censés appartenir à la famille dite maritime (mousses et autres petits spécia-

listes), en majorité des bretons de la côte, seraient dirigés sur des flottilles anglaises de pêche, en attendant l'âge légal pour s'engager. Enfin que tous les autres rejoindraient les organismes relevant des Forces Françaises Libres, jusqu'au jour où eux aussi pourraient s'engager. Des instructions ont été données pour que tous ces mouvements soient terminés fin octobre 1940.

1. Chiffre officiel.

*
* *

Tribulations d'un futur «Cadet»

C'est ainsi que ce petit groupe de jeunes garçons unis par un grand esprit de camaraderie et animés d'un même idéal pour la France, va, par la force de événements, abandonner l'hôtel particulier de Lady Peele.

Les « bacheliers » quittent donc Londres le 5 octobre pour le Comté de Surrey, plus précisément pour le petit village de Rake Manor. Mes efforts et une pincée de chance me permettent d'être du voyage, j'en suis très heureux.

Après un déplacement sans histoire, nous nous retrouvons dans des sortes de baraquements jouxtant un petit étang et la très belle résidence de Madame Thalia Cage, d'origine américaine. Cette personne, comme Madame Peele de Londres, oeuvre pour le « Comité International d'Aide aux Français Libres ». A ce titre, elle a mis à leur disposition ses dépendances.

Nous sommes accueillis par un personnel militai-

re, que je désignerais plutôt comme des administratifs et par de jeunes Français. Ils sont furieux d'être à Rake Manor bien qu'ayant dûment signé un acte d'engagement et suivi une instruction militaire. A la suite de vérifications, il apparaît qu'ils ont falsifié leur document d'état civil en se vieillissant et déclaré être titulaire du baccalauréat, d'où leur présence en ces lieux. D'autres vont encore arriver.

Le premier contact avec les gens, les choses et l'environnement n'est pas réjouissant. C'est donc là, dans ces vieilles bâtisses, des dépendances aux baraquements délabrés, que nous sommes supposés poursuivre nos études, vivre et travailler.

D'anciennes écuries ou étables, depuis longtemps abandonnées aux intempéries, vont servir de dortoirs. Les murs sont faits de planches disjointes qui se dressent verticalement et reposent sur un soubassement de briques. Pas de fenêtre, une ou deux ampoules éclairent faiblement les lieux, un apport de bougies est indispensable pour voir un peu clair. Sur un sol presque en terre battue, des lits superposés, un robinet d'eau froide qui sera multiplié par quatre plus tard et six cuvettes pour se laver. Les sanitaires situés à l'extérieur sont folkloriques.

Il fait un froid particulièrement vif. Sur les dix couvertures allouées à chacun de nous, cinq servent de matelas, l'unique poêle à charbon, toujours poussé à fond, fait de son mieux pour chauffer nos deux dortoirs mais faute de combustible suffisant, il s'éteint au milieu de la nuit. Nous n'arrivons pas à nous réchauffer. Nous n'enlevons guère d'effets pour dormir. Les réveils sont très lents et douloureux. Les exhortations de nos gradés n'y peuvent rien. Se laver ? Pas question. Nous sommes, je suis comme les autres, très sales. Un seul espoir dans ce domaine, mais le chemin est encore long, l'arrivée des beaux jours ! la nourriture bien

que parfaitement préparée, par un chef cuisinier de métier, est distribuée un peu parcimonieusement pour contenter nos féroces appétits. En conséquence nous avons toujours faim.

Nos salles de cours sont un peu mieux aménagées. Parfois, par roulement, nous allons dans un lycée proche où des locaux ont été mis à notre disposition. Nos professeurs civils et instructeurs militaires font preuve de beaucoup de compréhension à notre égard, mais cela ne suffit pas à nous rendre notre énergie, notre enthousiasme. Le cœur n'y est plus et notre moral s'en ressent, il est au plus bas. Un rayon de soleil tout de même dans cette grisaille, nous aide à supporter ces temps difficiles, la très grande camaraderie qui règne entre nous.

Nous n'avons qu'une idée en tête, celle de nous engager pour aller combattre l'allemand. Nous « râtons » en permanence. Nos responsables ont compris que notre situation nécessite une remise à plat.

Notre futur chef, l'adjudant Beaudoin (ce grade, il ne le gardera pas longtemps) professeur au lycée Esteqal de Kaboul (Afghanistan) a rallié depuis peu les Forces Françaises Libres en Angleterre. Il se trouve à Londres auprès du Général de Gaulle. Ce dernier l'envoie en mission à Rake Manor pour voir nos conditions de vie et prendre notre « pouls ». Dès son retour, il rend compte en ces termes :

« J'ai vu Rake Manor. Il n'y a rien à tirer ni des bâtiments, ni du terrain. Si nous laissons ces 64 garçons dans ce cadre, ils vont finir par tout casser »¹.

Il propose une autre organisation comparable à celle d'une Ecole Militaire avec une étude mixte militaire et civile, suffisamment longue pour faire de nous, l'heure venue, des officiers. Enfin, il présente tous les besoins nécessaires pour réussir cette entreprise.

L'accord du Général est total. Les ordres sont donnés

pour que le « Prytanée Militaire de la France Libre », dont l'existence sera de courte durée, soit un succès.

Quelque temps après, d'autres professeurs civils et militaires nous rejoignent avec des livres, du matériel, de l'armement etc... C'est le début d'une sérieuse reprise en main. Le sous-lieutenant de Cabrol la commence en nous déclarant : « Vous allez cesser de geindre sinon il vous en cuira. Vous êtes crasseux, (nous l'étions) ainsi que les deux dortoirs. Je vais vous apprendre à vivre dans la propreté, à vous laver par tous les temps et tous les jours et pour certains d'entre vous à vous raser. En attendant, voici le programme pour demain : réveil à l'aube, décrassage de vos personnes et de vos chambres, puis cours d'anglais, de maths, de physique, de chimie, d'histoire et instruction militaire ». Tout cela jette un froid.

Nos instructeurs donnent l'exemple et de ce fait ils exigent beaucoup de nous, comme d'ailleurs nos professeurs civils. Nous réalisons que nous venons d'entrer dans une ère nouvelle et que l'heure n'est plus aux lamentations. Nos programmes sont très chargés. Le rythme est très soutenu. Les servitudes inhérentes au métier des armes (gardes, marches, défilés, nettoyage des armes, tirs etc...) nous maintiennent sous pression. Nous n'avons ni le temps de souffler ni celui de dormir tout notre soûl. Nous serrons les dents car nous avons le désir de réussir l'examen final qui nous attend. Il a lieu au mois de décembre. Les résultats nous sont communiqués quelques jours avant Noël 1940. Trente-sept candidats sur quarante-huit sont reconnus aptes à suivre le peloton préparatoire au stage d'officier.

C'est également à ce moment que nous apprenons la venue du Général de Gaulle pour le 30 décembre. Il passera la soirée avec nous. Il arrive en fait en fin d'après-midi. Après l'habituelle « Prise d'Armes » en son honneur, il procède, accompagné de quelques offi-

ciers de son état-major, à une inspection en règle.

Pour clore cette journée, après le dîner pris en sa présence, nous lui présentons un spectacle composé de chants et de plusieurs sketches dont « L'opération chirurgicale » monté et joué par mes amis Lespagnol, Casalis et moi-même. Hélas ma mémoire n'en a rien retenu.

A l'issue de ces divertissements, assez naïfs vraisemblablement, le Général très en forme nous rassemble face à lui. Il nous souhaite une Bonne Année 1941 et conclut en nous annonçant une grande nouvelle :

« Vous allez quitter Rake Manor dont les possibilités ne sont pas à la hauteur d'une Ecole Militaire. D'ici quelques semaines vous vous installerez dans la « Public School » de Malvern dans le Worcestershire. » Son regard pèse un long moment sur nous et dans le formidable silence qui nous enveloppe, ce Chef que nous vénérons ajoute :

« Désormais vous constituez l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre. »

L'émotion nous étreint. Pour le Général, je suis prêt, comme l'ensemble de mes camarades, à tous les sacrifices et à affronter tous les dangers.

Une fois encore, avant son départ, le Général de Gaulle nous laisse 100 livres sterling à nous partager. C'est une nouvelle manne céleste, notre second pactole, le premier ayant été celui de Brynbach, il est très bien venu. Il va compléter le misérable, mais ô combien attendu, argent de poche alloué par le Comité.

1. Référence le livre : Les Cadets de la France Libre d' Erwan Bergot.

*
* *

Malvern ...Ah Malvern !

Que de souvenirs sont attachés à ton nom.

En filigrane de tout ce que je vais relater, sur ce moment privilégié de ma jeunesse, il y aura toujours un parfum de nostalgie. Cette période fut studieuse et vécue intensément du 4 février 1941 au 18 mai 1942 avec ceux que je considérais comme mes frères.

Réservé à l'élite, le collège de Malvern est l'un des « must » des « Public Schools » d'Angleterre. La sélection de ses étudiants est draconienne. Trois critères sont pris en considération : la filiation qui doit être de préférence accompagnée d'un blason ancien, la fortune et enfin un très bon dossier scolaire. Les admis préparent les concours d'entrée de deux prestigieuses universités, Oxford et Cambridge. Les meilleurs d'entre eux seront peut-être les futurs gentlemen des grands corps du royaume.

Nous n'appartenons pas à ce milieu évidemment. Notre présence dans ce collège est due à la guerre, à la disponibilité récente de certains de ses bâtiments, de terrains d'exercices et à l'une des dernières actions, en notre faveur, de notre Comité. Celui-ci remettra, fin décembre 1941, son mandat à l'état-major français.

Nous sommes les invités de cette Public School avec

son magnifique environnement de vertes pelouses, de jardins, d'arbres et d'allées. Le tout mis en valeur depuis 1864, année de la création de ce collège, par de talentueux architectes, paysagistes, jardiniers et ouvriers. Des immeubles sont à notre disposition. Ils comprennent des salles de cours, d'études, de repos, de lecture, des réfectoires, des dortoirs partagés en « cubicles » (nos petits havres personnels), des douches et des sanitaires. Tout est parfaitement fonctionnel et confortable.

Enfin, pour notre développement physique, nous irons dans un gymnase couvert du collège, pour pratiquer la boxe, l'escrime, l'athlétisme, le basket-ball et la natation dans une grande piscine. En plein air nous attendent un stade, des terrains de football, de tennis, de rugby. Bref, tout est en parfait état et au même titre que pour les étudiants anglais, nous en avons le plein usage. C'est un vrai régal. Notre vie change du tout au tout. Nous passons de la cahute avec ses « sacs à viande » au palace avec ses draps blancs, de la gamelle en fer blanc et de son quart du même métal à l'assiette en faïence et au verre, du débraillé à un semblant d'élégance.

Tout cet ensemble est propice au travail. Le commandant A. Beaudoin nous a répartis en trois groupes. Les 25 bacheliers dans le peloton d'élèves-aspirants, 19 autres jeunes gens dans une section préparatoire à ce peloton et 6 personnes dans un groupe hors rang, il s'agit de ceux qui n'ont pas été retenus pour suivre les cours avec nous. Ils sont aussi des anciens de Brynbach ou de Rake Manor.

Nous sommes bien instruits et avons vraiment le sentiment de devenir des militaires à part entière, tant sur le terrain que par les connaissances théoriques que nous acquérons.

Nos instructeurs nous transmettent leur savoir, pour nous conduire à bien discerner l'essentiel de l'accessoire, à savoir faire le choix judicieux, à décider et impo-

ser par des ordres la décision prise. Cela ne va pas toujours tout seul, il nous a souvent fallu enfanter dans la douleur. Par là même, ces cadres développent notre sens des responsabilités et comme futurs entraîneurs d'hommes, ils font en sorte de nous rendre moins timorés, plus virils, plus résistants, plus forts pour être, en définitive, capables de nous dépasser le cas échéant.

Après 6 mois d'entraînement intensif sur le terrain, nous avons acquis tous les réflexes et l'exigence nécessaires à un bon commandement. Nous n'avons plus de raison de nous plaindre, notre formation militaire est en excellente voie. Nos liens se resserrent, l'entraide joue à fond, la camaraderie est totale et sincère. C'est aussi pour cela que notre « esprit de Corps » peut être qualifié d'exceptionnel.

Nos professeurs civils ne sont pas en reste pour nous enseigner la rigueur dans l'analyse en nous faisant décomposer méthodiquement de multiples textes. Afin d'accroître notre esprit de synthèse, ils nous font rechercher et exposer les divers éléments d'un tout par des démonstrations allant des principes aux conséquences, des causes aux effets. Pour le raisonnement, les mathématiques, les sciences en général pèsent aussi de tout leur poids. Enfin, l'histoire et la géographie ne sont pas oubliées pour l'approfondissement des connaissances du passé et du présent. L'étude universitaire me passionne beaucoup moins, mais je m'y adonne malgré tout sérieusement.

En dehors de notre vie studieuse et de la discipline souvent pesante, nous avons tout de même des moments de détente bien agréables pendant nos quartiers libres ou nos permissions. C'est alors que nous nous promenons en ville en portant fièrement notre tenue de sortie pour aller, seul ou en groupes mixtes ou non, au hasard ou vers des points de rencontre. Assez souvent nous sommes, les uns et les autres, invités dans des

familles de Malvern. Nos poches sont vides mais nous sommes heureux.

Dans un autre domaine tout aussi plaisant, je n'oublierai ni nos démonstrations militaires de « drill » français (défilés, maniements d'armes ...) dans les villes des environs qui ont demandé à nous recevoir, ni les exercices de combat avec les « Home Guards », pour tester leur vigilance et la protection de certains points sensibles de la région. Ces activités sont généralement suivies d'une réception.

J'aimerais m'attarder un peu sur nos activités sportives et notre vie « mondaine » de cette époque.

Nous participons à d'épuisants cross-country, à des matchs de tennis, de football, de rugby et à des épreuves de natation, contre des équipes universitaires ou militaires dont les unités sont stationnées dans la région. Nous n'avons aucun complexe, ils sont des centaines alors que nous ne sommes qu'une soixantaine.

Les soirées dansantes sont aussi très appréciées. Nous y sommes invités ou nous les organisons pour de grandes occasions (14 juillet, fêtes de fin d'année, baptême de notre promotion). Nous avons droit avant ces festivités à quelques leçons de danse. Les après-midi de quartier libre, qu'il nous arrive de passer dans des familles amies sont des moments de détente qui nous font du bien, l'ambiance familiale nous faisant grandement défaut.

Lors d'un festival de musique classique qui se tient à Malvern, l'École reçoit une dizaine d'invitations pour assister, en soirée, à un concert. Je fais partie des Cadets désignés pour s'y rendre. Ce fut mémorable.

Ce jour là A. Beaudoin réunit les élus pour nous apprendre ou nous remémorer les règles de la bienséance lors d'un concert. Je résume ses propos : « Ne pas faire de bruit, ne pas tousser, parler, applaudir à contretemps pendant les silences, se tenir bien droit, ne

pas dormir, ... »

C'est en grande tenue de chasseurs alpins, chemise blanche, cravate noire, gants blancs, cape et le bérêt à la main, que nous entrons dans le Winter Garden de Malvern où a lieu le concert. Nous ne passons pas inaperçus en gagnant nos places, nous sommes regardés franchement ou à la dérobée mais toujours avec beaucoup de sympathie et de sourire. Je suis un peu intimidé et un rien abasourdi.

En effet, oublier le milieu assez froid et rigide de l'École, les instructeurs stricts et sérieux, peut sembler simple, mais ajouter à cela, sortir pour quelques heures des tenues de combat, des bandes molletières, des brodequins à clous, des odeurs de cuir et d'huile d'armes, ne plus entendre les commandements, le claquement des talons, pour se retrouver dans un lieu plus décontracté, plus feutré d'une salle de concert, est tout à la fois, incroyable et formidable. Cela mérite réflexion.

Voir toutes ces femmes élégantes dans leur robe de soirée, vaporeuse, ou moulante, de couleur unie ou chatoyante, sentir à leur passage leur délicat parfum, a quelque chose de magique pour moi et découvrir la distinction des hommes qui les accompagnent en smoking, souliers vernis, noeud papillon et écharpe blanche, ne peut que frapper mon imagination.

Le rideau est levé. Dans l'obscurité de cette salle de concert, j'écoute maintenant une sublime musique. Elle m'enveloppe, me pénètre. Je ressens pour la première fois des sensations inconnues. Je flotte dans un autre monde.

Quelle soirée !

*
* *

Jardin secret

J'ai un jardin secret de cette époque. Il reste un peu en friche, mais quelquefois il donne de magnifiques roses, ces roses de la vie. Avec ou sans épines, qu'il pleuve ou non, que le soleil brille ou pas, je sais que ces fleurs ont toujours, oui toujours, un merveilleux parfum lorsque le coeur est mis en émoi par l'effleurement discret d'une main, ou le regard câlin de la jeune fille qui fait rêver et oublier le temps présent. Quel délicieux bonheur m'a envahi lorsque mon coeur à chaviré à ces moments-là. L'un d'eux se rappelle à ma mémoire, Nancy Hirst en est la cause.

Nous avons le même âge et poursuivons nos études au collège mixte Ernest Bailey's à Matlok. De taille moyenne, très douce et tendre, Nancy est une bien belle brune aux yeux verts. Nos regards se croisent souvent, l'attirance est réciproque. Mon coeur bat à tout rompre lorsque nous arrivons à être un peu seuls. Nous en profitons pour faire quelques « lovely walks » dans la campagne, comme elle me le propose souvent.

Par la force des choses, la vie nous éloigne l'un de l'autre. Je pars pour Brynbach la mort dans l'âme. Je garde très longtemps un sentiment particulier de tendresse amoureuse pour Nancy. Elle me le rend bien, je le sais. Ses lettres me l'ont prouvé durant un très long

temps. Je vais devancer quelque peu les événements. A l'occasion de ma dernière permission sur le sol anglais, avant mon départ pour l'Outre-Mer, je me suis rendu à Matlock où j'ai revu Nancy, mon adorable Nancy. Nos adieux furent empreints d'une grande tristesse.

Je vais m'étendre un peu plus longuement sur mes rapports avec l'une des cinquante pensionnaires de la Finishing School St James de Malvern. Elle est fine, gracieuse, assez grande et châtain clair. Ses yeux marrons et son beau visage ne peuvent laisser indifférent. Il s'agit de Susan...

Les pensionnaires de cette institution ont entre 16 et 18 ans. Elles appartiennent toutes à la High Society anglaise. Elles sont aussi là pour polir leurs manières, une longue marche pour devenir une véritable Lady. Il y a très peu d'établissements de ce genre en Angleterre. L'encadrement et les professeurs sont féminins et pour la plupart jeunes. Certaines d'entre elles, actives et débrouillardes obtiennent assez facilement, de leur directrice, l'autorisation d'organiser à notre intention des matchs de tennis mixtes, des sorties en commun, des pique-niques et même, sur invitation personnelle, un après-midi dansant pour 35 d'entre nous. C'est à l'occasion de toutes ces manifestations que Susan et moi nous nous sommes connus.

C'est sur l'insistance de Susan que son père et sa mère acceptent de me recevoir, pendant une permission de huit jours, dans leur propriété située dans les environs de Londres et non dans leur appartement londonien.

C'est en Rolls-Royce, conduite par un chauffeur, que mon amie vient me chercher à la gare pour me conduire dans une magnifique gentilhommière qu'entoure un très grand parc. Leur résidence est vaste, elle comprend de nombreuses pièces, dont les murs sont pour

la plupart ornés de tableaux de maîtres. Les planchers sont partiellement recouverts de splendides tapis. Partout des bibelots de prix sont posés sur de très beaux meubles d'époque, ainsi que de nombreuses photos prises avec la famille royale, dont certaines portent la dédicace du Roi George V et celle de George VI.

Ma chambre, grande comme un studio est celle du frère de Susan. Il est actuellement dans une école d'officiers destinés à la Marine de Sa Majesté. Je n'aurai jamais le plaisir de faire sa connaissance, son école ne lui ayant pas accordé une permission.

J'ai à ma disposition sa garde-robe (il a quelques mois de plus que moi). Une tenue de smoking a été louée pour moi, car dans cette famille certains dîners ou soupers l'exigent.

Je me souviens d'une soirée musicale offerte, dans leur demeure, à un grand personnage. Un pianiste en renom nous a charmés après le dîner.

Tout en fait a été pensé et réalisé pour que je me sente bien et non en état d'infériorité chez ces aristocrates vivant dans une maison luxueuse et cossue. Curieusement, le premier étonnement passé, je me sens à l'aise. Toute la famille parle un peu le français et moi couramment l'anglais. Nos rapports sont ainsi bien facilités.

Il est tout à fait évident que sans la guerre, Susan et moi, n'avions aucune chance de nous rencontrer. Quoiqu'il en soit, ces huit jours passés à ses côtés furent fabuleux. Notre douce relation du début, devient vite tendre, puis passionnée à l'initiative de mon amie beaucoup plus entreprenante et hardie que moi. Il faut dire que j'étais alors un peu timide avec les jeunes filles.

Cette permission exceptionnelle touche à sa fin. Je fais mes adieux aux relations que Susan m'a présentées et à ses parents que je remercie pour l'accueil

qu'ils ont bien voulu me réserver. Tous me souhaitent réussite et bonne chance. Un moment plus tard, je me retrouve sur le chemin de la gare et une nouvelle fois dans la Rolls-Royce, Susan est serrée contre moi. Ce n'est, ni pour l'un, ni pour l'autre, la grande forme ou la joie, nos sentiments réciproques sont contenus. La tristesse nous submerge à l'idée de notre séparation, pourtant bien brève.

Nous nous consolons en nous disant que nous profiterons de toutes les occasions offertes ou que nous créerons, pour reprendre nos relations amoureuses. Parfois, en échappant à nos obligations, nous parviendrons à être seuls, ce sont alors des moments de formidable bonheur.

De nouveau, anticipons sur les événements. Lorsque je ne suis plus à Malvern mais dans un camp militaire à Camberley et sur le point de quitter l'Angleterre pour l'outre-mer, nous nous sommes revus une ultime fois. Cette rencontre fut particulièrement tendre, mais douloureuse à l'instant des adieux et sous le choc, notre séparation fut déchirante.

La vie étant ce qu'elle est, les choses étant ce qu'elles sont, je ne reverrai plus jamais ma chère Susan, mais son souvenir, encore aujourd'hui, se rappelle bien agréablement à ma mémoire.

*

Je ne peux, ni ne veux clore ce chapitre sans évoquer mes relations avec la Grande Dame qui dirigeait la Finishing School Saint James de Malvern.

D'une cinquantaine d'années, veuve sans enfant, elle est fine et distinguée. Son sourire est empreint de bonté, son port a ce je ne sais quoi qui en impose. Son nom, ne me revient pas malheureusement et pourtant il est gravé quelque part en moi. Elle est catholique et

pratique sa religion.

Au début de nos relations, il ne fait aucun doute que je l'intrigue beaucoup et cela se traduit par de nombreuses questions sur ma famille, mes séjours en Angleterre avant la guerre, mes espoirs et sur ma vie à l'École. Bref, rien ne lui est indifférent en ce qui me concerne. Nos conversations me font du bien. Cette personne compte beaucoup pour moi et je finis par trouver que nos rencontres sont trop peu fréquentes. J'ai quelquefois l'insigne privilège d'être invité dans sa demeure à Malvern, pour y déjeuner ou prendre le thé et même pour y passer une courte permission. Je crois avoir été le seul parmi les cadets ? Son nom me revient soudain : Honor Bright.

Elle devient petit à petit, comment expliquer ? « la » confidente de cette période de mon adolescence. Il faut dire que depuis l'âge de sept ans, je vis seul, sans présence maternelle ou tout simplement féminine à mon écoute. Elle comble ce vide ou plutôt ce manque.

Avant de quitter l'Angleterre en décembre 1942, nous décidons de rester en relation. Jusqu'en 1944, nous nous écrivons assez régulièrement. Cette année-là, je ne peux préciser le mois, alors que je suis en Afrique du Nord, je reçois une lettre dans laquelle elle m'annonce son imminente entrée dans un couvent de l'ordre du carmel où elle souhaite ardemment devenir, d'ici quelques années carmélite et que cette perspective la comble de bonheur.

« Les voies du Seigneur sont impénétrables »

Elle me dit aussi que je dois être heureux pour elle, que ses prières présentes et futures me sont assurées, enfin que par la force de cet événement cette lettre est la dernière qu'elle m'écrit. Une grande tristesse m'en-

vahit à cette lecture. J'éprouve le besoin de m'isoler pour cacher mon chagrin et mes larmes qui échappent à tout contrôle.

Ainsi disparut de ma vie et non de mes pensées cette Grande Dame exceptionnelle pour qui je ressentais, dans ces années de solitude, des sentiments affectueux et filiaux que je ne pouvais exprimer à mes parents.

Puisse-t-elle avoir été très heureuse.

*
* *

Un chef prestigieux

Le temps passe ...

Au mois de septembre 1941, le Général de Gaulle vient nous inspecter pour la troisième fois. A ce propos voici ce qu'il écrit dans ses mémoires :

« De temps en temps, je rends visite à Malvern, puis à Ribbesford aux Cadets de la France Libre. En 1940, j'ai créé leur Ecole, destinée aux étudiants et collégiens passés en Angleterre. Bientôt nous en avons fait une pépinière d'Aspirants » et encore ceci :

« Rien ne reconforte autant le chef des Français Libres que le contact de cette jeunesse, fleuron d'espoir ajouté à la gloire obscurcie de la France ».

Nous sommes toujours très fiers et très heureux de revoir « notre » Général. Nous sentons bien qu'il nous porte un véritable et sincère attachement très personnalisé. Il nous connaît, nous appelle par nos noms,

s'inquiète de nos familles, de nos études, de notre santé et de beaucoup d'autres choses encore. Nous sommes sous le charme.

Pensez que ce chef prestigieux, aux responsabilités et préoccupations colossales, prend néanmoins le temps pour passer un moment avec chacun de nous afin de mieux nous connaître. C'est pour moi, en l'occurrence, tout simplement extraordinaire.

Son ascendant sur nous est réel. Nous sommes prêts à suivre, je l'ai dit et le redis, cet homme jusqu'au bout de la terre en affrontant mille morts, s'il le demande.

Ce jour-là, au cours d'une prise d'armes solennelle qu'il commande, le Général procède à la remise du fanion de l'Ecole.

Les Cadets en tenue de parade, exécutent impeccablement ses ordres. Après avoir dit la formule officielle qui consacre la remise d'un fanion, le Général le remet à la garde de l'Ecole et par le geste, à mon camarade Jacques Duchêne, Cadet désigné par le commandant de l'Ecole, pour le recevoir.

Après cette cérémonie nous aurons, les uns après les autres, un bref entretien informel avec le Général. Il nous quitte et renouvelle son geste de Brynbach et Rake Manor, en nous laissant 100 livres sterling à nous partager.

Passé encore le temps...

Au moment des grandes tensions personnelles pendant lesquelles, la fatigue aidant, la volonté et l'esprit ne parviennent plus à prendre le dessus, nous avons des périodes de tristesse où nos pensées nous conduisent invariablement à nos familles. Que deviennent nos parents, nos frères, nos sœurs ? Quand les reverrons nous ? Ces questions restent bien entendu sans réponse. Nous sommes toutefois certains que

nous serons de nouveau réunis après la victoire à laquelle nous allons évidemment participer. Chacun à sa manière imagine son retour à la maison où les rires et les sanglots se mêleront aux paroles, mille fois pensées. Elles nous habitent en permanence et nous bouleversent tout autant « Père, voici ton fils... », « Mère, voici ton enfant... ». Seule l'évocation de la victoire et les amis, ayant eux aussi connu ce même démoralisant passage à vide, nous aident à doubler ce cap difficile de la mélancolie cafardeuse pour reprendre plus sereinement notre préparation aux responsabilités qui nous attendent.

Passé l'hiver et vient le printemps...

Nos cours et les révisions priment tout. Il me semble que je suis prêt malgré quelques zones d'ombres. Parfois le pessimisme et le stress me font douter. J'ai alors la certitude d'avoir tout oublié, ce qui curieusement me détend, j'accepte avec un certain fatalisme ce qui m'attend, sans aucun doute l'échec. Puis, singulièrement je ne l'accepte plus. Cette lutte me stimule, je fais un dernier effort afin de me présenter, autant que faire se peut, dans de bonnes conditions. Le 5 mai 1942, début des dix jours d'examen qui nous attendent au camp militaire de Camberley.

Le 15 mai nous rentrons exténués à Malvern. Il ne nous reste que peu de jours à y passer. En effet, l'Ecole a été réquisitionnée par le War-Office, pour l'organisme qui doit poursuivre ses recherches sur les radars c'est-à-dire le « Telecommunication Research Establishment ». notre départ est fixé au 18 mai.

Nous rejoignons dans les temps Ribbesford Manor, un magnifique et grand manoir dominant la rivière Severn et qui se dresse non loin de la petite ville de Bewdley (Worcestershire) elle-même située à

quelques encablures de Malvern.

C'est là, dans notre nouveau domaine que les résultats du concours nous sont donnés. Je fais partie des 15 heureux lauréats sur les 27 présentés. Cette décision n'a pas été acquise facilement. Nos examinateurs, l'état-major et quelques beaux esprits s'y sont opposés avançant les arguments suivants : « Ils sont trop jeunes, ce sont des gamins », « On ne peut pas leur confier la vie de 30 hommes beaucoup plus âgés qu'eux », « Certes, ils ont bien retenu leurs cours, leurs réflexes de commandement sont judicieux voire très bons, mais il est inconcevable de les livrer à des hommes qui ont déjà connu de vrais combats, la guerre et ses horreurs » etc... l'arbitrage est soumis au Général de Gaulle qui tranche immédiatement et sans appel en notre faveur.

C'est à Ribbesford Manor qu'à lieu le 28 mai le baptême de notre promotion, la première de l'Ecole des Cadets de la France Libre. Elle prend le nom évocateur et plein de promesses heureuses « Libération ». elle précède quatre autres promotions qui au fil des années deviennent de plus en plus étoffées (124 pour la dernière).

*

J'ai quelques peines à abandonner Malvern et même Ribbesford où pourtant je ne suis resté que deux semaines. Il le faut cependant si je veux aller au bout de ce que j'ai entrepris de faire.

Lorsque mon esprit se retrouve dans le temps d'avant, j'aime faire une halte dans ce passé précis pendant lequel, tout ce que j'ai vu, fait et subi depuis mon départ de Paris m'a façonné et ouvert un peu plus les yeux sur les choses de la vie. Je sais aussi que je ne suis plus le même adolescent et qu'il me reste encore

beaucoup à découvrir, apprendre et endurer pour devenir adulte.

Pour l'heure, c'est la dispersion des premiers aspirants de l'Ecole des Cadets. Certains partent pour le Pacifique, le Moyen-Orient, l'Afrique noire, d'autres vont se spécialiser dans les services secrets anglais et français ou bien vont rester dans leur unité de chars de combat à Old-Dean-Camp en attendant le débarquement du jour J. De ce premier groupe de 15 jeunes, 9 ont donné leur vie à la France. Quatre d'entre eux ont été choisis comme parrains de promotions de Saint-Cyr.

Les ombres de ceux que la nuit a emportés sont devant moi et m'accompagnent. Leurs noms réapparaissent en lettres d'or dans nos livres, sur les monuments qui leur sont dédiés, sur les plaques d'avenues ou celles de places de villages d'où ils sont originaires. Ils rappellent leur sacrifice. Personne parmi nous ne peut les oublier.

L'Ecole des Cadets de la France Libre, c'était tout de même quelque chose ! C'est en son sein qu'est né notre attachement indéfectible à notre chef le Général de Gaulle. Pour les plus anciens j'ajouterai à cet attachement ce sentiment affectif apparu aux heures tristes mais aussi exaltantes de notre jeunesse passée à Brynbach, Rake Manor ou Malvern. (Annexe 1)

La copie de la lettre qu'il nous adresse en 1951 est en quelque sorte un hommage et une réponse à notre dévouement exceptionnel à sa personne.

Le Général de Gaulle

Décembre 1951

Les Cadets ! Parmi les Français Libres, ces jeunes furent les plus généreux, autrement dit : les meilleurs.

Par les efforts et les sacrifices de leur cinq glorieuses promotions, « Libération », « Bir Hakeim », « Fezzan-Tunisie », « Corse et Savoie », « 18 juin », ces bons fils ont, de toutes leurs forces, servi la Patrie en danger.

Mais aussi, dans son chagrin, aux pires jours de son Histoire, ils ont consolé la France.

C. de Gaulle

Pour prolonger la vie de l'Ecole et en terminer, sachez que :

Le 17 mars 1954, une loi de la République assimile l'Ecole Militaire des Cadets de la France Libre à l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr.

Le 2 août 1956, en présence du Général de Gaulle le drapeau de l'Ecole, décoré de la Légion d'Honneur, de la croix de guerre française et luxembourgeoise, de la médaille de la Résistance est solennellement déposé au Musée souvenir de Saint-Cyr à Coëtquidan.

Un menhir voué à la mémoire des Cadets de la France Libre « Morts pour la France » est inauguré le 24 juillet 1966 dans la cour d'honneur de la nouvelle Ecole militaire de Coëtquidan.

Sur 278 officiers sortis de l'Ecole, un quart a donné sa si brève vie pour son idéal. Je passe sous silence le nombre de blessés et handicapés.

Maintenant la cerise sur le gâteau. Le 26 juillet 1987 la promotion sortante de Saint-Cyr est baptisée :

« Cadets de la France Libre »

Le 6 mars 1988, elle se fait parachuter près du Manoir Ribbesford (Angleterre) et défile, casoar au vent, dans la ville de Malvern et sous les applaudisse-

ments des habitants dont certains, parmi les plus âgés, ont conté, notre histoire, à leurs enfants et petits enfants.

Le 24 octobre 1996, en l'Hôtel des Invalides à Paris, plus précisément au musée de l'Ordre de la Libération, est inaugurée, en présence du chancelier de l'Ordre, une vitrine consacrée aux Cadets.

*

Si l'esprit de fraternité des Cadets qui a débuté en 1940 perdure encore 60 ans après, c'est parce que nous étions véritablement une famille où les joies et les peines de chacun ne laissaient personne indifférent et qu'une grande espérance nous habitait, la libération de la France.



*

* *

LE GÉNÉRAL DE GAULLE

Décembre 1951.

Les Cadets! Parmi les
Français libres, les jeunes furent les
plus gâchés, autrement dit: les
meilleurs.

Pour les efforts et les sacrifices de
leur très glorieuse promotion: "Libération",
"Bir Hakeim", "Peyron - Tunisie",
"Lorraine et Savoie", "18 Juin", ces
bons fils ont, de tant leur, leurs, servi
la patrie au danger.

Mais aussi, dans son chagrin,
aux plus jours de son Histoire, ils ont
consolé la France.

J. de Gaulle.

- Lettre du Général de Gaulle -



CLARENCE HOUSE
S W 1

It is with much regret that I was unable to accept
the invitation to be present at Saint Cyr Coëtquidan on
this historic occasion. There can be no more
appropriate place, or time, to erect a memorial to
General de Gaulle than here at this Academy where his
military career began and on the fiftieth anniversary
year of the Victory in Europe to which he made so
notable a contribution

I recall the dark days of June 1940 and the impact
of the General's call to the French people to continue
the fight. Through his actions, the alliance between
our Countries was maintained and our armies fought side
by side as they did in the Crimea and in the first
great war. We must at the same time remember the
links forged in the past by the Old Alliance between
France and Scotland, and the Scots and Irish Regiments
which served The King of France.

Today, on this memorable occasion when we pay
tribute to a great Frenchman, Charles de Gaulle, I send
my good wishes to you all, and especially to the Cadets
of Saint-Cyr. They hold the future in their hands
and, with the glorious example of the Cadets from
Saumur who defended the bridge over the Loire
fifty-five years ago to inspire them, I am confident
that they will maintain the great traditions of the
French Army as did the Free French Cadets at Ribbesford
in the War

Elizabeth R

June 1995

Queen Mother

- Lettre de la Reine Mère -



CLARENCE HOUSE
S.W. 1

It is with much regret that I was unable to accept the invitation to be present at Saint Cyr CoNtquidan on this historic occasion. There can be no more appropriate place, or time, to erect a memorial to General de Gaulle than here at this Academy where his military career began and on the fiftieth anniversary year of the Victory in Europe to which he made so notable a contribution.

I recall the dark days of June 1940 and the impact of the General's call to the French people to continue the fight. Through his actions, the alliance between our Countries was maintained and our armies fought side by side as they did in the Crimea and in the first great war. We must at the same time remember the links forged in the past by the Old Alliance between France and Scotland, and the Scots and Irish Regiments which served The King of France.

Today, on this memorable occasion when we pay tribute to a great Frenchman, Charles de Gaulle, I send my good wishes to you all, and especially to the Cadets of Saint Cyr. They hold the future in their hands and, with the glorious example of the Cadets from Saumur who defended the bridge over the Loire fifty-five years ago to inspire them, I am confident that they will maintain the great traditions of the French Army as did the Free French Cadets at Ribbesford in the War.

June 1995

Queen Mother

Début de carrière

- Traduction -

« Si tu sers dans la cavalerie et si tu es intelligent et modeste, tu seras seul. »

*

Le 8 octobre 1942, je suis muté en Côte Française des Somalis (actuellement Territoire des Afars et des Issas). C'est avec un très grand soulagement que j'apprends mon affectation en Afrique de l'Est. Sans regret je quitte cet affreux Old-Dean-Camp où je ne fus pas heureux. Mes chefs ne regrettent pas le départ de ce « gamin » qui a toujours été en dehors de la main. Leurs appréciations à mon sujet sont lapidaires, guère brillantes et sans nuance.

Très peu de temps après j'embarque, à Liverpool, sur un bateau de croisière transformé pour l'occasion en transport de troupes. C'est l'heure du départ, je quitte l'Angleterre pour rejoindre ma nouvelle affectation, le « Détachement Somali des Forces Françaises Libres » stationné quelque part en Abyssinie. Il a pour mission de provoquer le ralliement de ce territoire aux forces du Général de Gaulle. Cette unité a l'appui d'éléments intérieurs favorables à cette opération.

*

Nous sommes dans l'espace temps où :

- L'Américain débarque en Afrique du Nord au Maroc.
- L'Allemand pénètre et occupe la zone française encore libre. Il règne en maître sur la France.

*

Je voyage avec mon camarade Boris Mélikof un Cadet stagiaire, 30 autres « Free French », 2.000 « British », des renforts pour les troupes du middle-

Nous sommes en 1942 – J'ai 19 ans.

En Lybie, les Forces Françaises Libres s'illustrent à la bataille de Bir Hakeim.

En Egypte, l'Anglais culbute l'Afrika Korps, après son assaut d'El-Alamein.

*

Le 1er juin 1942 je reçois mon galon d'aspirant. Le lendemain, je rejoins, avec 13 autres Cadets, Old-Dean-Camp où nous sommes affectés. C'est le début de l'éclatement de notre groupe si fraternel, si uni depuis juin 1940.

Après les présentations d'usage à nos nouveaux chefs, chacun rallie son affectation. Pour ma part, celle d'une unité de chars de combat. Me voici « orphelin » mais sous une autorité militaire qui va se révéler très désagréable. Les rapports avec mes chefs, des officiers de cavalerie, ne sont pas empreints de confiance. La méfiance est réciproque. Je suis sur mes gardes. L'ambiance est pénible. La suffisance de ces gradés, leur arrogance et leur orgueil les conduisent à se dispenser d'adresser la parole, sauf pendant le service, à ces nouveaux venus, les Cadets. L'opinion générale sur les officiers de cavalerie, très juste à mes yeux, est la suivante :

east, de sa Gracieuse Majesté.

Au nord de l'Irlande, nous prenons place dans notre convoi qui comprendra en définitive 70 navires auxquels s'ajoutent des vaisseaux de guerre de la Royal Navy, notre escorte. Après cette délicate opération, à la tombée de la nuit, nous prenons notre véritable départ et fonçons en direction de l'Amérique du nord. Puis, toujours en zigzagant sur l'océan Atlantique, nous voguons vers l'est jusqu'aux côtes africaines.

A bord de tous les navires du convoi, des centaines d'hommes fixent et surveillent, jour et nuit, avec des jumelles, la mer à la recherche de sous-marins ennemis. Ils sont aidés en cela par nos escorteurs et de temps en temps par quelques rares avions qui nous survolent.

Pendant plus de deux semaines, nous restons habillés de pied en cap et sanglés dans nos « Mae West ». Nom donné à notre inconfortable gilet de sauvetage qui nous fait un buste volumineux comme celui de Mae West, patronyme d'une star du cinéma américain de l'époque, ayant une poitrine très généreuse et de son sosie, l'héroïne très sexy d'un dessin animé.

A une centaine de miles, me semble-t-il, des côtes d'Afrique nous filons vers le sud et contournons quelques jours plus tard, par une mer d'huile, le Cap de Bonne Espérance et rallions le port de Durban, ville du bien curieux Etat d'Afrique du Sud, où nous débarquons. Nous foulerons cette terre plus de deux mois.

Au cours de ce long et périlleux déplacement, la peur a toujours été présente, même au moment du passage de la « ligne », fête traditionnelle célébrée en l'honneur de Neptune, qui à cette occasion, surgit du fond de la mer où il vit dans son palais. Le rituel peut alors commencer. Le dieu de la mer va-t-il autoriser ou pas l'équipage et les passagers à changer d'hémisphère

re au moment du franchissement de l'Equateur ? C'est sur ce thème qu'ont lieu les réjouissances qui se déroulent généralement autour de la piscine du bateau, lorsqu'il y en a une.

Pendant les jours et les semaines que dura ce voyage, je n'ai jamais pu ôter de mon esprit, comme beaucoup d'autres sans doute, ni le son strident et angoissant des sirènes annonçant une alerte aux sous-marins, ni le branle-bas de combat bien huilé qui s'ensuivait, ni oublier ces longues attentes près de nos canots et radeaux de sauvetage.

Je me souviens aussi de la cranerie de ceux qui cherchaient à cacher sous un masque d'indifférence leur formidable frousse. Ah ces attentes ! Elles nous rendaient de plus en plus humbles, surtout les nuits face à l'immensité toute noire du mouvant océan. Souvent les plus désespérés se mettaient à prier à haute voix. Il faut dire qu'au cours de cette traversée à hauts risques, six navires ont été torpillés et coulés. Ceci explique peut-être cela.

A peine ai-je posé le pied sur le sol que je suis conduit avec d'autres noirs dans un camp réservé aux « coloured men ». Je fais pour la première fois connaissance avec la discrimination raciale érigée en dogme d'Etat. Une rude réalité qui n'engendre pas la joie, cet apartheid.

L'amitié que me porte Boris va jouer en ma faveur. Grâce à sa ténacité, il obtient qu'une Commission Spéciale, composée d'officiers afrikaners et anglais, décide si oui ou non je suis digne de faire exception aux règles établies de la séparation des races. Après des interrogatoires particulièrement difficiles, pendant lesquels je me suis souvent demandé sur quelle planète j'étais tombé, je rentrais épuisé.

Quelque temps après, alors que mon moral est au plus bas, je suis convoqué par la Commission qui

m'annonce : « Vous êtes admis dans le camp des blancs, à condition de vous faire tout petit et plus petit encore. Voici une autorisation vous permettant de faire appel, si nécessaire, à la force publique pour bénéficier des droits des blancs. »

Je quitte sans aucun regret la province du Natal et embarque cette fois-ci sur un dragueur de mines de Sa Majesté. Nous faisons escale à Aden (Yémen). Le 29 décembre 1942, après un voyage de 90 jours, Boris et moi débarquons à Djibouti et rejoignons notre unité d'affectation qui vient de mettre, ce jour là, un point final au ralliement de la Côte Française des Somalies aux Forces Françaises Libres.

*
* *

Réflexions sur ce monde afrikaner absurde et cruel.

Avant d'aller plus avant dans mon récit, quelques mots encore sur les membres de la Commission Afrikaner¹ chargée de traiter les cas relevant de la séparation des races et sur mes états d'âme, lors d'interrogatoires qui n'en finissaient pas.

Je percevais quelque chose de calme et d'ordonnée, mais également une violence qui n'avait nul besoin de prétexte, ni d'excuse pour éclater, alors que s'installaient en moi un malaise et une angoisse extrême qui me rendait tout gauche moi - l'innocent - coupable d'être ce que j'étais.

Je savais en outre que je devais juguler, en leur présence, ma rage impuissante en portant un masque

tout au long de cette pénible épreuve.

Mais qui étaient-ils donc ces "tourmenteurs" ? :

De lointains descendants :

- de Néerlandais, de la Compagnie des Indes Orientales, venus, dès le XVII^e siècle, s'installer à la pointe sud-ouest du Cap de Bonne Espérance, sur les terres des Hottentots et Bochimans² .

- de Français Huguenots chassés de France après la révocation de l'Edit de Nantes (1685).

- d'Anglais arrivés en 1785. Qui se sont "appropriés" le Cap en 1806. Le traité de Paris (1814) leur octroie l'administration du territoire et celle des colons installés bien avant eux sur cette terre.

Par quel cheminement religieux et économique les Afrikaners ont ils légalisé leur racisme ? :

- par le biais de la Genèse qui rapporte que Noé s'étant enivré, s'endormit nu. Cham, l'un de ses trois fils, le voyant ne pris pas la peine de le couvrir alors que les deux autres frères le firent. A son réveil, Noé maudit la descendance de Cham, en l'occurrence son petit-fils Canaan et toute sa future descendance, en les vouant pour l'éternité, à être les serviteurs des autres (Genèse 9).

- pour des raisons économiques les chefs religieux et les colons d'alors, vont modifier l'esprit de cet écrit biblique qu'ils jugent insuffisamment explicite pour justifier la place qu'ils veulent assigner aux noirs dans ce pays. C'est pourquoi, ils prônent que Canaan est l'ancêtre de tous les Noirs.

1910 verra la mise en application d'un système raciste, lequel sera perfectionné en 1948 par l'apartheid qui imposera dans tous les domaines , pour les noirs et les blancs, des règles plus strictes les unes que les autres sur la séparation des races³ dans tous les domaines.

*

Quelle délivrance quand ces interrogatoires cessèrent. Mais tout recommença quand je rejoignis le camp réservé aux blancs et lorsque mes camarades anglais et français, connus sur le bateau me sortaient en ville. Que d'humiliation n'ai-je pas subie : « no coloured men » - « coloured men only » - « no black admitted ». Ces inscriptions me sautaient au visage et me « vrillaient » le coeur. Impossible d'y échapper dans les lieux publics, privés, les moyens de transport et dans tous les quartiers de Durban réservés aux blancs.

Pendant ces moments difficiles, je me promettais si l'occasion se présentait, de réserver un chien de ma chienne à ces gens-là, en souhaitant à ces maudits blancs tous les malheurs possibles. j'eus cette opportunité des années plus tard, lorsque j'ai été appelé à « m'immerger » dans la population « coloured »⁴

C'est la rage au coeur que je quittais enfin cette Union Sud-Africaine.

Par la suite mes rapports avec les Européens ayant une vision plus saine des relations entre races, me permettront de passer ce cap difficile. Malgré tout, je ne peux ni oublier, ni pardonner, les hontes traumatisantes que m'infligèrent, sans aucune raison ni la moindre émotion, ces détestables Afrikaners.

1. Sud-africains d'ascendance hollandaise et huguenote (français).
2. Les Hottentots furent décimés par la variole apportés par les Européens et les Bochimans, pilleurs de bétails, exterminés par les colons.
3. Noirs - Coloured (métis) - Indiens - Blancs - Européens.
4. A cette époque, j'ai eu l'honneur de connaître Steve Biko, un militant noir luttant contre l'apartheid et sous-jacent pour l'indépendance de son pays. Considérer comme très dangereux par le pouvoir blanc, arrêté, torturé, il fut assassiné dans des conditions atroces.

*
* *

Côte Française des Somalis et retour

Le Bataillon de Marche Somali

Le 1er janvier 1943, le Détachement somali change de nom et prend celui de « Bataillon de Marche Somali ». cette unité, au fil du temps, devient exceptionnelle. Pourtant elle ne figure pas, ou si peu, dans le « Grand Livre des hauts faits militaires » de l'époque. C'est pourquoi, profitant de cet écrit et du respect que m'inspire ce bataillon, je vais essayer de vous le faire connaître et par la même occasion, lui rendre justice.

Car, s'il ne s'est pas frayé un véritable chemin de gloire, ses actions sont dignes de celles des plus prestigieuses unités qui figurent au palmarès de la victoire. Il n'a rien à leur envier quant à la valeur, au courage et aux sacrifices consentis lorsque l'opportunité lui en fut donnée. C'est dans cette unité que j'ai eu le privilège et l'honneur de servir comme chef de section.

En ce début d'année 1943, cet embryon de bataillon compte : 9 officiers, 20 sous-officiers européens, 9 hommes de troupes sénégalais, 44 caporaux et 293 tirailleurs somalis, soit trois fois rien à l'échelle des troupes alliées de la coalition.

Durant cette année, le bataillon se complète et se renforce tout en poursuivant son instruction. Je découvre l'art du commandement auprès de mes hommes, tous des volontaires animés du plus pur

désintéressement et d'une résistance à toute épreuve. Ils font preuve d'une évidente volonté de très bien faire et d'un dévouement sans faille.

Je sens au cours des semaines et des mois passés jour et nuit à leur côté, dans les déserts et les zones désertiques de ce pays où les roches noircissent sous les rayons du soleil et éclatent la nuit sous l'action du froid, que ma section et notre bataillon deviennent de plus en plus fiables à tous égards. Nous avons foi en nos chefs et en la destinée de la France, il ne nous manque que l'épreuve du feu.

*

Le 27 février 1944, le bataillon embarque sur le « Iona » à destination de l'Egypte (Suez et Alexandrie) d'où nous partions le 6 mai pour débarquer en Italie, à Naples avec le secret espoir qu'il nous sera enfin permis de rencontrer l'ennemi. Hélas ! Nous devons, nous dit-on, aller rétablir l'ordre, quelque part en Afrique du Nord. Nous repartons, la mort dans l'âme, pour l'Algérie et rejoignons ultérieurement la Tunisie par chemin de fer.

Nous poursuivons encore et toujours nos efforts pour bien roder notre formation. Il n'est rien que l'on eût accepté au bataillon, même deux mois d'exercices intenses, de manœuvres d'ensemble à n'en plus finir, pour parfaire ce solide « outil » de combat qui allait bientôt affirmer sa valeur, sa force et sa forme contre les troupes d'élite de la Kriegsmarine retranchées, sans esprit de reddition, dans les poches allemandes de l'Atlantique.

En ce temps là, le sentiment de chacun au bataillon était la crainte tenace et déprimante de voir la guerre se terminer sans que nous ayons pu y prendre part. Fin décembre 1944 l'ordre vient enfin de nous tenir prêts

à partir sur préavis de 24 heures. Ce n'est que le 22 février 1945 que nous débarquons à Marseille pour compléter et renforcer, avec les Bataillons de Marche numéros 14 et 15, le Régiment A.E.F. et Somali. Nous relevons les avant-postes de deux bataillons F.F.I. Quelques accrochages nous éclairent sur le comportement de l'Unité et des Somalis.

Depuis notre arrivée sur le front, ils font bonne impression, leur allant, leur allure souple et dégagée inspirent le respect et donnent confiance à l'état-major dont le chef, s'adressant au nôtre au cours d'une réunion préparatoire à l'attaque, lui dit : « Il faudra pousser dur et manœuvrer pour prendre le village de Soulac. Ce sont vos « lévriers » qui fonceront ». Les « lévriers » foncèrent du 15 avril 1945 à l'aube jusqu'au 18 à 18 heures 30 sans désespérer. Ils font 410 prisonniers et enlèvent dans un ultime assaut, les derniers points de résistance de Soulac.

Que dire encore ? Rappeler les paroles de notre chef de Bataillon de Bentzman : « L'Unité a toujours été à la pointe du combat. Toutes les missions confiées ont été remplies. Tous les objectifs fixés ont été atteints. L'ardeur des hommes au combat face aux unités de la Kriegsmarine a été magnifique. Le Somali ne craint pas le feu de l'infanterie, supporte les tirs d'artillerie sans broncher, ne se laisse pas affecter par les pertes en cours de combats ». Leurs chiffres sont éloquentes :

- 130 gradés ou tirailleurs somalis blessés ou tués.
- 1 officier tué, 3 blessés.
- 14 sous-officiers européens blessés ou tués.

A ce triste bilan, je n'oublierai pas d'ajouter ceux, plus anonymes encore, dont les tombes ont jalonné la si longue route suivie par les plus anciens de cette Unité

remarquable, depuis les déserts tour à tour brûlants et glacés de l'Abyssinie jusqu'au petit cimetière de Soulac où Boris et moi allâmes, il a plus de vingt ans, nous recueillir. « Tous ont paraphé de leur sang le Grand Livre de l'Armée Coloniale ». Ainsi le rappelait un grand ancien, Roger Lamy.

Le 22 avril 1945, au cours d'une prise d'armes qui rassemble des éléments de toutes les forces de la Pointe de Grave, le Général de Gaulle épingle lui-même une palme au fanion de notre bataillon à côté de celle qui rappelle l'héroïsme du premier bataillon Somali à Verdun durant la « Grande Guerre » 1914/1918.

Le 29 avril 1945 nous sommes devant les défenses de La Rochelle encore tenues par l'ennemi. L'armistice va frustrer le bataillon d'une nouvelle campagne qui s'annonçait pleine de promesses de combats victorieux.

Le défilé du 14 juillet 1945 à Bordeaux, sous une ovation indescriptible des bordelais saluant ces Somalis qu'ils considèrent comme les libérateurs de la Pointe de Grave, est le point d'orgue de l'Unité. Au mois d'août de la même année le bataillon reprend son autonomie, les cadres européens sont dispersés, la lente agonie de cette belle formation commence. Elle devient « Unité Rapatriable ». c'est par petits groupes que les Somalis quittent la France, le dernier au début de l'année 1946.

Ils méritaient mieux. Leur conduite au feu, leurs sacrifices, auraient dû leur valoir un retour en corps constitué et sous les acclamations et l'admiration des leurs, recevoir les honneurs qui leur étaient dus ainsi qu'à leurs blessés et à leurs morts.

En ouvrant, 60 ans après ces événements, les portes de ce passé, il est juste que je rende un hommage appuyé à cette troupe Somalie. Car de tous les

hommes que j'ai eu l'honneur de commander tout au long de ma carrière, ils furent sans conteste les meilleurs.

Il me revient souvent à l'esprit une certaine nuit et la journée qui suivit : allongé sur le sol d'une chapelle à moitié détruite, j'attends l'aube avec ma section, pour reprendre notre progression vers notre objectif, le Pont du Gua (Pointe de Grave).

La nuit est longue dans ce lieu propice à la méditation ou à la prière. L'heure de vérité va sonner pour chacun de nous. Nous le sentons bien, car ce qui s'est passé jusqu'à présent n'est que brouille.

L'attaque aux petites lueurs du jour est meurtrière. Le passage en zodiac des zones inondées par l'ennemi, sous des tirs de mitrailleuses et de mortiers adverses n'est pas une partie de plaisir, ni celle du débarquement sous les salves bien ajustées de l'artillerie allemande.

Pour nous mettre à l'abri, nous courons à perdre haleine vers un mouvement de terrain permettant, nous semble-t-il, de nous protéger de ces tirs. C'est alors que notre élan est stoppé net. Je découvre avec horreur, comme tous les hommes de ma section, que nous sommes en plein dans un champ de mines « bondissantes » mises en place dans un angle mort à notre intention. La fragmentation de ces engins tueurs, qui libèrent leurs billes, à un mètre du sol, coupent en deux les hommes et éparpillent à la ronde leur chair. Ce n'est pas l'affolement mais l'angoisse qui nous bloque pendant quelques minutes sur place le nez dans la terre, mais quand même face à notre objectif.

Me ressaisissant, j'arrive à dominer ma formidable frayeur, j'ordonne par le geste et la voix la reprise de la progression. C'est alors que s'élèvent, au-dessus des cris des blessés et des bruits de toutes sortes, les lentes, rauques et puissantes psalmodies du « Marabout » de

ma section, nous enjoignant, au nom d'Allah, de nous élaner sans crainte à l'assaut du point d'appui qui nous fait face.

Cette injonction nous galvanise et provoque comme en écho ces mots cent fois hurlés et qui cessent aussi brutalement qu'ils ont commencé :

« Allâh Aq'bar » - « la Mort s'en fout »¹.

Puis suivent quelques secondes de silence. La peur est évacuée. Nous sommes prêts et habités par la « Shada », la décision suprême et rien d'autre n'importe plus, ni la vie ni la mort. Alors, dans une ultime et féroce ruée, ponctuée de cris sauvages sortis du fin fond de nos êtres, nous bondissons vers notre objectif et l'enlevons à la baïonnette, à la grenade et à la mitraillette.

Ces Somalis là, ces jeunes de mon âge ou guère plus âgés ont forcé mon respect et plus d'une fois servi d'exemple pour raffermir mon courage.

Où sont-ils maintenant ? gardent-ils encore au cœur le souvenir de leur section, de leurs frères d'armes, de leur bataillon, ou simplement celui de leur 20 ans ?

Croyez moi, ils ont été formidables.

1. « Dieu est grand » - « la Mort on s'en fout ».

*
* *

CITATION

(Avec Croix de Guerre ou Croix de la Valeur Militaire)

Citation à l'ordre de l'Armée.

Décision N° 1134 (JORF du 06.12.1945)

"Jeune chef de section de F.V., courageux et dynamique. Du 29.03, au 13.04.1945, chef d'un poste avancé, a effectué de nombreuses patrouilles de nuit, harcelant l'ennemi et rapportant des renseignements intéressants. Le 15 avril, à la conquête du pont de Guaune une partie de sa compagnie étant arrêtée par un bombardement de mortier, a, par une manœuvre aussi habile qu'audacieuse, contourné l'objectif et pris l'ennemi à revers, amenant ainsi la reddition des ouvrages et la reprise de l'avance de l'infanterie avec un minimum de pertes".

Cette citation comporte l'attribution de la croix de Guerre 1939-1945 avec palme.

- Citation à l'Ordre de l'Armée -

Le retour

Nous sommes en 1946, la victoire appartient déjà au passé et je ne suis plus à la poursuite d'une espérance. Je suis las. Je démissionne de l'armée.

La réalité de ma nouvelle condition ne m'apparaît pas encore très bien. Pour l'instant, je n'ai qu'un but, rentrer à la maison où m'attendent ma sœur et mon frère. C'est la seconde fois que je retourne à Paris depuis mon arrivée en France.

Alors que le train s'enfonce lentement dans la nuit et roule vers la capitale, je me remémore l'année 1944 et mon premier retour non annoncé celui-là. Je garde le souvenir d'un train plein à craquer et celui d'un voyage extrêmement pénible fait en compagnie d'un camarade. Je revois tous ces voyageurs, nous y compris, serres les uns contre les autres dans l'impossibilité de s'asseoir et a fortiori de se déplacer. Seuls les très nombreux arrêts, en rase campagne, permettent de descendre du train pour dégourdir nos jambes. En ce qui nous concerne, nous le faisons à tour de rôle afin de toujours garder un œil sur nos bagages et conserver le mètre carré que nous occupons dans le couloir de notre wagon.

Les destructions causées par les actions des résistants et les bombardements alliés aux gares, rails,

ponts et autres ouvrages d'art, nous obligent parfois à les contourner ce qui provoque d'énormes ralentissements à notre train. Enfin Paris ! C'est 48 heures après notre départ d'Antibes (notre lieu de repos de l'époque) que nous y arrivons en pleine nuit. Il est 3 heures du matin. Nous sommes fourbus, épuisés mais entiers. Pas de taxi, pas de métro ou un quelconque moyen de transport pour nos personnes, nos trois grandes cantines remplies de nourriture, nos deux jerricans d'huile végétale (c'est l'extrême pénurie dans la capitale) et nos deux sacs marins.

En rôdant autour de la gare de Lyon, je déniche un soldat, un noir Américain en goguette et à la recherche de femmes. Il accepte, après palabres, de nous conduire avec son véhicule militaire chez moi, avenue des Gobelins.

C'est ainsi qu'à 4 heures 30, j'appuie sur la sonnette de la porte de mon immeuble. Je monte au 5ème étage. Je sonne encore et encore. La porte s'ouvre lentement. Madeleine à moitié endormie et Antoine sont là devant moi. C'est la stupeur.

Nous nous étreignons, nous nous embrassons, Madeleine à sa petite larme, mon frère est exubérant et sa joie est communicative. Nous n'avons jamais plus été aussi proches les uns des autres que cette nuit là. Je suis très heureux d'être de retour à la maison certes, mais il me manque une étreinte, celle de mon père pour que ce bonheur que je viens de vivre soit complet. Imaginez, oui imaginez ce que ce retour aurait pu être avec votre présence Père ?

Les effusions passées, je m'occupe de mon camerade et des bagages laissés à sa garde sur le trottoir. Puis il nous quitte après avoir pris un bain et contacté par téléphone un membre de sa famille vivant à Paris. Ce dernier vient rapidement le chercher.

Je m'installe dans mon ancienne chambre. Notre

appartement de cinq pièces est largement suffisant pour nous trois. Cette indépendance nouvelle est fort agréable, d'autant plus que ma part d'héritage est conséquente.

Mais hélas ! je n'ai pas été élevé dans l'esprit d'épargne et mon capital fond assez rapidement. Ce n'est ni Antoine, qui fait sa spécialisation en médecine, ni Madeleine qui s'adonne elle aussi à ses études de médecine, qui m'aident dans le domaine de ma gestion financière, ni les banques d'ailleurs.

Je dépense en oubliant de compter. Je sors avec des filles connues grâce à mon frère et rôde sur la rive gauche de la Seine dans des boîtes de nuit telles que : la Rose Rouge, le Vieux Colombier, l'Echelle de Jacob, le Cinq de la rue des Carmes. Je fréquente également la Rhumerie de Saint Germain des Prés, les cafés de Flore, les Deux Magots... Je passe des nuits à danser comme un sot dans des « surprises-parties » et m'habille comme ceux qu'on appelle les « zazous », c'est-à-dire d'une manière grotesque, pantalons étroits s'arrêtant nettement au-dessus des chevilles, laissant voir des chaussettes à carreaux de couleurs vives, chaussures à semelle épaisse, veste longue collant au corps, chemise et nœud papillon. Pour coiffure une sorte de canotier ou bien les cheveux coiffés en hauteur. Je suis sans complexe mais bougrement ridicule comme la plupart des jeunes, de l'époque, rôdant dans le quartier de Saint-Germain des Prés.

Ce comportement débridé et cette mode parisienne sont, je pense, l'affirmation d'une liberté retrouvée, la fin de la stricte rigueur subie sous l'occupation allemande et aussi sans doute une réaction au « puritanisme » prôné par le « pétainisme » et ses mouvements satellites d'extrême-droite, redresseurs de soi-disant torts, qui ont sévi pendant ces quatre dernières années.

Reprenre mes études ? ... En fait je n'en ai pas le

courage. Je cherche en dilettante un travail et finis par en trouver un, sans avenir, dans une entreprise de Transports Internationaux, la société Aget. C'est dans cet établissement que je rencontre celle qui deviendra votre mère et votre grand-mère Elisa Clipet. Je tourne en rond et n'ai plus d'économie. Je suis mal dans ma peau. Cela ne peut plus durer, je dois faire quelque chose. Il me faut rompre avec mes mauvaises habitudes car la vie que je mène ne me conduit nulle part et les années passent. Déjà six ans que j'ai quitté l'armée.

D'autres considérations me perturbent et me mettent mal à l'aise. Je vois bien que depuis la fin de la guerre, la France est sans cesse menacée par une agitation sociale permanente et par des grèves violentes de très grande ampleur. En 1947, le pouvoir en place n'a-t-il pas fait « donner » l'armée pour empêcher les communistes français, à la solde des russes, de s'emparer du pays ?

J'ai d'ailleurs été rappelé, cette année-là, sous les drapeaux. Je me suis retrouvé dans un régiment de tirailleurs dit Sénégalais¹ face à des mineurs du nord fort déterminés. Il s'agissait, pour nous, de briser des actions parfaitement orchestrées cherchant à fomenter des émeutes de type insurrectionnel. Pour les réduire nous avons mené, sans état d'âme et sans concession, de véritables opérations militaires.

Petit à petit, j'ai eu la certitude, que tôt ou tard, je serais amené à combattre la « pieuvre » communiste aux immenses tentacules, pour qu'elle cesse ses tentatives d'encercllement du monde encore libre et ses manigances pour nous contraindre à adhérer, s'il le faut par la force, à sa conception de l'homme nouveau et de la liberté.

Nous sommes en 1952, la guerre d'Indochine bat son plein. Elle va, je l'espère, me permettre de concrétiser tout cela. C'est pourquoi, au grand dam de toutes mes relations, je signe un engagement militaire pour l'Extrême-Orient où notre armée combat pour la liberté

d'un peuple.

Cette prise de position me vaut un peu d'inimitié de la part de Madeleine, qui vit « sous influence ». Elle épouse allègrement les idées de son futur mari, le Sénégalais Ly Abdoulaye, dont le crédo clamé se résume en cette phrase, que vous jugerez peut-être lapidaire : « Anti-blanc en général et Anti-Français en particulier ». Au demeurant, un brillant esprit, agrégé d'histoire de l'université Française et diplômé, de je ne sais plus quoi d'une université anglaise. Il est en train d'écrire un ouvrage sur les ports négriers de France... c'est tout dire.

En outre, Madeleine fréquente un cercle d'intellectuels africains indépendantistes à un degré plus ou moins affirmé. Parmi lesquels : L.S. Senghor, Apithy, D. Zinsou, J. Adendé, Hazoumé, Houphouët Boigny et bien d'autres encore, dont certains étaient des amis de mon père. Tous vont faire parler d'eux à l'heure de l'indépendance de leur pays.

Quant à Antoine, charmant à tous égards, merveilleux grand frère, il est plutôt intéressé par les jolies femmes qui d'ailleurs ne boudent pas sa compagnie. Il n'approuve ni ne désapprouve ma décision, bien qu'un peu inquiet pour moi.

Le 5 février 1952, je quitte Paris pour rejoindre mon affectation, le camp militaire « K.6 » à Fréjus. Le 7 juillet, après une période d'entraînement intensif, j'apprend que j'embarque à Marseille sur le transport de troupes « Skaugum ». Notre destination : Saïgon en Cochinchine.

Voici que commence une nouvelle vie. Celle que j'ai vécue depuis 1946 n'a guère été flamboyante.

1. Unité qui comprenait aussi des Tchadiens, des Maliens etc ...

*
* *

Un départ mouvementé

Neous venons de quitter le port de Marseille, l'odeur caractéristique des grands navires et le bruit des machines en action me rappellent d'autres voyages. Appuyé contre la rambarde du pont du bateau, je regarde les scintillantes lumières de la côte française disparaître petit à petit. Le calme de cet instant contraste avec le tumulte qui a précédé notre embarquement.

En effet, des centaines de civils, des dockers vraisemblablement, plutôt haineux, éructent des injures telles que : « Mort aux égorgeurs ... Pourris...Vendus... » j'en passe et des meilleures. D'autres non moins nombreux, brandissent des banderoles aux inscriptions non équivoques du style : « Halte aux tueurs... A bas l'impérialisme français... Halte à la sale guerre colonialiste... » Face à eux, pour leur répondre, notre détermination silencieuse. Mais surtout celle de la gendarmerie qui a vite fait de les refouler loin de nous, ce qui nous permet de monter à bord sans encombre.

J'avais entendu parler de ces manifestations, mais je n'y croyais pas trop, j'avais tort. Qu'avions nous donc fait pour recevoir en plein visage de telles insultes ?

Voyons cela d'un peu plus près pour essayer de

comprendre certaines réactions des révolutionnaires indochinois et celles de français anti-guerre d'Indochine.

Ces derniers disent que cette guerre a été voulue et fomentée par la France pour ramener dans son giron une Indochine dont elle a, ô ironie du sort, reconnu l'indépendance. Cette prétention « impérialiste » consistant à vouloir faire main basse sur cet Etat est absolument indigne, ajoutent-ils.

*
* *

Indochine

Le Viêt-Nam – L'avènement d'un nouvel ordre

Sans trop entrer dans le détail et sans vouloir faire un cours d'histoire, je pense qu'il faut bien remonter un instant aux temps anciens pour mieux comprendre le présent. Notons d'abord que la lutte contre l'opresseur ou l'envahisseur est une « tradition » du peuple indochinois.

Voici des faits marquants, proches de notre époque, qu'il faut avoir à l'esprit :

La dynastie Gia-Long (1802-1955)¹ regroupe, sous l'appellation « Viêt-Nam » : la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin. Une longue lignée d'Empereurs, les Nguyen, vont maintenir l'unité et l'indépendance de leur royaume, reconnu souverain.²

La France apparaît et le bât va blesser.

En 1858, pour des raisons commerciales et de politique intérieure, Napoléon III qui a besoin du soutien des catholiques français, prend le prétexte de massacres de chrétiens et de français au Viêt-Nam pour intervenir militairement dans ce pays.

La conquête de l'Indochine est en marche. Le delta du Mékong est conquis en 1862. un protectorat est imposé au Cambodge en 1863. La mainmise sur la

Cochinchine sera plus difficile, elle prendra presque neuf années (1859-1867)³. L'Annam menacé, capitule sans condition en 1883.

Peu après la France lance ses troupes contre les « Pavillons Noirs », ces pirates chinois qui écument, depuis toujours le golfe du Tonkin et le nord Viêt-Nam.

Elle pénètre, à cet effet, au Tonkin fait « tache d'huile » et le conquiert.

Le traité de Patenotre (1884), confirme la fin de l'indépendance du Viêt-Nam. Une année plus tard, le 9 juin 1885, celui de Tien-Tsin, négocié avec la Chine, consacre l'établissement du protectorat français, sur le Tonkin et l'Annam.

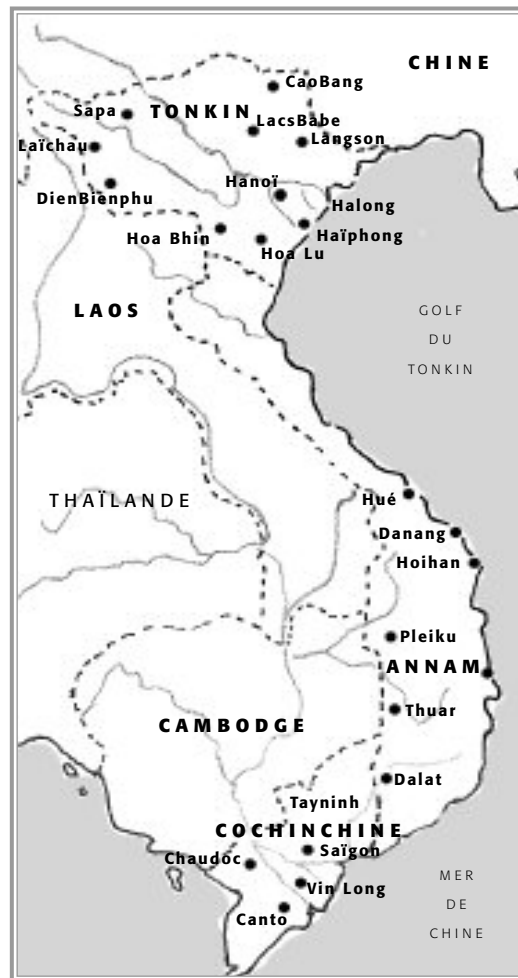
Le Viêt-Nam vaincu, la politique de la canonnière cède le pas à la stratégie pacificatrice. En 1887, la France crée « l'Union Indochinoise » qui regroupe le Tonkin, l'Annam, le Cambodge, la Cochinchine. Le Laos intégrera volontairement l'Union en 1893.

« L'affaire, pourrait-on dire, est bouclée ».

En 1930, une agitation de type révolutionnaire est jugulée en apparence jusqu'en 1940. La défaite de la France face à l'Allemagne va affaiblir notre position en Extrême-Orient et favoriser l'invasion de l'Indochine par les troupes japonaises le 9 mars 1945.

Le Japon décrète l'indépendance du Viêt-Nam et met en place un gouvernement qui lui est favorable. Au mois d'août 1945, le Japon est sur le point de capituler et du même coup le gouvernement collaborateur du Viêt-Nam disparaît. Sortant de l'ombre, les révolutionnaires viêt-minh⁴ mettent à exécution leur plan pour s'emparer de l'Indochine.

Le 19 août 1945 l'insurrection triomphe à Hanoï (Tonkin) ; le 23 elle gagne Hué (Annam) et entraîne l'abdication de l'Empereur Bao-Daï ; le 25 c'est au



- L'Union Indochinoise -

tour de Saïgon (Cochinchine) ; le 2 septembre, le chef révolutionnaire Ho Chi Minh proclame avec l'indépendance reconquise, la naissance de la République Démocratique du Viêt-Nam.

Cette succession d'événements et l'opposition des alliés au retour de la France en Indochine, ne freinent en aucune manière la décision française d'envoyer le général Leclerc au Viêt-Nam où il débarque avec ses troupes le 5 octobre 1945. Sous les ordres de l'amiral Thierry d'Argenlieu, Haut Commissaire et Commandant en chef, il rétablit notre souveraineté.

« Le bât va de nouveau blesser »

Les accords du 6 mars 1946, plus ou moins imposés au Viêt-Nam par la France, prévoient notamment, la reconnaissance de ce pays comme un Etat libre et souverain faisant partie de la Fédération Indochinoise et de l'Union Française⁵. En échange de quoi, il accepte d'accueillir les troupes françaises sur son sol.

Le Président Ho Chi Minh ne l'entend pas ainsi. Au mois de juillet 1946 il se rend en France pour obtenir une indépendance de fait. Jusqu'au mois de septembre il attend qu'une autorité représentative veuille bien le recevoir. C'est alors que de graves troubles éclatent au Tonkin, notamment à Haïphong qui va essuyer un sévère bombardement par la flotte française. Une réponse aux horribles massacres commis dans cette ville contre nos ressortissants.

A qui attribuer la responsabilité de cet acte ? Difficile de l'établir avec certitude. Des ordres venus de Paris ? du Haut Commissariat de Saïgon ? ou bien une provocation du viêt-minh, pour répondre à la lenteur que met la France à entamer les négociations avec leur Président ?

Les conséquences de ce bombardement ne se font pas attendre. Le Président de la République

Démocratique du Viêt-Nam disparaît. Il réapparaît quelque temps après en Indochine et entre en clandestinité.

La guerre d'Indochine commence.

En 1949, la France tente de canaliser le fait national en faisant revenir sur le devant de la scène l'ex-Empereur Bao-Daï en le promulguant chef d'Etat du Viêt-Nam.

1. A noter toutefois une interruption de 1945 à 1949 due à l'abdication de l'Empereur Bao-Daï
2. Avec la ville de Hué comme capitale.
3. Elle sera annexée et deviendra une colonie française.
4. Dont le chef Ho Chi Minh est le fondateur du parti communiste indochinois.
5. Non compris la Cochinchine, colonie française.

*
* *

Escale à l'île de Ceylan

Après la mer Méditerranée, le canal de Suez, la mer Rouge, nous voguons sur l'océan Indien. Je ne sais pas si les transports de troupes destinées à l'Indochine font habituellement une escale à l'île de Ceylan¹. En ce qui concerne le « Skaugum », j'ai appris qu'il en ferait une de 72 heures environ. Cette halte va rompre la monotonie de notre voyage, j'en suis très heureux. Le jour venu, c'est en costume civil que je mets pied à terre pour visiter Colombo, la capitale.

Ma promenade dans les quartiers pauvres de la ville me fait côtoyer quelques privilégiés très affairés et d'autres qui, assis à la « terrasse » d'estaminets cras-

seux, dégustent une boisson, jouent au mah-jong ou bien encore discutent tout en égrenant un chapelet de leurs doigts agiles alors qu'un monde miséreux les entoure.

Je veux parler des sans-grade qui s'échinent tout au long du jour pour quelques misérables roupies et de ceux qui ne font rien. Ces derniers, jeunes et vieux restent accroupis sur les trottoirs ou bien traînent leur corps, de-ci de-là, en quête de n'importe quelle nourriture pour calmer la faim qui les tenaille. En silence ils me regardent passer, certains tendent vers moi leurs mains comme des sébiles. Quelle pauvreté ! Pourtant que de beaux édifices, temples, hôtels et demeures de type colonial, qui « transpirent » luxe, opulence et argent.

Au cours de cette première journée, un jeune Cingalais qui parle un peu l'anglais me tourne autour. Il m'accompagne, me harcèle mais également m'aide. Ex-employé d'un hôtel de classe, il s'est auto-proclamé guide. Il espère gagner un peu d'argent en me conduisant sur des sites intéressants. Dans le courant de l'après-midi, ce jeune homme me fait la proposition suivante : me faire connaître, tout près de Colombo, un petit village de pêcheurs où nous pourrions passer la journée. Il m'assure qu'il s'occupera de tout. Je donne mon accord. Rendez-vous est pris pour le lendemain très tôt.

A l'heure et au lieu convenus nous nous retrouvons. De là nous allons à la gare routière où nous devons prendre notre car. Il est bien délabré. Après un voyage assez pittoresque, nous arrivons à destination.

Nous sommes dans un tout petit village, un hameau plutôt, que nous traversons pour nous rendre à un point précis de la plage qui le borde. Là, couché sur le sable, comme laissé à l'abandon, repose un petit bateau de pêche dont la voile a été amenée.

Des pêcheurs, enfoncés jusqu'à mi-cuisses s'affairent dans l'eau verte d'un bras de mer. D'autres, à l'ombre de palmiers rabotent et repeignent une petite barque pour une prochaine sortie en mer. Des enfants, un peu plus loin, jouent sous la surveillance d'une femme, leur mère peut-être. A l'abri de filets tendus, des femmes préparent un repas. Une bonne odeur flotte dans l'air.

Tout est calme et paisible.

Mon guide m'apprend que je me trouve dans son village au milieu de sa famille et que tous m'attendent pour me faire passer une bonne journée.

Après les présentations d'usage et quelques considérations sur leur métier de pêcheur, j'acquiesce à leur suggestion de faire une promenade en mer dans leur barque. Nous la poussons et la tirons jusqu'à ce qu'elle flotte. Je profite pleinement du moment, notamment lorsque je m'initie à la navigation à la voile, quand je me baigne, et pendant la récupération des casiers à crustacés. Quel dépaysement bien agréable. Maintenant nous rallions la côte. Ces quelques heures passées avec ces hommes de bonne compagnie m'ont réjoui.

Le repas est prêt. Nous allons pique-niquer sous de petits palmiers. Les femmes s'activent. Elles mettent des « nappes » sur des planches en bois posées sur le sable. En fait de nappes, il s'agit de larges feuilles de bananiers dont elles ont enlevé la nervure centrale. C'est sur celles-ci qu'elles alignent les bouteilles d'eau, de bière, le sel, divers condiments, les plats, etc ... d'autres feuilles, beaucoup plus petites, sont empilées les unes sur les autres, elles serviront d'assiettes.

La nourriture très épicée se compose de poissons, de crustacés, de grosses crevettes grillées, de

coquillages, de riz et bananes bouillies et d'une sauce très légèrement sucrée et préparée avec du curry. Nous mangeons avec des cuillères et des couteaux sauf les enfants. Tout est bon et l'ambiance est très sympathique. Par le truchement de l'aîné des fils (mon guide), toute la famille me pose des questions.

Je sais maintenant que je ne suis pas le premier étranger venu chez eux passer la journée. Cette famille a une obsession : l'instruction scolaire de leurs enfants. Mais pour cela il faut beaucoup d'argent, une garde-robe complète pour l'uniforme et toutes les fournitures telles que cahiers, crayons, gommages, livres, bref tout ce qui est indispensable pour travailler à l'école. Heureusement, de temps en temps, grâce à la générosité de quelques étrangers passant chez eux, ils peuvent acheter des médicaments, du matériel pour l'entretien du bateau, des vêtements ...

Un moment après le repas, nous remettons la barque à la mer, c'est la marée montante. Par vent debout, je prends la barre et apprends à louvoyer pendant une bonne heure, puis je laisse la main. J'apprécie le temps qui passe. Il faut maintenant rentrer. Par vent arrière, nous filons droit sur la côte et notre plage.

Encore un effort pour ranger le bateau, nous le halons un peu plus en retrait de là où il était le matin, afin que la marée ne l'emporte pas durant la nuit. Le soleil qui est encore chaud me sèche. Il faut songer au retour. Une ultime tasse de thé et c'est l'échange de cadeaux. Pour moi, des babioles, juste pour le geste, c'est bien compréhensible. De ma part, de quoi réaler, pendant bon nombre de semaines, bien des choses pour la famille et leur bateau.

Nous rentrons à Colombo avec le véhicule que nous avons pris le matin. Après de brefs échanges de paroles avec mon « guide » cinghalais, nous nous disons adieu. Il me souhaite bonne chance et moi aussi.

Oui, de tout cœur, « Bonne chance à toi et à toute ta famille ». J'ai oublié vos noms mais pas votre accueil ni cette belle journée passée en votre compagnie.

En regagnant ma cabine, je décide que le lendemain je resterai à bord du « Skaugum » en attendant qu'il appareille pour Singapour dans la soirée.

1. Maintenant République de Sri Lanka (1948) et membre du Commonwealth.

*
* *

Réflexion sur Saïgon

Le 25 juillet 1952, enfin nous sommes à Saïgon. La brève escale de Singapour ne m'a rien apporté.

Dès notre débarquement, je me retrouve, avec d'autres officiers, à l'état-major des forces armées en Indochine, où mon affectation m'est communiquée et pour m'y rendre, un ordre de mission m'est remis. Une unité responsable du transit des militaires de passage à Saïgon me prend en charge. Dans quelques jours, le 29 juillet, elle m'acheminera, par voie maritime sur le port d'Haïphong au Tonkin.

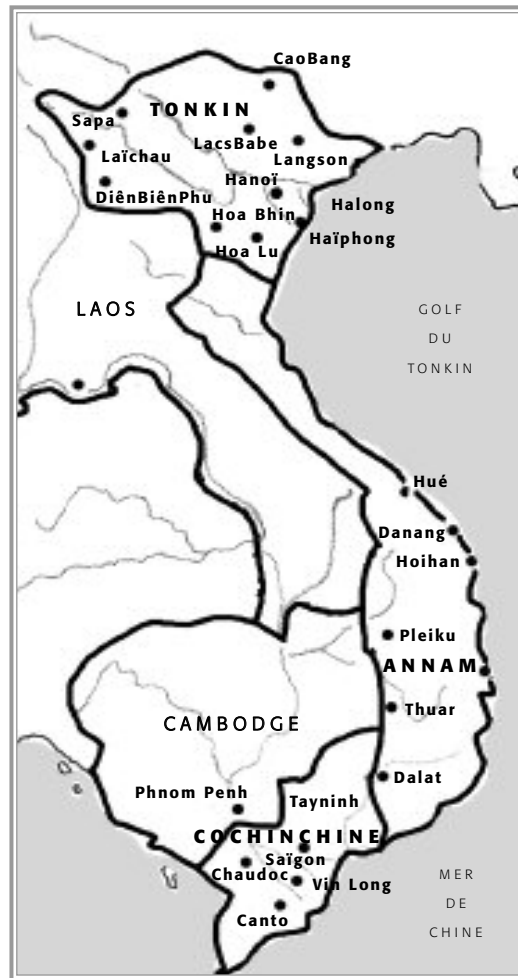
Ainsi, j'entame comme un certain nombre de mes compagnons de voyage, mon premier séjour en terre indochinoise. Je vais vous faire une importante confidence. A mes yeux un militaire doit toujours s'efforcer de connaître son environnement ce qui est souvent mère de sûreté. Je me dois donc de m'informer sur ce qui m'attend. C'est pourquoi tant au mess des officiers qu'au bar de mon hôtel, j'écoute attentivement les

anciens, qui parfois en rajoutent, m'expliquer les menaces qui flottent à tout instant dans l'air, ou encore s'étendre sur les rumeurs qui circulent et l'ambiance qui règne, dans ce pays, entre civils et militaires. Bref, j'entends des tas de potins, à moi d'en faire le tri et si possible d'en tirer profit.

Déjà, des groupes se forment, les capitaines avec les capitaines, les lieutenants avec les lieutenants, chacun y va de sa petite histoire. Les conversations vont bon train et les sorties s'organisent. Nous avons acquis l'instinct grégaire. Celui-ci nous interdit de partir flâner seul dans « Saïgon la Belle » où de réels dangers existent.

Laissez-moi vous conter l'une de nos visites dans un endroit de la ville qui en vaut la peine. Nos pas nous conduisent dans le quartier de la laque où des hommes et des femmes exercent leur art. Un travail minutieux et de grande patience. Il consiste à étaler à l'aide d'un tampon, sur tout support, une fine couche de gommérésine rouge-brun, la laque. Puis à procéder au séchage de celle-ci dans un lieu sans poussière. Ces deux opérations seront recommencées parfois jusqu'à dix fois en l'espace de quinze jours environ. C'est-à-dire le temps nécessaire pour obtenir une surface parfaitement lisse telle celle d'un miroir. L'objet fini sera souvent joliment incrusté de nacre ou de minuscules morceaux de coquille d'œuf de teintes différentes qui formeront de beaux motifs. De grands artistes dessinent des paysages, des oiseaux, des fleurs sur les couches successives de laque, ce qui donne une impression de profondeur à leurs œuvres.

Ces petites ou grandes merveilles, une fois terminées laissent alors apparaître un dessin d'une finesse extrême et d'une précision parfaite. Je me souviens de poissons dits chinois, rouges, blancs ou dorés aux yeux globuleux, au ventre rond prolongé de longues et trans-



- Viet-Nam -

lucides nageoires caudales se lovant pour former comme des volutes de fumée. Elles sont tellement légères qu'on croirait les voir se mouvoir.

En ville, une grande activité est perceptible. Des milliers d'étalages de vêtements multicolores, de broderies et bibelots en tout genre qui rivalisent de beauté avec ceux en or, en argent, en jade et autres pierres précieuses ou pas. Beaucoup de choses attirent mon regard et m'étonnent. Tels ces minuscules tabourets qu'utilisent tous ceux qui travaillent et vivent dans la rue. Et tous ces barbecues ambulants auprès desquels civils et militaires peuvent acheter, pour quelques piastres, une soupe, une brochette de viande ou de poisson, du riz, des légumes bouillis et des jus de fruits, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

Il ne fait pas de doute que de très nombreux Indochinois travaillent dur dans beaucoup d'ateliers, de magasins ou en plein air sur les trottoirs. Mille bicyclettes, pousse-pousse, taxis, chariots sillonnent les rues ainsi que des véhicules de l'armée.

Je ne saurais oublier le fameux « balancier » qui permet de porter, sur une longue distance, grâce à une marche déhanchée, de lourdes charges. Ce sont des lattes flexibles en bambou de deux mètres environ et de sept à huit centimètres de large. En le posant sur l'épaule, homme ou femme peut transporter sur deux plateaux fixés aux deux extrémités et en suspension, toutes sortes de marchandises voire des petits enfants.

Dans un tout autre domaine, le bouche à oreille a bien fonctionné. Il nous a été conseillé d'aller faire un tour au « Grand Monde » où l'on trouve un nombre impressionnant de casinos pour toutes sortes de jeux d'argent, des prostituées, des « boîtes » à plaisirs, des bains-douches et massages, ouverts jour et nuit, des bars, des fumeries d'opium, des dancings, etc... Un quartier où beaucoup de militaires traînent la nuit. Ils

sont selon le cas au repos avec leur unité, en permission de courte durée, en mission auprès de leur base arrière, ou tout simplement affectés à Saïgon.

Dans ces bases, quelques veinards vivent leur vie de planqué parfaitement au fait de ce que le Grand-Monde peut offrir aux militaires de passage en quête de sensations.

Tout ce fourmillement, toute cette activité magistralement organisée par un grand nombre d'Indochinois et de Chinois a pour unique but : l'argent. Il importe d'en gagner beaucoup, des tonnes d'or avec le Corps Expéditionnaire Français. Quant à la lutte en cours pour leur liberté...? C'est une autre affaire qui n'exige pas un effort particulier, me semble-t-il.

Une chose encore. Des femmes et des jeunes filles élégantes, sveltes, nettes et pour la plupart gracieuses et souriantes flânent ou vaquent à leurs occupations. Quel plaisir de les voir sur leur bicyclette ou leur vespa ou bien encore marcher abritées du soleil par un assez grand chapeau conique maintenu sur leur tête par un ruban noué sous le menton. Quant aux hommes et jeunes gens, les « cols-blancs », ils ont aussi la netteté que confère la propreté. Le reste, la très grande majorité, est habillé sans trop de recherche et pour cause, la vie n'est pas facile et il y a plus important que l'habillement dans leurs préoccupations.

Demain je serai au Tonkin.

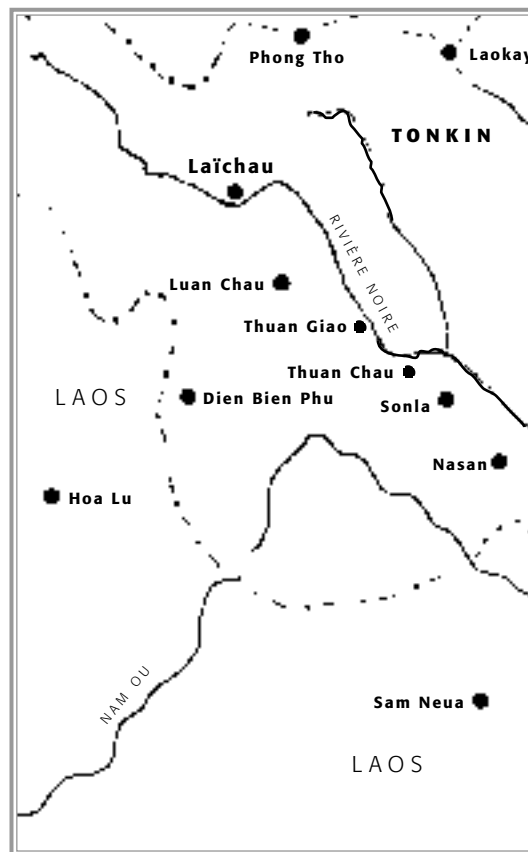
*
* *

Base arrière de la Z.A.N.O.

Me voici au Tonkin à Hanoï. Je viens de me présenter à l'état-major où mon ordre d'affectation, comme chef du poste de Thuan-Giao, m'a été remis. Mais où donc se trouve la Zone Autonome du Nord-Ouest! et, dans celle-ci Thuan-Giao que je dois rejoindre via Diên Biên Phu ? Curieusement tous les militaires, que j'interroge à ce sujet, l'ignorent.

C'est dans le bureau du commandant de la base arrière de la Z.A.N.O., où j'attends que cet « administratif » me reçoive, que je découvre, sur une grande carte murale, cette fameuse zone, sa superficie, l'implantation de Thuan-Giao, celle de Diên Biên Phu et quelques autres postes militaires.

Pendant cette attente, j'entends les remarques que ce personnage adresse à un jeune officier qui lui demande, bien humblement, de nouvelles tenues de combat même usagées, pour remplacer les « loques » que portent les hommes de son unité. En outre, il sollicite un supplément de savon. Voici, de mémoire, les réponses qui lui sont faites : « Ces demandes ne peuvent-être satisfaites. Vous attendrez encore quelques mois conformément au délai réglementaire. Pour l'heure tenez mieux en main vos hommes pour qu'ils



- La Z.A.N.O -

fassent attention à leurs effets, malheureusement vous ignorez tout en la matière... Le mois prochain le savon ... Inutile de venir pour essayer de m'attendrir ... Jusqu'à votre nouvelle demande, faites en sorte de ne pas gaspiller vos fournitures... »

Je note la colère rentrée du malheureux lieutenant. Je suis sur mes gardes. Ce commandant là ne m'inspire aucune confiance. Il émane de lui un certain mépris pour tous ceux qui l'approchent. Encore une chose, cet homme ne peut dire une phrase sans utiliser un mot « clef » : « Donnez- moi le dossier de ce bonze », « Répondez non à ce bonze », « qu'est-ce qu'il croit ce bonze » etc ... Quelle engeance ! Le soutien et la compréhension des difficultés des combattants de l'avant ne semblent pas être sa préoccupation première.

Je suis maintenant fixé sur ma base arrière et son chef. J'ai intérêt à faire attention aux matériels, à l'armement, aux paquetages des hommes, etc ... Avant mon départ, programmé pour le lendemain, je remplis toutes les formalités administratives prévues. Je laisse également ma valise et mes effets civils. Vais-je bien dormir ce soir ? j'en doute.

De très bon matin, je prends place dans l'avion Dakota, un DC 3 si j'ai bonne mémoire, qui va me transporter, en 45 minutes environ à Diên Biên Phu où je débarque avec des renforts militaires. Quelques heures plus tard, après m'être présenté à mon chef de secteur, je pars, à pied et avec une bonne escorte, pour Thuan-Giao.

Mon sac à dos est lourd.

1. La Z.A.N.O.

*
* *

Au pays Thaï

Dans la province où vivent les Thaïs Noirs¹, à un croisement de pistes coupant la route coloniale n° 41 (RC) et à plus de 80 kilomètres de Sonla, se dresse le poste de Thuan-Giao. Depuis le début du mois d'août 1952, j'en assume le commandement. Mon chef direct et commandant de secteur est le capitaine Durand. C'est à lui que je me suis présenté à Diên-Biên-Phu, village encore ignoré situé à plus de trois jours de marche de mon poste.

J'ai sous mes ordres, une unité composée de bric et de broc. Pour le Corps expéditionnaire : 80 Sénégalais, un chauffeur de Pondicherry, une section de 3 mortiers de 81m/m servis par 30 militaires détachés de la Légion Etrangère. Pour les forces locales : 120 Thaïs répartis de la manière suivante : 60 supplétifs et 60 personnels des forces civiles. Soit au total 231 combattants. Je suis le seul officier de ce détachement hétéroclite.

La petite bourgade de Thuan-Giao est facile d'accès pour toute la population de la région qui s'y rend pour faire du commerce. La beauté des sites traversés par des vallées dites "d'amour", aux nombreux hameaux ouverts à tous, contribuent au charme du lieu où vivent des gens paisibles, travailleurs et accueillants. Nous n'en profitons pas, car nous

sommes bien trop pris par nos responsabilités militaires de protection et de renseignements.

A cet effet, nous cherchons en priorité à faire des prisonniers, à recueillir toutes les informations possibles sur notre ennemi : ses déplacements, ses effectifs, son armement... ses exactions. Nous les transmettons alors immédiatement au commandement. Pour nous aider dans notre quête et pour garder le contact avec les très individualistes montagnards méos de mon secteur, nous apportons régulièrement, dans leurs petits hameaux toujours très isolés et difficiles d'accès, cette denrée précieuse qu'est le sel.²

J'ai remarqué que les Méos, lorsqu'ils se déplacent, ne connaissent que la ligne droite. Quand nous patrouillons dans les massifs montagneux avec leurs guides, nous ne contournons jamais rien, car ils rechignent à déroger à cette règle, ce qui, à la longue, est épuisant et souvent démoralisant.

Lorsque pour eux, la fatigue se fait sentir, il n'est pas rare de les voir avaler une petite boulette d'opium qu'ils sortent d'un sachet fait d'un morceau de feuille de bananier. Ils maintiennent ainsi leur forme, je suppose. Quant à nous, excepté le chocolat et quelques morceaux de sucre pour nous requinquer, nous n'avons jamais recherché ce type de stimulant malgré nos douleurs musculaires qu'avivent nos continuelles montées et descentes en ligne droite. Dieu que ces déplacements sont pénibles.

Quelle nature ! A perte de vue des centaines de collines et de montagnes nous entourent. Elles sont couvertes de forêts et de hautes herbes coupantes comme des lames de rasoir, dont les coupures provoquent également de très désagréables brûlures, des ruisseaux, des torrents et des marais aux eaux stagnantes abondent dans notre secteur, qui de ce fait, est très humide. Cette humidité favorise la prolifération de

moustiques agressifs et de sangsues toujours voraces. Elles profitent de la moindre ouverture de nos tenues ou chaussures pour se frayer un passage jusqu'à notre peau afin de s'y fixer.

Les anciens nous ont appris à nous protéger de ces saletés en utilisant le préservatif pour passer des étondues d'eau assez profondes (ruisseaux, marais...) et notre chapeau de brousse au large bord pour les sangsues qui tombent des arbres. Enfin, de toujours avoir sur soi l'arme absolue et vengeresse... la cigarette.

Attardons-nous un peu sur ces sangsues³. Elles s'agrippent en douceur sur notre peau. Nous nous en apercevons toujours tardivement, c'est-à-dire quand la douleur se fait sentir. Il devient alors indispensable de se déshabiller pour se débarrasser de ces infectes petites choses. Ce n'est qu'en appliquant le bout incandescent d'une cigarette sur le ver que nous le faisons lâcher prise.

Pour en finir, voici la douloureuse histoire qui arriva à mon ami Cadet Blanchard qui avait négligé de mettre un préservatif avant de traverser un marais un peu profond. Un de ces maudits vers en profita pour pénétrer dans son sexe. A cette époque les hélicoptères se comptaient sur les cinq doigts de la main. Ils étaient toujours occupés ailleurs pour des missions prioritaires. Il fut donc transporté sur un brancard de fortune pendant presque deux jours. Sa souffrance était telle que maintes fois il crut mourir. Arrivé enfin à une infirmerie de campagne il subit une petite intervention et reprit goût à la vie.

Dans notre environnement, je dois mentionner les serpents, les très dangereux buffles sauvages et le tigre solitaire. Ce dernier, je ne l'ai vu qu'une fois pendant mon séjour dans les hauts plateaux ; son domaine. Ce fut au cours d'un déplacement en jeep qui, par malchance, était ce jour là décapotée et pare-brise abaissé.

Mon chauffeur roulait assez lentement sur la latérite de la RC 41 , pleine de nids-de-poules, lorsque soudain l'animal sortit de la végétation du bas-côté de la route pour s'immobiliser face à nous. Le tigre était magnifique et d'une taille impressionnante. Freinant doucement, nous nous sommes arrêtés à une vingtaine de mètres de lui. Ce fut un face-à-face inquiétant. Assis, la carabine à l'épaule, le doigt sur la détente, j'étais prêt à faire feu mais j'attendais le cœur battant, la réaction du fauve. C'est alors que nous négligeant, il traversa d'un bond la route et disparut dans les hautes herbes. Quelle émotion ! je ne peux croire ce qui s'est passé. J'y songe quelquefois et ne comprends toujours pas.

Mais peut-être faut-il rendre à César ce qui appartient à César. Je dois une fière chandelle à mon chauffeur indien qui a su garder tout son sang-froid et qui m'a dit au moment critique :

« Ne tire pas encore, attends »

1. Vient des costumes tout noir des femmes. Non loin vivent les Thaïs blancs qui se reconnaissent par leurs chemisiers blancs.
2. Périodiquement, 500/800 kilos de sel nous sont parachutés. Au cours de patrouilles, ce sel est transporté à dos de chevaux chinois et distribué à tour de rôle à des villages sélectionnés.
3. Ces sangsues de 2 millimètres de diamètre et de 2 à 4 centimètres de long, une fois gorgées de sang, peuvent quadrupler voire quintupler leur volume.

*
* *

Réflexion sur les combats

Les combats que j'ai menés en tant que militaire ont été souvent très éprouvants, victorieux parfois mais aussi terriblement malheureux, leurs souvenirs demeurent très vivaces en moi. Je ne peux passer sous silence ceux de la guerre d'Indochine où les deux camps ne se firent pas de cadeaux.

Cette guerre fut faite par ces hommes toujours sur la brèche, les sous-officiers, les lieutenants, les capitaines, quelques officiers supérieurs et une troupe ne valant que ce que valaient ses chefs.

Je ne veux pas ressembler à certains militaires (en activité ou à la retraite) qui se complaisent à raconter leurs campagnes. En fait, aujourd'hui, je me propose de porter témoignage sur des événements où le courage, l'endurance et l'abnégation des hommes de mon unité méritent d'être notés.

*
* *

Les péripéties d'un difficile repli

La mousson s'achève, les pluies ont cessé. En ce mois de novembre 1952, les troupes viêt-minh¹ sont en marche, voici que commence leur offensive d'automne dans le nord-ouest. Pour leur commandement, conquérir notre zone, c'est ouvrir une voie directe sur le Laos et dégager leurs arrières pour la conquête ultérieure d'Hanoï. S'il veut réussir, l'ennemi doit nous chasser des postes de Thuan-Giao, Thuan-Chau, Sonla et de Diên Biên Phu.

Pour parer cette menace et renforcer notre dispositif, l'état-major français a mis en place un très important point d'appui (P.A.) englobant un terrain d'aviation, des moyens conséquents en artillerie et en unités aguerries. Ce P.A. s'appelle Nasan, dont il sera beaucoup question dans un proche avenir. L'ensemble des forces a été confié au commandement du colonel Gilles.

Depuis plusieurs nuits, le poste de Thuan-Giao est « tâté » par des éléments viêt-minh. Nous craignons l'encercllement qui s'annonce inéluctable. Nos moyens ne nous permettront pas de tenir bien longtemps. La nuit passée s'est traduite par une longue veille.

Le jour a chassé petit à petit l'obscurité et soudain dans le clair matin, un de nos petits avions de recon-

naissance, surgit en rase-mottes et laisse tomber au centre de notre poste un cylindre d'une vingtaine de centimètres de long auquel est accroché un ruban rouge qui le suit dans sa chute. C'est un message dont la teneur approximative est celle-ci :

T.O n° ... Transmis par air Urgence : Flash Date : 18 /11 /1952

Expéditeur : Soleil². Destinataire : Chef de poste de Thuan-Giao.

Texte :

« Repliez-vous ce jour sur poste vietnamien de Thuan-Chau Stop Evitez RC 41 Stop Un bombardement « B » est prévu à votre profit sur positions nord ennemies Stop « B » correspond heure exacte votre sortie à nous préciser immédiatement sur fréquence radio de dégagement Stop Un seul passage à « B » moins cinq minutes Stop Signalez au sol votre première ligne Stop Bonne Chance Stop et Fin . »

Signé : Soleil.

Une heure avant la tombée du jour, le bombardement a lieu. Nous décrochons et traversons les lignes ennemies complètement désorganisées et en flammes. Dans l'obscurité qui approche nous nous fondons dans la nature³. Un adjudant-chef thaï nous sert de guide. Pour ne pas être repérés nous traçons notre propre piste. Ce n'est ni aisé, ni simple. Nous pensons arriver à destination dans 48 heures.

Dès le lendemain matin et au fil des heures, notre progression, par une chaleur étouffante, devient de plus en plus pénible, notamment lors de la traversée d'un interminable marais, dans lequel s'entremêlent, arbustes, branchages en décomposition, bambous inextricables et que hantent une multitude de bestioles et de sangsues aux aguets et affamées. Pour couronner le tout, des myriades de moustiques nous tourmentent sans répit.

Notre marche est très lente. C'est pourquoi nous mettons trois jours pour atteindre Thuan-Chau avec lequel nous n'avons plus de contact radio depuis 24 heures, ce qui m'étonne beaucoup d'ailleurs.

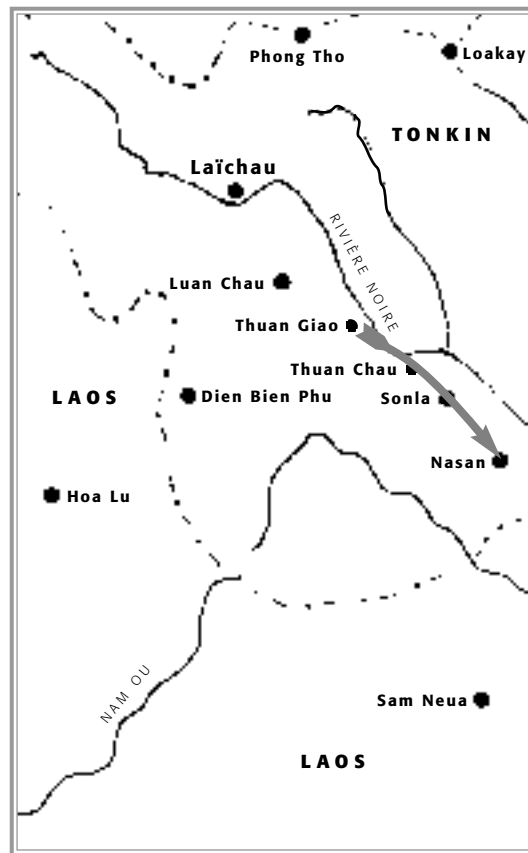
Bien qu'aucun danger ne semble nous menacer, à trois cents mètres du poste, j'installe le détachement en hérisson et fixe comme point de ralliement un piton pas trop éloigné et bien visible, au cas où un incident grave surviendrait.

Avec une dizaine de militaires je me rends rapidement au poste de Thuan-Chau pour me présenter et recevoir de nouveaux ordres. Point de sentinelles pour nous accueillir ! Après avoir écarté les barbelés qui barrent l'entrée, nous nous dirigeons vers un groupe de soldats vietnamiens qui viennent à notre rencontre. Certains agitent leur béret en signe de bienvenue. Je ne sais pourquoi, je sens que quelque chose ne colle pas et je pense que je ne suis pas le seul. En un éclair je réalise que ce soi-disant poste ami est en fait déjà aux mains du viêt-minh.

Lorsque ce groupe de vietnamiens armés est à quelques mètres de nous et que leur chef nous dit, dans un français hésitant : « Prisonnier », en pointant son arme sur nous, il ne peut imaginer une réaction brutale de notre part. c'est là son erreur. Nous tirons sur tout ce qui bouge et, profitant de la surprise et des dégâts que nous venons de causer, nous nous replions à très vive allure. En zigzaguant nous atteignons la sortie du poste et courons à perdre haleine vers notre détachement.

Les légionnaires, pour protéger notre retour, ouvrent le feu avec leurs mortiers, Avant même d'être arrivés jusqu'à eux, je donne par radio, à toute l'unité, l'ordre de repli sur notre point de ralliement.

Malgré les tirs de nos poursuivants, déterminés à nous éliminer, nous arrivons peu à peu à leur échapper.



- Le repli -

Nous nous frayons alors un chemin jusqu'au lieu de rassemblement où nous nous affalons, complètement épuisés et le souffle court. Sans plus attendre j'envoie des militaires à la recherche des égarés. Ils vont en retrouver une soixantaine.

Après avoir attendu quelque temps, mais en vain, d'éventuels retardataires, nous partons. J'ai décidé de rejoindre le poste de Sonla à 35 kilomètres environ au sud-est de Thuan-Chau. Je prie en mon fort intérieur pour que nos forces ne l'abandonnent pas ... sinon il faudra tenter de rejoindre le Laos. Pour le moment, je ne veux pas y penser car la traque des viêt-minh a repris.

Une ombre au tableau. Je n'ai aucune carte de la région de Sonla. En conséquence, dans le premier village que nous traversons, je prends (un guide volontaire ou pas), pour nous conduire en direction de Sonla, jusqu'au village suivant où je le relâche pour en prendre un autre et ainsi de suite jusqu'à notre destination.

*

Je ne peux pas poursuivre ce récit sans m'attarder un moment sur les hommes qui en sont les acteurs.

Ah ! ces légionnaires ! Ils obéissent sans murmure, et pourtant ils croulent, d'une part sous le poids des obus qu'ils portent dans des chasubles spéciales et d'autre part, sous celui des 3 mortiers, démontés en 9 fardaux de 20 à 25 kilos chacun⁴. Ces hommes sont français, belges, portugais, espagnols, mais en majorité allemands. Je dirai, pour être gentil, que ce sont d'anciens soldats de la Wehrmacht. Comme toujours, tous ces hommes font honneur à ce corps d'exception qu'est la Légion Etrangère.

Voici qu'avancent en force les Africains. Après

notre décrochage précipité, au cours d'une courte halte, ils tiennent palabres. A la reprise de notre marche, un de leurs gradés se trouvant à mes côtés, demande à me parler au nom de tous ses frères. Je l'écoute :

« Mon lieutenant, maintenant et plus qu'avant encore, tu es notre père, tu es notre mère, alors tu commandes et nous tous on fait bien et avec confiance. »

Raccourci saisissant de la pensée qui englobe des idées fortes exprimées ci-après en quelques mots : la protection naturellement due à toute personne prise en charge, la volonté affirmée d'obéissance alliée à l'abandon total au chef et, sous-jacent, le dévouement sans faille que celui-ci peut attendre de ses hommes.

Ces paroles et ces phrases hachées, je suppose par l'émotion, réconfortent celui qui les entend dans ce moment difficile.

Tous ces hommes vont faire preuve de courage et participer avec fougue aux actions rapides que nous menons pour nous dégager. Leurs pertes vont devenir sérieuses et petit à petit leur moral s'en ressentira. Mais leur dévouement restera exemplaire.

Enfin, les supplétifs et ceux des forces civiles thaïs. Ils font vraiment de leur mieux, compte tenu de la crainte qui les tenaille d'être capturés. Cette pensée quadruple leur volonté de survie et les rend alors particulièrement efficaces. Mais leur responsabilité envers leur famille restée sur le territoire occupé par l'ennemi, mine leur moral et lentement va émusser leur raison de poursuivre dans notre galère.

Quant aux cadres, autres que les légionnaires, ils vont, tout au long de cette fuite ponctuée de combats meurtriers, être à la hauteur de la réputation de l'Armée coloniale. C'est à dire durs à l'effort, débrouillards, valeureux et attentifs à leurs hommes.

Je parle souvent de cette Armée là, celle des

grands horizons, cette « Colo », comme nous l'appelions de mon temps, et pour laquelle j'ai une affection certaine. Cette Arme est devenue, indépendance de nos colonies oblige, « Infanterie de marine », comme si le mot colonial revêtait quelque ignominie.

1. Contraction de Viêt-Nam doc lap dong Minh hoi (ligue de l'indépendance du Viêt-Nam)
2. Autorité chef d'un secteur, d'une zone.
3. En profitant de la crainte qu'inspire une légende fort connue sur la forêt que nous empruntions pour disparaître.
4. nous venons d'abandonner nos 20 petits chevaux chinois, notre progression ne permettant plus de les garder.

*
* *

Le sixième jour

Voici trois nuits et quatre jours que nous essayons d'échapper aux tenaces viêt-minh qui nous poursuivent sans relâche, même la nuit. Nous voyons parfois, non loin de nous, sur les pistes qu'ils empruntent, la lueur de leurs torches.

Les temps sont difficiles, nos munitions diminuent. Nous utilisons les nôtres qu'à bon escient et lorsque cela est possible, nous en récupérons sur nos morts et sur nos adversaires tués. Nos ventres sont vides. Seules quelques racines de manioc trouvées dans un champ abandonné et mangées crues, plus un riz dit gluant, offert par un chef de village, ont calmé pour un court moment notre faim.

Au cours de la quatrième nuit, dans le lointain, nous entendons des explosions... on se bat près de Sonla, ce

qui confirme les dires de notre guide actuel qui nous a également appris que les troupes françaises avaient quitté la ville !

La cinquième journée est marquée par l'extrême fatigue qui nous fragilise mais aussi par l'espoir qui nous motive, celui de savoir que des troupes amies sont encore dans la région. C'est pourquoi, nous trouvons en nous des forces suffisantes pour garder coûte que coûte notre avance sur nos poursuivants et pour contourner par de larges détours, les embuscades que les viêt-minh vont logiquement placer sur les pistes qu'ils savent que nous sommes obligés d'emprunter pour rejoindre Sonla. A la nuit tombée, nous découvrons que ce village est occupé par l'adversaire. Je décide d'aller plus au sud encore, à Nasan, où le canon tonne, ainsi que me l'a dit le guide.

23 novembre, sixième jour de souffrance. Il est 14 heures ... un « Halte-là » nous disperse par réflexe. Un deuxième « Halte-là » nous cloue sur place. Cette fois, le mauvais sort semble nous avoir rattrapés. Mais subitement, une formidable joie nous envahit lorsque nous réalisons que nous sommes tombés dans une embuscade tendue par une section de la Légion Etrangère. A la demande de son chef, je décline, mon nom, ma qualité, le nom de mon unité, celui de mon chef direct, etc ... Ces renseignements qu'il transmet à son autorité déclenchent une réaction rapide. Sous la protection de nos sauveteurs, nous nous dirigeons sur Nasan où le colonel Gilles a demandé à nous voir.

Sur le trajet, je songe à ce que nous avons vécu depuis notre départ de Thuan-Giao le 18 novembre : la surprise qui nous attendait à Thuan-Chau, les égarés retrouvés ou perdus à tout jamais, notre fuite éperdue et parsemée de durs combats. Et aussi aux actes collectifs et individuels dignes d'éloges. Je revois également nos morts enterrés ou non, les grands blessés et les étendus que nous avons, le désespoir et la rage au cœur,

dû laisser dans des villages amis ou à leurs abords. Enfin, je pense à tous ceux qui courageusement sont restés volontairement en arrière-garde pour ralentir le plus possible les viêt-minh. Mais certains ne sont pas revenus malheureusement.

Quant à moi, j'ai beaucoup de vague à l'âme et de regrets, car bien qu'ayant fait le maximum dans des conditions difficiles, je me dis que peut-être, j'aurais pu prendre d'autres décisions. Je sais qu'après coup, on trouve facilement la solution miracle. Par exemple, laisser les hommes se reposer et reprendre des forces, en se terrant quelque part comme l'animal blessé. Mais la sécurité aurait-elle été assurée pour autant ? Ou bien alors, fallait-il se cacher dans un village ami ? Mais le risque d'une trahison aurait été suspendu en permanence au-dessus de nos têtes. J'ai marché au canon pour rejoindre des forces amies et sauver ceux qui pouvaient l'être encore. Etait-ce la moins mauvaise des solutions ? J'ai dû trancher, et qui peut me dire si nous aurions été plus nombreux aujourd'hui ?

J'ai à mes côtés, 13 légionnaires, 19 africains, 11 thaïs et 9 sous-officiers. Voici donc ce qui reste des 231 combattants du départ.

Un mot sur les 109 thaïs manquants. Ils n'ont pas tous été tués ou gravement blessés ou bien faits prisonniers. Je pense que bon nombre d'entre eux n'ont pas déserté au sens strict du mot. Disons plutôt que ne comprenant plus le sens de notre combat, je devrais dire de notre galère, ils sont partis en se fondant dans la population civile, chercher leur famille laissée au village. Triste constat d'une action psychologique mal faite ou mal comprise.

De temps en temps nous échangeons des regards . nous sommes donc les survivants de cette incroyable aventure. Quelques jours de repos nous feraient du bien. Une pensée pour nos familles, nos copains qui

n'ont pas eu la chance de connaître ce jour. Une prière en remerciement à Dieu pour certains, à Allâh pour d'autres et également à Bouddha.

Nous marchons maintenant vers un autre destin.

*
* *

CITATION

(Avec Croix de Guerre ou Croix de la Valeur Militaire)

Nommé Chevalier dans l'ordre de la Légion d'Honneur - Ordre particulier N° 24 du 04 mars 1953 du Général Cdt en chef des Forces Terrestres Aériennes et Navales en Indochine (JORF du 26.04.1953)

"Officier d'un courage tenace et réfléchi qui vient, au cours d'une randonnée de six jours à travers le dispositif ennemi et une nature hostile, sans liaison radio ni ravitaillement, de faire preuve de ses hautes qualités d'initiative et d'énergie.

Commandant par intérim le détachement africain de Thuan GIAO (Province de Lai Chau - Nord Vietnam) et ayant reçu le 18 novembre 1953 l'ordre de se replier sur THUAN-CHAU, a atteint cette localité alors qu'elle avait déjà été occupée par les rebelles.

Déjouant leur étreinte par une manœuvre judicieuse et leur infligeant des pertes, a rejoint nos forces le 23 novembre, dans la région de Nagan, n'abandonnant à l'adversaire aucun matériel intact".

Cette nomination comporte l'attribution de la Croix de Guerre des T.O.E. avec palme.

*
* *

Nasan

Le général¹ Gilles nous attend à l'extérieur de son P.C.² Nous nous rassemblons et écoutons les compliments qu'il nous adresse. Puis il ajoute : « Les attaques des trois dernières nuits nous ont causé des pertes. Pour les combler un tant soit peu, j'ai décidé que les sous-officiers rejoindront des formations dont les besoins en cadres sont criants ». Après un silence, il poursuit : « Les Thaïs renforceront une compagnie vietnamienne – les Africains, les groupes de protection de mon P.C. Vous, Messieurs les légionnaires, vous rejoindrez votre compagnie. Quant à vous Laurent, je vous prends avec moi à l'état-major.»

L'heure n'est pas aux lamentations. Ce qui nous a été annoncé devient immédiatement réalité.

Grandeur et servitude militaires.

Je réunis pour la dernière fois mes sous-officiers et leur souhaite bon courage et bonne chance.

En véhicule, j'accompagne tout d'abord les Thaïs à

leur nouvelle unité. Là, ils se rassemblent face à moi. Nous nous regardons pendant de longues secondes avant de nous dire adieu. Je les quitte et m'éloigne lentement en me retournant plusieurs fois. Ils sont toujours là à me suivre du regard. Je suis triste. Il ne pouvait pas en être autrement.

Nous reprenons la route pour nous rendre chez les légionnaires. Leur capitaine nous accueille et nous laisse. Nous échangeons peu de paroles lors de ces adieux. Une certaine pudeur nous retient.

En effet, pourquoi exprimer par des mots l'estime et le respect que nous avons les uns pour les autres alors que tout se lit dans les regards que nous échangeons et se sent dans nos chaleureuses poignées de main au moment de notre séparation. Celle-ci est empreinte d'émotion contenue.

De notre petit groupe, je n'ai revu que 5 sous-officiers et 10 africains, avant la très tragique bataille de Diên Biên Phu. C'était dans la province de Laïchau, au pays des Thaïs blancs.

A mon retour, j'abandonne le véhicule et emprunte une tranchée à ciel ouvert, sinueuse et profonde, qui me conduit à travers les groupes de protection jusqu'au P.C. enterré du point d'appui (P.A.) dont l'entrée est parfaitement camouflée.

C'est là que se tient l'état-major opérationnel du général. Les officiers du génie militaire ont fait creuser et réaliser dans le flanc d'une colline un ensemble tout à fait cohérent, mais n'ayant rien à voir avec un hôtel (même 1 étoile !). Rustique et fonctionnel, il comprend une imposante salle dite des opérations, d'autres qui font office de bureaux, de chambres, de mess, Des sorties de secours ont été également prévues, etc... un groupe électrogène et un second en réserve, fournissent à tour de rôle l'électricité et la ventilation. Une citerne d'eau n'a pas été oubliée. Toutes les voûtes sont soutenues par des troncs

d'arbres et certains murs de soutènement. Ce P.C. est vraiment une réalisation importante et tout porte à croire que nous sommes ici pour longtemps.

Je suis pris en charge par un jeune officier de l'état-major. Il me glisse à l'oreille : « Nous sommes ici en position défensive afin de devenir l'abcès de fixation destiné à casser du viêt. Alors pas question de perdre Nasan ou bien encore de s'en servir comme base de départ pour des raids en profondeur. Nous devons attirer, tenir, et détruire. C'est le cas depuis plusieurs nuits. »

Je suis trop fatigué pour appréhender ma première nuit à Nasan alors que la pression viêt-minh se fait de plus en plus sentir. Celle-ci est suivie sur une imposante carte « éclairée »³ en permanence et également sur une grande « caisse à sable » qui reproduit à l'échelle le P.A, l'implantation des forces ennemies, de nos unités avec leur P.C. respectif, celle des bataillons⁴ spécialement destinés aux contre-attaques. Enfin, la toile d'araignée des voies de circulation internes et celles externes conduisant au P.A. Tous leurs mouvements sont aussi signalés par des flèches, ce qui permet de les suivre et parfois de percer à jour leurs intentions.

Le général Gilles et le lieutenant-colonel Fourcade son adjoint, le chef des opérations et l'officier de renseignements, dont j'ai oublié le nom, sont parfaitement informés de l'évolution des combats par les comptes-rendus que leur font les officiers de l'état-major. Ces derniers sont en liaison permanente, que ce soit par radio ou téléphone, avec des unités sur le terrain ou des services qui leur signalent le moindre événement survenant dans leurs secteurs. Les unités en réserve relèvent directement du général⁵. Celui-ci est en liaison permanente avec Hanoï.

En attendant l'aube encore lointaine, les fusées éclairantes lancées du sol ou tombées des avions venant

d'Hanoï marquent le champ de bataille d'une lueur blafarde. Cette luminosité ne ralentit pas les coups de boutoir des viêt-minh et n'émousse pas leur rage de vaincre. Cela se traduit par des attaques, des infiltrations sournoises encadrant les volontaires de la mort, parés de leurs capes en feuilles de lataniers, ces supports de dynamite qui en font des bombes vivantes. Leur progression menace maintenant directement notre P.C.

Nos groupes de protection résistent mais risquent d'être submergés. Nous sommes sur le qui-vive et chacun a son arme à la main.

Et moi, quelle est ma mission dans tout cela? Pour l'instant, je suis chargé de la protection rapprochée du général. Il vient d'ordonner à un bataillon en réserve de venir à notre aide. L'intervention fulgurante, tout en puissance et fureur de cette unité parfaitement entraînée et aguerrie, connaissant dans les moindres détails son terrain de « chasse », va tout dégager, rejeter, laminer sur son passage, semant la panique dans les rangs de l'ennemi.

Le calme rétabli, la menace éloignée, le danger disparu, ce bataillon rejoint sur ordre, ses abris souterrains. Il pansera ses blessures et se tiendra prêt pour de nouvelles missions. J'ai vécu, comme tous ceux du P.C., trois nuits presque aussi angoissantes que celle-ci.

Physiquement, je ne vais pas bien. Pendant la journée, j'arrive à dormir quelques heures d'un sommeil agité, ce qui ne me permet pas de récupérer suffisamment. Je suis en fait totalement épuisé. A tel point que les médecins, à qui je ne demandais rien, s'en sont aperçus. Mon évacuation sanitaire sur l'hôpital Lanessan d'Hanoï est décidée. Je monte dans un avion qui vient d'atterrir et dont les moteurs continuent à tourner. Une fois le « plein » de blessés et de malades fait, nous décollons avec un certain soulagement. Nous sommes le 1er décembre 1952.

En dix jours, pilules, cachets, piqûres, repas équilibrent

brés et sommeil me remettent sur pied. Je bénéficie d'une permission de convalescence de vingt jours à passer au centre de repos de Vat-Chaï dans la baie d'Along où est également basé un centre d'entraînement commando. Celui-ci est attaqué à ce moment-là. Mais je ne prends part à rien, bien qu'ayant été armé, à tout hasard je suppose, comme tous les convalescents présents.

J'ai régulièrement des nouvelles de Nasan par la gazette locale.

En pleine forme, je reprends l'avion et me revoici au P.C. du général Gilles⁶ qui me semble très détendu. Il est vrai que son formidable point d'appui a « cassé » beaucoup de viêt-minh et l'ennemi doit avoir compris que le « morceau » est trop dur pour persévérer dans ses attaques suicides. Il cherche, vraisemblablement, à comprendre les raisons de son échec, à en tirer un enseignement pour le futur. A Nasan et notamment au P.C., tout le monde vit au grand air, finie la vie de taupe, les abris souterrains.

Un nouveau détachement africain a été créé, il se trouve actuellement à Laïchau. J'apprends brutalement que je suis désigné pour en prendre le commandement. Je quitte le général qui voulait me garder en sur-effectif. Le commandement de Hanoï n'a pas accédé à sa demande, je le regrette. Je regagne ma base arrière. J'y retrouve le commandant ou devrais-je dire le « bonze » dont je vous ai parlé. Mon départ sur Laïchau est programmé pour le lendemain. Cette ville est la capitale du pays Thaï que gouverne un certain seigneur féodal, Déo Van Long.

1. Nouvellement promu à ce grade. Ses « étoiles » lui ont été parachutées avec quelques caisses de champagne.

2. Poste de commandement.

3. Tenue à jour.

4. De 500 à 700 hommes attendant dans des abris souterrains.

5. Il en existe deux, peut-être trois.

6. Début janvier 1953.

*
* *

En garnison à Laïchau

Le jour de mon arrivée à Laïchau, le 20 janvier 1953, je me présente au commandant de la garnison, le lieutenant-colonel Trancart. A cette occasion, il m'apprend que des éléments d'une division viêt-minh rôdent dans notre secteur, sans pourtant se manifester. C'est pourquoi la région semble sous contrôle mais désabusé, il ajoute : « rien n'est moins sûr ».

Par une piste montante et sinueuse, j'arrive, en jeep, à mon poste. Celui-ci surplombe la Rivière Noire, la ville, le terrain d'aviation et jouxte deux autres points d'appui. La forêt et les hautes herbes s'étalent comme un immense tapis, couvrant tout, jusqu'à notre horizon. Seules les cimes des pitons émergent de cet océan de verdure.

Le nôtre a été miné et partiellement déboisé. Son sommet est relativement plat. Tout autour de celui-ci, une bande de terrain d'environ 200 mètres de large présentant une forte ligne de pente, est couverte de piquets qui supportent des kilomètres de fil de fer barbelé. Des emplacements individuels et collectifs de combat, reliés entre eux par d'étroites tranchées, ont été creusés en des endroits particulièrement bien choisis.

Au centre du poste, 3 mortiers pointent leurs tubes vers le ciel et 3 canons de 105 m/m sont en batterie. Plusieurs salles souterraines attendent de futurs locataires en l'occurrence tout l'état-major, actuellement ins-

tallé en ville.

L'ambiance qui règne ici est bonne, comme le moral. Les sous-officiers dynamiques et compétents¹ ont fait avec leurs hommes, des africains, du très bon travail. Notre effectif est de 170 combattants, je suis le seul officier du Détachement. Par ailleurs, vivent et travaillent, sur ce même site, des artilleurs commandés par un lieutenant. Nous formons une bonne équipe.

Au cours d'une inspection, le lieutenant-colonel Trancart me demande de concevoir, d'installer et de diriger pour l'ensemble de la garnison un « B.M.C. »². Et pour ce faire, il m'envoie en mission à Hanoï.

Avant mon départ, je lance la construction d'une « maison » de 15 cellules. Dès mon arrivée à Hanoï, je m'informe auprès de ma base arrière pour cette création. A la suite de quoi, je me rends au plus grand bordel de la ville. J'y rencontre un ancien légionnaire reconverti en homme de paille d'un riche chinois, le propriétaire de l'établissement. Je lui explique ma démarche. Il n'est pas surpris. Pour lui, ce problème n'en est pas un, c'est pourquoi nous avons vite fait de tout régler.

Je ne vais pas poursuivre dans ce domaine.

Me voici de retour, et investi d'une nouvelle responsabilité dont je me serais bien passé.

1. 5 sous-officiers et 10 Africains rescapés du repli sur Nasan ont été, comme moi, affectés à Laïchau.

2. Bordel Militaire de Campagne.

*
* *

Onze mois à Laïchau

Certes, pendant les 11 mois passés à Laïchau, le viêt-minh est l'ennemi le plus pugnace. Mais il faut noter que la fatigue, la faim, la soif, la solitude, la boue, le dégoût, les moustiques, les sangsues, nous usent chaque jour d'avantage.

En dehors de ces évidences, nous sommes aussi confrontés à deux types de combat.

Le premier est démoralisant au possible. Il s'agit de la lutte permanente menée contre la nature qui a trop de vie et qui nous oblige à remettre sans cesse en chantier les travaux de fortification de notre poste.

Le second concerne nos rapports avec cette jungle omniprésente. Elle provoque en chacun de nous des réactions différentes, lorsque nous recherchons des renseignements ou que nous poursuivons notre retour et insaisissable ennemi. Pour essayer d'y parvenir, on peut quitter la piste et se précipiter dans ses hautes herbes, ses fougères arborescentes, ses forêts, ses torrents, on ne va jamais très loin. Pourtant, combien de kilomètres parcourus et gravés dans des massifs montagneux où, à chaque instant, des dénivelés, de centaines de mètres nous épuisent et nous font pester et maudire de toutes nos forces cet environnement, ô

combien hostile !

D'aucuns ont dit que cette guerre pouvait être exaltante pour des hommes de fer ... il faudrait mettre un bémol à cette affirmation, en ajoutant : tant que le métal est intact.

Que de déceptions à surmonter, surtout celles causées par des renseignements se révélant inexacts et ne conduisant à rien. Au prix de douloureux efforts, il nous arrive d'atteindre une vallée complètement abandonnée par sa population, ou d'aboutir à un minuscule hameau oublié de tous, pour découvrir en fin de compte de paisibles et accueillants paysans, bien éloignés de nos préoccupations guerrières auxquelles ils ne comprennent d'ailleurs rien.

Hélas ! Des tristesses qui déchirent l'âme, nous en avons eu notre part. Par exemple, lorsque de loin en loin, au passage d'un col, au tournant d'une piste, à la lisière d'un ray, un claquement, à peine entendu, provoque la fin d'une aventure pour l'homme qui s'écroule mortellement atteint. Je ne peux passer sous silence la peur, l'horreur et la révolte ressenties par le militaire gravement blessé mais conscient. Celui-ci sait par expérience que, faute de moyens d'évacuation, il va « crever » sur place ou, si sa vie s'échappe trop vite, qu'il ne pourra pas attendre ceux qui arrivent pour le sauver.

Moments affreux d'impuissance devant l'implacable adversité.

Oui ! La mort de bons compagnons, le regard de l'enfant blessé qui se meurt, le désarroi et l'incompréhension de la mère qui hurle sa douleur et qui vous crache au visage, ne sont pas des spectacles qui se côtoient ni se survolent sans laisser de traces.

*
* *

Diên Biên Phu - Retour à Hanoï

Un court retour dans ce temps qui prépare le futur. Au mois de novembre 1953, les forces viêt-minh, concentrées dans la région de Laïchau, se préparent à marcher sur le Laos, royaume lié à la France par un traité de défense. Le général Navarre, nouveau commandant en chef au Viêt-Nam décide de créer au pays Thaï, à la frontière du Laos, une base d'opérations aéro-terrestre, pour empêcher l'invasion du Laos. Ce fut l'opération Diên Biên Phu.

Si ma mémoire ne m'abuse, c'est fin janvier 1954 que, nos paquetages faits, nos matériels rassemblés et « nos » jeunes femmes renvoyées à leur « Maison-Mère » à Hanoï, nous embarquons dans des avions pour Diên Biên Phu où plusieurs bataillons de Laïchau et des unités de parachutistes sont déjà à pied-d'œuvre. Le général Gilles est le premier commandant de ce camp retranché.

Le détachement à peine regroupé, je reçois l'ordre d'occuper et de défendre une colline toute proche dominant le terrain d'aviation. Sans perdre un instant, nous creusons nos emplacements de combat, déboisons, brûlons et nivelons le terrain pour aménager des champs de tirs parfaits.

Une dizaine de jours après notre arrivée sur cette colline, un ordre tombe. Il nous prescrit de laisser la place à je ne sais quelle unité de parachutistes qui arrive. Notre nouveau point de chute se trouve dans la plaine, aux abords de la piste du terrain d'aviation. Notre mission est simple, elle consiste à interdire, sans esprit de recul, toute tentative d'infiltration viêt-minh dans notre secteur.

Nos ennemis sont actifs en ce début de février. En effet, ils provoquent, généralement la nuit, des combats sporadiques et sanglants. Aux flancs des montagnes qui nous dominent, leurs artilleurs, camouflés dans des grottes, règlent leurs tirs sur la piste d'aviation et ses abords et sur les collines que nos forces occupent. Nos nuits sont sans sommeil. Je ne doute pas un seul instant que cette fois-ci encore, l'heure de vérité approche.

Lorsque je me déplace pour voir et parler avec les hommes du détachement, je remarque que beaucoup de regards sont graves et que chacun, à sa manière, se prépare pour les prochains affrontements en nettoyant son arme, en vérifiant ses munitions ou le bon fonctionnement de sa radio, de son « extincteur spécial »¹. D'autres font des photos, écrivent ou relisent des lettres, ou attendent l'aumônier militaire qui s'est annoncé. Certains, souvent les mêmes, me demandent : « Alors mon lieutenant, qu'est-ce qui va se passer maintenant ? ». Combien de fois ai-je entendu cette question où perçait l'inquiétude. La réponse est en marche vers nous. C'est une bonne nouvelle, nous allons quitter Diên Biên Phu, ce guépier.

Vers la mi-mars 1954, le détachement est muté en bloc dans le delta du Fleuve Rouge, plus précisément, au Groupement des points sensibles de Haïphong.

Notre relève se fait de jour, ce n'est pas la joie. Les consignes passées, je divise en quatre l'unité. Pour que tout se déroule sans bousculade, je fixe l'ordre d'em-

barquement des groupes en fonction de l'arrivée des avions.

En se relayant, deux DC3 vont nous transporter. Voici que le premier avion, après avoir largué le matériel pour le camp retranché, atterrit et s'immobilise non loin de nous. A mon signal, les hommes du groupe concerné bondissent hors de leurs trous et de leurs tranchées, courent vers l'avion qui les attend moteurs en marche, y grimpent et, le cœur battant espèrent un décollage rapide. Ce scénario va se répéter trois fois encore. J'embarque le dernier. Par un geste, je dis adieu au lieutenant qui nous a relevés et qui a tenu à nous voir partir. Inutile de vous dire que mon émotion est grande.

Juste avant d'atterrir, je remercie les aviateurs et leur demande de transmettre nos remerciements à l'équipage de l'autre avion. Leur mission n'était pas facile.

Merci, aviateurs, pour tous les risques que vous preniez pour nous larguer le « singe »², le vin en poudre, le courrier ... la bouteille de champagne payée de vos deniers et encore pour tous vos battements d'ailes, votre manière de nous souhaiter bonne chance et de nous dire au revoir.

En vous regardant vous éloigner, nous rêvions à ce monde que vous alliez retrouver deux heures après, grâce à l'avion magique. Pouvoir revêtir un costume propre et aller boire, avec une jolie jeune femme, une boisson glacée dans un bar sélect à Hanoï, tels étaient les fantasmes qui nous habitaient en vous regardant disparaître dans le ciel.

L'effervescence est dans l'air, je sais que les uns et les autres allons passer une soirée que nous ne sommes pas près d'oublier.

Cette évocation me rappelle Lô-Thy-Moon et mon ami d'enfance Guy Moréchand. Je me souviens de nos soirées au bord du petit lac d'Hanoï. Je nous revois

tous les trois, assis sous un ciel étoilé, dans le jardin d'un club privé . Nous profitons du temps qui passe en dégustant un délice euphorisant, parfaitement dosé, sucré et glacé : le lait de coco au rhum.

En 1946 Guy, célibataire et ethnologue, a été envoyé en Indochine, par le Musée de l'Homme de Paris, pour faire une étude sur les mœurs et les coutumes du peuple Méo. Il s'est donc installé dans un hameau méo perdu dans la montagne où, pendant quatre années, il a vécu comme un méo. Sa vie est une suite d'aventures³. En 1954, il part, dans les mêmes conditions pour le Japon. Plus tard, il est pressenti pour participer, dans l'Himalaya à la recherche du fameux Yéti etc... mais ceci est une autre histoire.

C'est Guy qui m'a parrainé pour que je devienne membre de ce club tranquille, réputé pour son confort, son cadre, son service et la qualité des mets servis dans son restaurant. Chaque fois que je me trouve à Hanoï, je m'y rends avec Lô-Thy-Moon, jeune femme thaï, que Guy m'a présentée. Nous y prenons l'apéritif avant de dîner. Nous finissons habituellement la soirée en dansant sur des musiques douces, propices aux émois.

Fille d'une riche famille Thaï blanc, adorable Moon tu étais à mes yeux l'élégance et la douceur mêmes. Je te revois mutine en diable, flexible comme la pousse d'un roseau, légère comme un papillon, mais aussi fière, grave, énigmatique comme le chat, voluptueuse et volubile à tes heures. Je me rappelle que tu savais profiter de toutes les occasions pour me rejoindre à Vatchaï, Laïchau, Haïphong et même à Dason. A Hanoï, tu étais toujours là pour me recevoir chez toi. Moments merveilleux que je savourais en pensant que l'amour était là.

Les événements malheureux de la fin de la guerre d'Indochine et le grand bouleversement causé par le repli au sud du 17^{ème} parallèle, nous ont séparés.

Dans ta dernière lettre, remise à ma base arrière, tu m'as confirmé ton mariage avec le commandant français, que tu connaissais bien avant moi et annoncé votre prochain départ pour la France. Puisse-tu avoir été et être encore très heureuse.

Le temps qui m'a rendu vieux n'a pas effacé de ma mémoire les bonheurs que tu m'as donnés. Ce soir, Lô-Thy-Moon, en songeant à nous et en écrivant ces quelques lignes à ton sujet, j'ai voulu danser avec toi, une fois encore, notre danse du bonheur de ce temps d'avant. C'était celui de mes trente ans qui s'en sont allés avec les parfums de ces jours heureux.

1. Une expression de mauvais goût, lorsqu'on sait qu'ils s'agit du lance-flamme.

2. Boîte de conserve de viande.

3. Début 1953, Guy ayant eu connaissance de ma présence à Laïchau, me rejoint. Il a besoin d'une escorte, d'un cheval et de 200 Kg de sel. C'est le prix qu'il doit payer pour reprendre le fils qu'il a eu, 2 ans auparavant, avec une jeune méo. Tout se passe bien. Dès son retour à Laïchau, une infirmière venue de France prend l'enfant et le remet, à Paris, à la mère de Guy.

*
* *

Doson point sensible

Notre séjour à Haïphong va durer une dizaine de jours. Le 1er avril 1954, nous sommes de nouveau « opérationnels » et nous nous apprêtons à partir.

Le village de Doson est notre nouvelle affectation. Situé en bordure de mer, à 30 kilomètres au sud de Haïphong, Doson est devenu, au fil du temps, un grand centre de stockage et de distribution de carburant pour le Tonkin et une importante base aérienne militaire.

La topographie du lieu, avec sa falaise, qui coupe d'est en ouest et en son milieu notre secteur, conditionne notre installation sur le terrain. C'est pourquoi j'ai scindé le détachement en deux éléments.

Le premier installé sur la falaise, domine et tourne le dos à la mer. Sa mission consiste à répondre à toute menace venant des terres lui faisant face.

Le second, dans le prolongement du premier, occupe l'espace compris entre la base de la falaise et la mer (180 mètres). Ce secteur est le plus sensible. Là, se trouve mon P.C. Ici sont entreposés des centaines et des centaines de jerricanes de 20 litres d'essence et de fûts de 200 litres. Ils sont pleins de carburant ou vides et attendent à l'abri dans leurs enclos l'expédition ou le remplissage. Trois énormes cuves constituent le point

névralgique de cet ensemble. Encastrées, séparément, dans la falaise, elles sont protégées par des murs en béton qui font office de boucliers.

A notre niveau sont également installés, les lieux de vie des unités, le quartier des pompiers du génie militaire, un réservoir d'eau de grande capacité. Enfin, un grand et large escalier relie les éléments du haut à ceux du bas. Par mesure de sécurité, la nuit, les points sensibles du centre sont éclairés en permanence.

Il règne dans notre secteur une certaine douceur de vivre. Peu de choses me rappellent que nous sommes en état de guerre. Nous passons nos moments de détente à faire du sport sur la plage et à nager dans une mer d'huile et tiède. Bref, la guerre ne nous perturbe pas beaucoup parce que rien d'inquiétant ne se passe dans la région. Ah ! j'oubliais, des séances de cinéma agréablement certaines de nos soirées.

Tout est calme et pourtant...

Une nuit, une unité commando viêt-minh provoque une panne d'électricité qui plonge dans le noir le secteur « haut » des nord-africains et pénètre dans le dispositif. Elle élimine silencieusement deux sentinelles, puis une troisième (une des nôtres) et se glisse dans notre zone.

En rampant, les hommes du commando atteignent l'escalier. Là, avec un remarquable sang-froid, ils se mettent debout. Puis, colonne par un et l'arme à la bretelle, comme à la parade, ils descendent l'escalier éclairé comme en plein jour. Une de mes sentinelles mobiles du bas, passant sur son chemin de ronde, les aperçoit lorsqu'ils se mettent à courir dans toutes les directions. Elle ouvre le feu.¹

A cet instant précis, un baraquement devient un formidable brasier, dans lequel une trentaine de mili-

taires nord-africains périssent. Une des trois cuves, heureusement presque vide de carburant mais encore pleine de gaz, prend feu en explosant². Elle laisse échapper d'un trou béant, des flammes et une épaisse fumée noire. L'essence en feu coule maintenant vers des enclos de jerricanes et en atteint certains qui rapidement s'embrasent.

D'autres explosions retentissent. Des centaines de bidons d'essence baignent dans les flammes, gonflent, éclatent et provoquent d'autres foyers. La chaleur est intense. C'est presque l'apocalypse. Soudain, notre central électrique saute. Nos fusées éclairantes essayent de compenser le manque de lumière. Elles y parviennent mais faiblement et par intermittence ... notre réservoir d'eau vole en éclat ...

A la tête d'une quinzaine d'hommes spécialement entraînés pour contrecarrer une telle action ennemie, nous courons vers les enclos des fûts de 200 litres, où rien ne s'est encore passé. Il est trop tard. Soudain, ce sont de fortes explosions et l'embrasement de deux, trois, cinq, dix, vingt et plus de ces récipients qui répandent leur liquide en flamme sur le sol. Celui-ci en serpentant va lécher les fûts encore intacts.

Nous apercevons des viêt-minh qui se faufilent pour pénétrer dans d'autres enclos. Nous abandonnons sa part au feu pour les poursuivre. Ils sont éliminés après un bref mais meurtrier échange de coups de feu. Douze membres du commando sont tués. L'un d'eux grièvement blessé nous dit qu'ils sont quinze. Il en manque donc trois. Nous les découvrons au petit jour accrochés aux fils barbelés et en piteux état, ne pouvant plus ni avancer ni reculer.

Au cours de cette même nuit, sur la base aérienne de Doson joutant notre centre, une autre catastrophe s'est abattue. En effet, un deuxième commando viêt-minh particulièrement efficace a causé, sans subir une

seule perte, des morts, des blessés et des dégâts considérables aux avions, à l'infrastructure et au matériel de nos amis aviateurs.

Après cette nuit tragique, des membres de l'état-major du corps expéditionnaire, le « Grand-Chef » de la zone de Haïphong, des journalistes, des photographes, des spécialistes civils en tout genre et quelques inconnus se « répandent » un peu partout dans le centre et sur la base.

Voici que commence la grande explication, ponctuée de phrases bien connues du style : « Donnez-moi les raisons pour lesquelles... » ou « Incroyable et coupable négligence » ou bien « Impardonnable laisser-aller... » ou encore « Incompréhensible manque de commandement ». C'était l'époque de « l'infailibilité » du commandement et celle où le droit à l'erreur était très rarement admis.

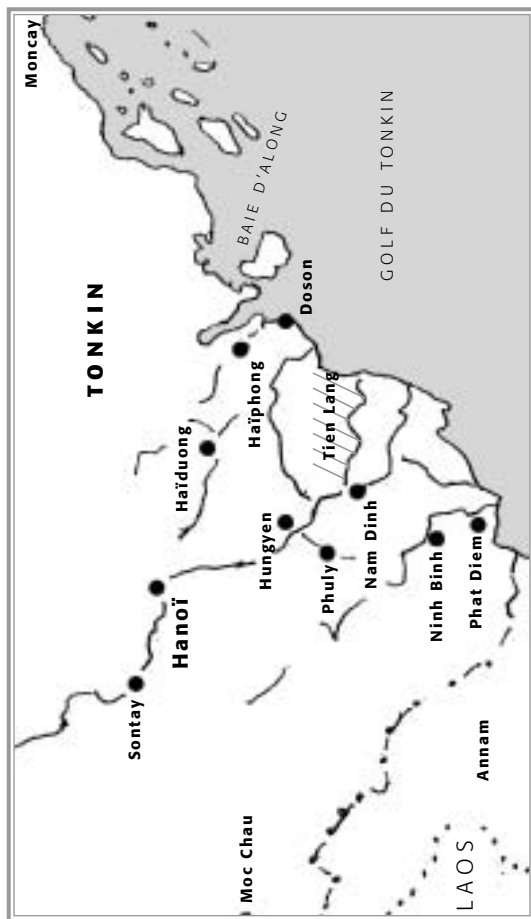
L'ambiance du moment n'est pas agréable et pour cause. J'attends sans trop d'inquiétude les décisions qui vont être prises par mes chefs directs, qui, pour l'heure n'en mènent pas large, et celles du commandement de Haïphong.

Fin avril 1954, si je ne me trompe pas, une fois de plus, nous faisons nos paquetages. Cette fois pour quitter Doson et rejoindre le Tien Lang à une trentaine de kilomètres à l'ouest. D'après mes renseignements, nous serons dans une zone habitée par une population réputée peu « affectueuse ».

1. Pas un seul vietnamien, civil ou militaire, ne travaille ou vit au centre.

2. Les deux autres cuves pleines d'essence n'ont pas explosé. Les charges explosives ayant été posées sur les boucliers et non sur les cuves.

*
* *



- Groupement des points sensibles de Haiphong -

En Tien-Lang – L’armistice

Notre nouvelle affectation est-elle due à une sorte de sanction consécutive à la navrante nuit que je viens de vous conter ? Je n’en sais rien. Je pense plutôt à un redéploiement de nos forces pour mettre sur pied, des unités de renfort destinées à Diên Biên Phu où des combats font rage et dont l’issue est incertaine.

La relève s’effectue sans incident. Nous allons occuper, sur la ligne de défense dite de Lattre de Tassigny¹, cinq blockhaus d’une quinzaine de mètres de côté et plus de quatre mètres de hauteur. Un bras de la rivière Thai Binh effleure le P.A.

Une fois encore, notre mission consiste à rassurer la population, par notre présence active. Pour ce faire, de jour et de nuit, nous lançons des patrouilles et mettons en place des embuscades afin de faire des prisonniers et trouver des renseignements. Par-là même, nous allons créer, du moins je l’espère, un sentiment d’inquiétude ou d’insécurité chez nos adversaires.

Pour faciliter dans une certaine mesure ma tâche, un commando en totalité vietnamien est mis à ma disposition. Ils sont une quarantaine sous les ordres d’un adjudant eurasien nommé Patureau. Il s’est illustré plusieurs fois avec son commando. Quelques gradés dont

l'adjudant nous servent d'interprètes. Nos relations, et notre collaboration sont parfaites.

Mais, les temps sont durs.

Depuis quelques jours, les nouvelles de Diên Biên Phu sont alarmantes. Le 7 mai 1954, l'annonce de la chute du camp retranché nous assomme. Elle nous fait mal. Que sont devenus nos camarades ? Sont-ils morts ou prisonniers ? Que de sacrifices consentis dans ces hauts plateaux pour en arriver là ... hélas !

Cette victoire viêt-minh a un retentissement dans le monde entier. Il m'est difficile de la supporter et plus encore de l'admettre, elle a un goût trop amer.

Cette guerre arrive à sa fin. Mais en l'attendant, nous devons faire face à la volonté farouche de combattre et de vaincre de nos adversaires. Leurs actions à notre rencontre, même à l'heure présente, s'intensifient de jour en jour, ainsi que leurs manœuvres psychologiques tendant à miner notre moral.

En effet, trouver au petit jour des tracts disséminés dans le poste est assez fréquent², par contre ce qui l'est moins ou plutôt qui est insolite, c'est de découvrir que ce sont des reproductions de manuscrits signés, en l'occurrence par le commandant qui m'a accueilli à mon escale à Diên Biên Phu, avant mon départ pour Thuan-Giao, Durand. C'est ainsi que j'ai eu la certitude que mon ancien « patron » était bien prisonnier.

Voici de mémoire et résumé ce qu'il écrit dans un de ces tracts en s'adressant à tous et à moi en particulier :

« Mes chers camarades, mon cher Laurent, mes amis,

Certains parmi vous ont été sous mes ordres, rappelez-vous ? c'est votre ancien chef, le commandant Durand qui aujourd'hui s'adresse à tout le détachement. Je vous demande instamment de lire ma lettre et de me croire quand je vous dis que nous avons été trompés par

nos gouvernants et les hommes du Haut-Commandement, ces carriéristes et voleurs. Arrivistes sans honneur, plus préoccupés de leur petite personne que de vos souffrances actuelles, soyez-en assurés.

Savez-vous que le peuple de France ne soutient pas cette sale guerre coloniale qui vous est imposée ? Elle n'est pas la vôtre, rejoignez donc les vaillantes et démocratiques troupes viêt-minh pour la faire cesser.

Je me porte garant de votre sécurité. N'ayez aucun état d'âme. Laissez vos armes ou mieux apportez-les. Venez, songez que vous avez encore de beaux jours à vivre.

Réfléchissez mais ne tardez pas, il en va de votre devenir.

Le chef de Bataillon Durand. »

Plus percutant encore. Entendre plusieurs fois par jour et la nuit surtout, la voix de cet officier, amplifiée par de puissants haut-parleurs, nous interpeller et me supplier de ne pas faire massacrer mes hommes pour une cause qui n'en vaut pas la peine et qui n'est ni la leur, ni la mienne ...

Mais laissons-là, ces tentatives de déstabilisation. Elles n'ont aucun effet concret, sinon celui de la surprise et de l'agacement.

Juste avant notre encerclement et après plusieurs tentatives malheureuses, notre fidèle et sympathique commando réussit à traverser les lignes ennemies pour rejoindre Haïphong, comme il en avait reçu l'ordre.

Maintenant nous y sommes ! Notre encerclement est total. Il n'est plus question de mettre le nez hors du poste. Nous devons nous préparer moralement à combattre avec tout notre courage et notre intelligence, si nous ne voulons pas que nos blockhaus deviennent nos cercueils.

Lorsque des accalmies le permettent, nous écoutons, sur les ondes courtes³, les informations diffusées par des

stations francophones. C'est ainsi que nous avons découvert que des pourparlers d'armistice avec le viêt-minh étaient en cours à Genève (Suisse).

Sometimes I'm up – Sometimes I'm down.

Le 21 juillet 1954, la signature de l'armistice tant attendu est enfin apposée au bas d'un texte qui prévoit le regroupement des forces adverses de part et d'autre du 17^{ème} parallèle. Le Sud revenant à toutes nos forces.

Les combats cessent du jour au lendemain. Le 24 juillet, un convoi militaire nous prend au passage pour nous conduire à Haïphong. Nous avons l'ordre d'abandonner un minimum de matériel et de ne pas faire sauter nos blockhaus.

Nous nous apprêtons à quitter notre poste, notre tristesse traîne avec elle son cortège de regrets. Nous réalisons, évidemment, que nous avons eu beaucoup de chance d'échapper aux pièges de toute sorte des viêt-minh et à leurs balles. Nous ne pouvons pas, néanmoins, effacer de nos pensées, l'absence de ceux qui n'ont pas eu cette chance.

Les yeux embués et le cœur au bord des lèvres, nous partons sans nous retourner. Notre humiliation est lourde à porter. Elle nous écrase, notamment, lorsque nous traversons des villages dont la population est catholique. Elle commence son exode vers Haïphong, dans l'espoir de partir avec nos forces. Elle suit ses prêtres en soutane avec une confiance totale, comme toujours. Je ne cherche pas à croiser leurs regards.

Ce soir, nous ne sablerons pas le champagne.

1. Haut-Commissaire et commandant en chef en Indochine (1950-1952). Maréchal de France à titre posthume en 1952.
2. Tracts lancés par des sortes de catapultes.
- 3; « F.M. » actuellement.

Méditation

Quarante-neuf années se sont écoulées depuis le fameux discours prononcé en 1951 par le général de Lattre de Tassigny, au Lycée Chasseloup-Laubat de Saïgon. Cette allocution, destinée à tous les étudiants vietnamiens, fit sensation :

« Je suis venu pour accomplir votre indépendance, non pour la limiter. L'Armée française n'est ici que pour la défendre. La protection de nos armes n'a de sens que parcequ'elle donne au Viêt-Nam qui grandit dans l'indépendance, le temps et les moyens de devenir assez fort pour se sauver lui-même.

Soyez des hommes, c'est-à-dire : si vous êtes communistes, rejoignez le viêt-minh. Il y a là-bas des individus qui se battent bien pour une cause mauvaise. Mais si vous êtes patriotes, combattez pour votre patrie car cette guerre est la vôtre ... »

Après vingt-quatre mois passés en Indochine, je me suis, incontestablement, attaché à ce pays, à ses paysages, à son art, autant qu'à sa population, notamment celle qui, en masse, est venue combattre pour sa liberté à nos côtés. J'ai pour elle une grande estime mais aussi envers elle des regrets immenses.

Regrets pour ces malheureux supplétifs qui ont

montré, en maintes occasions, comment on meurt pour 500 piastres par mois (17 francs en ces temps-là).

Regrets aussi envers les Thaïs et les Méos des hauts plateaux. « Donne-moi des balles et de la poudre » me disaient-ils.

Où êtes vous Méos et Thaïs, peuples des montagnes qui avez cru en la justesse de notre cause pour défendre votre horizon de crêtes et émigrer avec nous, par villages entiers ? c'est au sud du 17ème parallèle, sous vos regards d'une tristesse indicible et dans un silence pesant, que nous vous avons abandonnés à votre triste destin.

Puissent les bons génies de la montagne être toujours à vos côtés, pour vous soutenir et vous protéger mieux que nous l'avons fait.

Regrets également envers ce peuple grouillant de la terre du Delta tonkinois, dont bon nombre de fils ont combattu sans faiblir et certains avec panache, pour leur patrie le Viêt-Nam.

Mes souvenirs empreints de nostalgie m'amènent une fois encore à imaginer les derniers combats de nos forces à Diên Biên Phu. Dans cette forteresse, les valides et les centaines et centaines de blessés, attendent l'arme à la main, le prochain assaut des troupes viêt-minh. Ils sont sans illusion mais il vont faire leur devoir jusqu'au bout, sans attendre aucune récompense sinon au mieux, celle de la capture.

Or voici que dans l'Indochine entière, des hommes, de toutes armes et de toute origine, que l'on aurait pu croire dégoûtés, usés, désabusés, se portent volontaires pour Diên Biên Phu. C'est un grand élan de solidarité et de fraternité envers ces combattants héroïques sur le point d'être submergés par l'ennemi.

Ces volontaires baptisés pour l'occasion parachutistes vont, sans entraînement, sauter dans la nuit d'une carlingue obscure, tomber au milieu des barbelés de ce

camp encerclé, dévasté, à l'agonie, pour apporter un peu d'espoir et se battre aux côtés de leurs copains, de leurs frères d'armes.

Oui, aucun doute possible, grâce aux valeureux combattants de la forteresse et aux courageux volontaires des dernières heures qui se sont sacrifiés, la première guerre d'Indochine¹ s'est terminée dans l'honneur.

Honneur à tous ces hommes qui ont su bien mourir.

1. La seconde guerre du Viêt-Nam fut américaine. Elle débuta en 1964 et se termina en 1972 par la victoire du Viêt-Cong (la nouvelle appellation du Viêt-Minh.)

*
* *

Les ombres du passé

Voici l'heure de mon rapatriement. C'est la fin de mon séjour en Indochine. J'embarque à Saïgon, le 21 septembre 1954, sur un quadrimoteur à hélices qui va mettre 48 heures pour arriver en France.

Alors que l'avion m'emporte depuis longtemps déjà, mes pensées ne cessent de vagabonder. J'évoque toujours ces derniers mois. Pourtant, j'aimerais les oublier et ne penser qu'au congé de fin de campagne, de 90 jours, dont je vais bénéficier d'ici quelques jours. Je n'ai aucun désir en tête à satisfaire, sinon celui de retrouver le calme des vieilles troupes.

Précédons les événements en évoquant le présent.

Au cours de ce mois de novembre 1998, des fantômes surgis de nulle part m'ont aidé, dans l'écriture de mes années indochinoises (1952- 1954), à doubler les moments difficiles. A ces ombres fugitives du passé je veux rendre un hommage. Hélas, il est tragique et amer :

« Mes compagnons, c'est votre chef d'hier, le cœur plein de tristesse et humblement qui vous salut. Dans la tourmente vécue ensemble, frappés par le mauvais sort, vous reposez sous cette terre lointaine. Sachez que votre sang donné me laisse des remords.

Puissiez – vous sentir combien vous êtes présents dans les pages de mon récit, n'en soyez pas surpris, dites-vous simplement :

C'est notre lieutenant qui se souvient et qui compte ses morts. »

*
* *

Trúc¹

Je ne veux pas clore ce chapitre sans vous raconter comment, en Indochine, un petit garçon vietnamien est entré dans ma vie et y est resté. Nous nous voyons, pour la première fois à Laïchau, le 20 janvier 1953. ce jour là, j'arrive d'Hanoï pour prendre le commandement du nouveau détachement africain.

A ma descente d'avion, je l'aperçois. Il est au volant d'une jeep militaire. Il fait des huit sur la piste du terrain d'aviation. Il semble bien s'amuser. Brusquement, il roule vers moi, s'arrête à ma hauteur, descend du véhicule, me salue à la manière des soldats et s'en va lentement sans rien dire. Je le suis du regard. Il doit avoir onze ans au maximum. Il est coiffé d'un chapeau de brousse trop grand et vêtu d'un short et d'une chemise de couleur kaki clair, l'ensemble taillé à ses mesures. Il est chaussé de spartiates. Mon comité d'accueil ne dit mot, ni moi non plus.

Lorsque je rejoins, quelques heures plus tard mon poste, avec la fameuse jeep, quel n'est pas mon étonnement de revoir ce même garçon à l'entrée de mon P.A. il me salue de nouveau.

Cette présence insolite m'intrigue. J'apprends par les plus anciens cadres, qui étaient autrefois à Diên

Biên Phu, que l'enfant s'appelle Ngô Troang Trúc, qu'il est originaire de Lao Kay, ville frontrière avec la Chine (sur le Fleuve Rouge) où sa famille tenait un petit commerce fréquenté par des militaires français.

En 1949 ou en 1950, je ne sais plus, nos troupes stationnées à Lao Kay et dans la région, se replient sur Laïchau. Leur départ laisse le champ libre aux troupes viêt-minh, soutenues en sous main par les forces communistes chinoises. Ils vont pouvoir s'installer à notre place sans difficulté.

Le souvenir de l'entrée au Tonkin, dans cette même zone, des troupes chinoises de Tchan-Kai-Chek en 1945 ou 1946, censées désarmer² les soldats japonais vaincus, a laissé des marques indélébiles sur la population actuelle. Les atrocités commises par ces troupes, comme les incendies, pillages, meurtres et viols, monnaie courante sur leur passage, ont provoqué des traumatismes qui ne sont pas encore cicatrisés. C'est pourquoi, la population en plein désarroi pense que l'arrivée des viêt-minh va causer les mêmes effets. Elle s'enfuit alors précipitamment. Parmi elle, la famille de Trúc.

Que se passe-t-il ? je ne le sais pas exactement. Une certaine pudeur m'interdit de demander des explications à Trúc, lui-même très réservé sur ce sujet. Néanmoins, je suppose que dans la débâcle, sa famille, à l'occasion de je ne sais quel événement s'est dispersée aux quatre vents en essayant de suivre le détachement dans son repli. Isolé, l'enfant a peut-être suivi un cadre de l'unité qu'il connaissait. Ou bien encore, ses parents en relation d'affaire avec la formation et son chef le capitaine Durand, lui ont confié leur fils, convaincus qu'ils le récupéreraient plus tard. Les impondérables de cette fuite ne l'ont pas permis. A partir de ce moment, Trúc vit au rythme des déplacements du détachement, lequel atteint Diên Biên Phu,

après avoir fait un détour par Laïchau.

Intelligent et astucieux, ce garçon s'adapte rapidement à sa nouvelle vie. Il participe à certaines activités et même à des opérations militaires, apportant chaque fois sa contribution à l'unité. Parlant vietnamien, thaï, français et un peu wolof, langue vernaculaire du Sénégal, il est selon le moment, négociateur, interprète et aussi exceptionnellement, éclaireur avisé. Il devient la mascotte de la formation. Les sous-officiers qui l'aiment bien, se cotisent, lui offrent un petit cheval chinois et l'autorisent, faveur insigne, à entrer au mess sur sa monture.

Par ailleurs, il est heureux d'aller à l'école primaire locale. Des cadres l'aident dans ses études, c'est la raison pour laquelle, il est très en avance sur les élèves de son âge. Dans sa quête du savoir, jamais il ne se sépare de ses cahiers, de ses livres et de sa lampe à pétrole personnelle qu'il utilise, parfois très tard.

Déterminé, acharné dans sa quête, ses activités scolaires vont être, hélas, totalement bouleversées par la grande offensive viêt-minh du mois de novembre 1952. La portion centrale du détachement, sous les ordres du commandant³ Durand va être balayée, son chef et quelques militaires capturés et beaucoup d'autres disparus à tout jamais dans la tourmente. Quant à Trúc, il parvient à s'échapper et à survivre...

Je ne sais comment il arrive, fin décembre 1952 à Laïchau et au nouveau détachement africain où, vaille que vaille, il poursuit ses études.

Tout naturellement, à mon tour, je prends Trúc sous ma protection et je cherche à lui ouvrir les portes sur un meilleur avenir. Je veux lui donner sa chance, comme mon père m'a donné la mienne. La découverte d'une fort ancienne directive écrite, du commandement, concernant les jeunes garçons sans famille, adoptés par des unités, va me permettre de concrétiser

mon désir.

Cette note précise les conditions dans lesquelles certains d'entre eux peuvent intégrer une des deux Ecoles françaises d'Enfants de troupe créées en Indochine. La première est implantée à Dalat (Annam) pour les enfants français et les métis eurasiens, la seconde au Cap Saint Jacques (Cochinchine) pour les jeunes vietnamiens.

Je demande à Trúc, s'il souhaite s'instruire valablement en saisissant cette opportunité. Il est entièrement d'accord, comme je le pensais. Toutefois, obtenir des autorités, une inscription pour la rentrée scolaire 1953 /1954, ne fut pas une mince affaire.

Seul candidat de la région, il réussit, malgré le stress, l'examen-concours passé exceptionnellement à Laïchau. Le classement de notre protégé, pour l'ensemble du Tonkin, lui ouvre immédiatement les portes de l'Ecole du Cap Saint Jacques.

Le moment venu, il nous quitte et prend l'avion pour Hanoï où il est pris en charge et transporté jusqu'à Saïgon. De là un convoi militaire le conduit au Cap Saint Jacques à l'Ecole des Enfants de troupe. Il a maintenant le pied à l'étrier, je ne doute pas un instant de sa réussite.

Je deviens avec un certain plaisir, le correspondant officiel de ce garçon. De ce fait, je reçois ses bulletins scolaires, les appréciations du directeur sur son comportement, ses besoins, etc... Quant à Trúc, il ne nous oublie pas. Malgré ses activités, il nous écrit régulièrement, nous envoie des photos. Il se classe toujours dans les premiers de sa classe, à l'époque la 7ème . Il fait honneur au détachement. Nous sommes tous fiers de lui.

Au mois de septembre 1954, je quitte l'Indochine sans avoir revu Trúc. Je continue néanmoins à être son correspondant. En 1958 ou 1959, je ne peux être plus

précis, le gouvernement vietnamien de l'époque exige que l'Ecole du Cap Saint Jacques soit dissoute. J'en suis informé. Quatre possibilités sont laissées aux élèves des grandes classes : un retour à la vie civile, une incorporation dans l'Armée vietnamienne, un engagement pour les meilleurs dans l'Armée française. Les plus jeunes enfin iront dans une école indochinoise. Après m'avoir demandé conseil, Trúc opte pour l'engagement dans l'Armée française.

Le voici en France avec un certain nombre de ses camarades. En ce temps-là j'étais en Oubangui-Chari (Centrafrique depuis la proclamation de son indépendance au mois de juillet 1960). Tous ces jeunes gens vont être regroupés pour constituer un commando vietnamien, sous les ordres de cadres français. Dès sa mise sur pied, cette formation est lancée dans la guerre d'Algérie.

C'est en 1959, à mon retour en France, que je revois Trúc à l'occasion d'une permission d'un mois dont bénéficie tout son commando qui, pour l'heure, est au repos à Versailles.

Les retrouvailles après 7 années de séparation sont incroyables. Tout se bouscule en nous. Il nous revient en mémoire tant de souvenirs. Comment aurions-nous pu imaginer ce qui nous arrive en ce moment. Cette impalpable fidélité de l'un envers l'autre, laisse la place à notre joie et à notre plaisir, eux, bien visibles, qui nous enveloppent tout entier. J'obtiens, de son chef, que Trúc passe sa permission avec nous 14 rue de Ridder à Paris.

Le petit garçon est devenu un jeune homme de taille moyenne. Breveté parachutiste et sergent, il est dynamique, athlétique et respire la santé. Il a gardé la gentillesse que je lui connaissais. D'autres part, son caractère s'est affirmé, il souhaite maintenant tracer son propre sillon. Il sait déjà qu'il ne fera pas carrière

dans l'armée, qu'il reprendra ses études pour obtenir tout en travaillant, un diplôme en électronique.

Pendant cette permission, j'ai le plaisir de le présenter à toute la famille, qui le connaît déjà un peu. Tous l'accueillent à bras ouverts et l'adoptent. Il adore Christine et Pascal. C'est la fête lorsqu'il nous rend visite.

En 1963 (?), il démissionne de l'armée, trouve un emploi dans la branche qu'il envisageait. Il s'installe dans un studio et reprend ses études, en cours du soir, au C.N.A.M.⁴ Elles vont durer plus de dix années ! Quelle persévérance, que d'efforts consentis pour enfin décrocher le diplôme tant désiré. La vie s'écoule, nous nous voyons souvent malgré mes affectations hors de la métropole.

Nous faisons partie de sa vie comme lui de la nôtre. C'est ainsi qu'un soir, il m'appelle au téléphone pour me demander si je verrais un empêchement, ou plutôt si je l'autoriserais à se marier dans un avenir plus ou moins rapproché. De longs mois après cette conversation, Trúc convole en justes noces avec une jeune française, charmante et d'un excellent milieu. Sa famille nous considère Elisa et moi, comme les parents de Trúc. En 1974, il devient le père d'un adorable Julien.

Nos liens se ressèrent, si je puis dire. Christine qui se marie, le choisit pour témoin. Je ne sais ce que je pourrais encore donner comme exemple pour exprimer toute l'affection que nous ressentons tous pour Trúc sans tomber dans une espèce de sensiblerie qui n'a pas lieu d'être.

Il doit avoir 55 ans maintenant.

Il me faut malheureusement terminer sur une note triste. Elle me concerne. Tout allait bien dans mes rapports avec Trúc, jusqu'au moment où tout est allé moins bien avec Elisa. Entre lui et moi une nouvelle séparation. Quand reprendrons-nous contact ? A quel-

le occasion ? Par hasard ? Au retour d'Asie de Christine ? Je ne sais.

Peut-être préfère-t-il, un peu comme moi, garder au cœur notre formidable histoire, sans qu'elle soit dégradée au final, par un quelconque sentiment de culpabilité.

1. Trúc se prononce Tchouk

2. En vertu de l'application des accords de Postdam du 18-7-1945 signés par les chefs d'Etats américain, britannique et soviétique.

3. Nouvellement promu au grade de chef de Bataillon, l'équivalent de commandant.

4. C.N.A.M. Centre National des Arts et Metiers.

*

* *

Pendant le congé

Pendant le congé qui vient de m'être accordé¹, je m'installe à Paris, avenue des Gobelins où je retrouve avec plaisir mon frère et ma soeur. Tous deux poursuivent leurs études de médecine. Ce sont des retrouvailles qui me font chaud au coeur.

Pour mieux me déplacer à travers la France, j'achète une voiture, une Peugeot. Je reprends mes relations avec votre grand-mère, dont les lettres m'ont soutenues moralement tout au long de ces deux années passées en Extrême-Orient.

Au cours d'une promenade dans Paris, je rencontre par hasard le lieutenant Céleste Max, un ami d'Indochine. Celui-ci nous invite à lui rendre visite au Maroc où il est en garnison à Kasba Tadla. Nous acceptons et le moment venu, nous nous y rendons en véhicule.

Après avoir traversé l'Espagne et Tanger, visité les villes marocaines de Meknès, Rabat, Casablanca et Marrakech, nous faisons une halte de quelques jours chez un « frère Cadet » Hervé Arnault de La Ménardière. Il est lieutenant aux Affaires Indigènes, corps spécialisé dans le renseignement. Il réside aux Aït Ishak, un petit village construit sur une terre aride. Il vit dans un bordj qui comporte tout à la fois : des bureaux administratifs, des salles de réception, ses appartements, des chambres d'hôtes

pour les amis de passage. Sa charmante femme et son fils Benoit sont là à demeure avec lui. Des moghaznis² assurent leur sécurité. Son autorité s'étend sur un territoire vaste comme un département français qu'il parcourt tantôt à cheval, tantôt en véhicule militaire, pour visiter et contrôler une population de 3.000 âmes. Il a donc de lourdes responsabilités mais sa mission est celle d'un "Seigneur".

Accueil fraternel dans un décor de cinéma.

A cette occasion, nous nous remémorons nos jeunes années passées en Angleterre et en profitons pour nous donner des nouvelles de nos amis Cadets. Le temps passe et nous presse. Nous nous quittons en nous promettant de garder le contact. Cette halte a été bienfaisante mais trop courte à notre gré.

A la date prévue, nous arrivons à Kasba Tadla. C'est-à-dire quelques jours avant le mariage de la nièce de Tilou, l'épouse de notre hôte Max, avec un capitaine dont j'ai oublié le nom. Après les cérémonies, les fêtes et leur départ en voyage de noces, nous partons à notre tour avec Tilou et Max pour visiter le sud-Marocain. Terre inoubliable où nous passons de bons et très agréables moments. Hélas cette escapade se termine. C'est avec un certain vague à l'âme que nous faisons nos adieux à nos amis et reprenons le chemin de la France.

En roulant non loin de Paris, je songe à ce beau voyage de 45 jours que nous venons de faire et au cours duquel j'ai vu tant de choses nouvelles et vécu tant de moments merveilleux. Insensiblement mon esprit a repoussé au plus profond de moi des faits et surtout des images pénibles qui m'habitaient.

1. Congé de fin de campagne de trois mois et huit jours.
2. Gardes recrutés sur place.

En Algérie

Puis ce fut L'Algérie

A Paris, un télégramme officiel du ministère de la Guerre¹ m'attend. C'est un avis de mutation qui me donne ma nouvelle affectation. Je dois rejoindre en Afrique du Nord, où sévit une rébellion qui va devenir la guerre d'Algérie, le 2^{ème} bataillon du 13^{ème} Régiment de tirailleurs Sénégalais (R.T.S.)².

Le 12 janvier 1955, j'embarque à Marseille sur le « Sidi Ferruch ». le 13, je suis à Alger où le Service du transit me prend en charge et me dirige, le même jour, sur la ville de Fort National où se tient l'état-major du 2^{ème} bataillon et de là, sur mon affectation définitive, la 7^{ème} compagnie de cette unité. Elle est installée non loin de la ville.

Depuis quelques temps tout est calme dans notre zone, du moins c'est ce que nous croyons, or voilà qu'en pleine nuit je suis convoqué d'urgence à l'état-major. Là, j'apprends que je prends immédiatement le commandement du poste de Tizi Djéma, situé à deux heures de route de Fort National, car il vient d'être sérieusement ébrpillé. Son chef, un lieutenant, semble avoir été dépassé par les événements. C'est la raison pour laquelle il a été relevé, sur le champ, de toutes ses responsabilités.

Avant l'aube, avec une bonne escorte (des renforts pour combler les pertes du poste), nous partons en véhicules pour Tizi Djéma.

Encore une campagne militaire me direz vous, oui en effet. En ce temps-là, les militaires de carrière étaient très sollicités et souvent à l'oeuvre, comme d'ailleurs les appelés du contingent.³ Ces derniers faisaient 30 mois de service militaire

Je prends donc le commandement de soixante militaires que je qualifierai de combattants et de vingt autres soldats ne participant pas aux opérations, du fait de leur appartenance au Service du matériel et du bâtiment. Nous sommes installés à 2.000 mètres d'altitude sur un des monts de la chaîne du Djurdjura, non loin du col Claveau et d'un minuscule hameau dont le nom, Tizi Djéma a été donné au poste.

Rassurer la population par notre présence, obtenir des renseignements, capturer, éliminer les rebelles opérant dans notre secteur, procéder à des travaux d'amélioration des lieux de vie du poste et de sa défense, telles sont mes missions.

Pour me seconder, j'ai avec moi le jeune lieutenant Durbet Paul, officier de carrière tout frais émoulu de Saint-Cyr et un aspirant du contingent, dont le nom m'échappe (je vais l'appeler aspi)⁴. Les cadres et les hommes opérationnels de mon unité, recrutés spécialement et tous volontaires, savent skier et sont aptes à l'escalade, ce qui n'est pas tout à fait mon cas, car à deux mètres du sol, j'ai déjà le vertige, quant à skier...

Début juillet de la même année, je me rends en métropole pour me marier le 2 du mois, avec votre grand-mère Elisa. Cette cérémonie terminée, nous partons en véhicule pour l'Algérie. J'arrive à Fort National, où me sont données des informations et des consignes particulières. Nous reprenons la route jusqu'au petit village de Michelet proche de mon poste.

Michelet est réputé pour son unique et bel hôtel, construit sur un site merveilleux mais isolé. Autrefois très fréquenté, tant en hiver qu'en été, par des adeptes de la montagne, il est maintenant bien vide et réquisitionné pour une vingtaine de fonctionnaires, quelques gendarmes et trois ou quatre épouses. Tous sont métropolitains. Des harkis⁵ sont également présents. C'est dans cet hôtel que j'installe Elisa.

Dans notre secteur, il n'est pas question de faire venir sa famille. Je fais la sourde oreille aux injonctions de mon commandant, concernant le rapatriement d'Elisa, dans les plus brefs délais.

Dans mon attitude il y a une grande part d'irresponsabilité. Pourquoi? Parce que l'insécurité règne partout, de jour comme de nuit. D'ailleurs, un soir l'hôtel est attaqué. Heureusement l'alerte donnée suffisamment tôt permet à tout le monde de se regrouper dans un lieu prévu de longue date. La défense se met en place. L'attaque de courte durée, menée par une bande de fellagas sans envergure, n'a causé aucune perte. Par contre, la peur a été fortement ressentie par tous les résidents.

Ce n'est qu'au mois de septembre de cette année que j'obtempère pour rapatrier votre grand-mère. Elle doit donner naissance au mois de décembre à Christine, votre mère.

Inconscience encore de ma part. De temps en temps, chaque fois que je l'estime possible, je vais chercher en voiture Elisa, pour déjeuner au poste ou pour jouer au bridge avec mes adjoints. Pour cela, j'emprunte l'unique route quatre fois dans la journée. Ce qui est contraire à toutes les règles de sécurité.

Inconscience encore, quand j'apporte le courrier personnel aux quinze hommes qui bivouaquent, depuis plus d'une semaine, au col Claveau. Ils sont en place pour intercepter un élément rebelle signalé en déplace-

ment dans cette zone. Par contre, faire ce chemin la nuit avec ma voiture, par l'unique route existante est absolument aberrant.

Je pars donc avec mon aspirant qui, à sa demande me sert de chauffeur. Nous atteignons le bivouac sans incident. Après avoir remis le courrier, nous repartons pour Tizi Djéma. Comme à l'aller, nous gardons à portée de main nos armes et nos grenades.

Soudain, à deux kilomètres à peine du poste, une grêle de balles s'abat sur la voiture. Nous venons de tomber dans une embuscade tendue par les fellagas. Le moteur hoquète et s'arrête. L'automobile s'immobilise.

J'enregistre toute la scène et ne réagis que lorsque mon coeur affolé tend à retrouver son rythme normal. Il me faut alors 1 à 2 secondes pour ouvrir le feu au jugé, à travers la vitre de ma portière, avec mon pistolet-mitrailleur. Je hurle en même temps à l'aspi d'éteindre les phares, de mettre le moteur en marche et de faire feu à son tour. Je lance au hasard une grenade.

Pour sortir de ce guêpier, nous démarrons en trombe tous phares éteints. Nos yeux font des prodiges pour discerner la route sinueuse. L'aspi tout en conduisant, dégoupille une grenade, la laisse tomber sur la route pour stopper dans leur élan nos poursuivants qui se sont précipités à nos trousses en tirant. Je fais de même.

Craignant de buter sur une seconde embuscade, un peu plus loin, je décide d'abandonner notre véhicule. Nous progressons sur le bas-côté de la route avec une extrême prudence, tous nos sens en éveil. Peu après, des bruits nous alertent. Des gens courent. Il s'agit d'une dizaine de militaires du poste, envoyés par le lieutenant Durbet alerté dans le silence de la nuit par les explosions des grenades.

Revenant alors sur mes pas, je récupère la Peugeot qui n'a pas été piégée. En roue libre, je roule vers les

hommes qui m'attendent un peu plus bas. C'est sans ennui que, tous ensemble, nous regagnons le poste.

Le lendemain, la voiture est l'objet d'une grande curiosité. Plus de vingt impacts de balles sont visibles. Beaucoup de curieux se plaisent à dire que nous l'avons échappé belle. L'aspi et moi pensons la même chose.

Une fois encore, la chance ne m'a pas trahi.

En songeant à mon séjour en Algérie, j'avoue que je n'ai guère eu de rapport privilégié avec la population locale, bien qu'ayant toujours été à son écoute pour l'aider et disponible pour la protéger des pressions et des exactions des fellagas du Front National de Libération.

Ces hommes et femmes anonymes, ballottés entre leur attachement réel à la France et la crainte que leur inspiraient ces féroces et implacables adversaires, choisirent en définitive de les rallier, quelques années plus tard.

Cette guerre n'a pas soulevé mon enthousiasme, je me souvenais trop bien de nos engagements non respectés envers les Vietnamiens. En serait-il de même pour ces Français d'Algérie?

Que dire de plus léger au sujet de mon séjour? Il me revient en mémoire quelques peurs bleues éprouvées lors de descentes affolantes en ski et d'escalades impensables. Heureusement dans ces moments difficiles, mes adjoints Durbet et l'aspi, m'encourageaient discrètement. Mon orgueil m'aidait également à surmonter mon angoisse et à ne pas perdre la face pendant les passages d'à-pics horribles. A de nombreuses occasions de ce genre, j'ai souvent été incapable de maîtriser, pendant de longues minutes, le tremblement irrésistible de mes genoux.

J'ai donc participé à cette guerre d'Algérie, elle n'a

pas soulevé mon enthousiasme, comme je vous l'ai dit. Je n'avais pas en moi cette flamme sacrée qui permet de résoudre les pires problèmes ou de faire don de sa vie à la patrie. Nos forces, instruments de la politique française, n'ont pas à rougir de leur action pendant cette campagne. Nous étions d'ailleurs à deux doigts de la victoire lorsque la politique en a décidé autrement.

Le 1^{er} juillet 1962, après 132 années de présence en Algérie, la France rapatriait ses ressortissants complètement écoeurés, traumatisés, catastrophés, pour laisser la place à ses adversaires d'hier.

Qu'en était-il de nos fidèles harkis?

L'autorisation de nous suivre en France leur fut refusée. De rares chefs passèrent outre. Il y eut quelques chanceux. Mais les autres? La très grande majorité subit la vengeance des fellagas. Il n'y eut pas de quartier : hommes, femmes, enfants, bébés, grands-parents, cousins et leur famille ..., furent massacrés dans d'atroces conditions : dépecés, brûlés vifs, éviscérés, violés, torturés à mort, empalés...

Honte à nous. Les accords d'Evian, qui conduisirent à la cessation des hostilités, stipulaient (paraît-il), dans un de leurs articles, que les harkis devaient rester en Algérie.

Je n'ai pas vécu ces événements douloureux.

Mais revenons à l'année 1956. Le 2 février, je suis désigné pour continuer mes services en Oubangui-Chari. Je rentre en France où je retrouve Elisa et notre fille Christine.

1. Actuellement ministère de la Défense.

2. Régiment composé uniquement d'Européens.

3. Jeunes gens nés la même année et généralement incorporés en

même temps.

4. Son nom me revient : Morel.

5. Militaires algériens servant comme supplétifs dans l'Armée française.

*
* *

Réflexions sur un congé

Je profite d'un congé de départ outre-mer, de deux mois et demi pour régler diverses questions administratives, sanitaires, bancaires et aussi pour revoir la famille et les amis.

Le temps passe vite en s'occupant de ces petits riens, dont certains procurent tout de même d'agréables moments de détente. Par contre, j'ai un délicat problème à résoudre. Il concerne plus particulièrement Elisa et Christine et notre départ pour l'Afrique, que l'Armée a programmé sans elles, dans un premier temps.

Elisa a du mal à accepter la nouvelle séparation, qui lui est imposée. Je comprends cela. Elle a beaucoup donné dans ce domaine. Notamment, les deux années passées en Indochine, les quatorze mois d'Algérie et mon absence au moment de la naissance de notre fille Christine, le 22 décembre 1955. Ces séparations lui ont été, à l'évidence, très pénibles à vivre.

A ce moment là, le contexte militaire en Afrique noire n'est heureusement pas le même que celui de ces dernières années en Afrique du Nord. Malgré cela, il fallu du temps, de la diplomatie, du doigté et de la tendresse pour qu'elle comprenne, sans pour autant admettre le pourquoi de mon départ sans elle et notre fille.

Voici deux fois que je fais allusion, dans cette page à Christine votre mère. J'aimerais vous dire ce que j'ai éprouvé lorsque je l'ai vu pour la première fois.

Je venais de laisser derrière moi l'Algérie et le taxi parisien qui m'avait déposé dans le 14^{ème} arrondissement, 14 rue de Ridder, où m'attendait, dans notre petit et coquet appartement, votre grand-mère.

En me remémorant ce moment, il me vient tout naturellement à l'esprit ces simples mots, qui dépeignent mes sentiments : « une grande émotion ». Mais à la réflexion, ils ne sont pas assez forts pour traduire, l'accélération des battements de mon coeur, l'amour et la tendresse qui m'étreignent en découvrant notre fille, amoureusement préparée par Elisa. Je suis positivement conquis et ravi de voir Christine si mignonne. Ma longue contemplation silencieuse de ce bébé, mon enfant, notre enfant, cache en fait une joie intérieure que je n'arrive pas à extérioriser. Cela me rend tout chose, timide et muet.

Au cours du congé, nous partons tous les trois en voiture, pour Arras retrouver la mère d'Elisa, Madame Clipet. Angèle, fille cadette divorcée et l'enfant de celle-ci, Dany, 6 ans, vivent avec elle.

Madame Clipet, qu'Elisa, de temps en temps appelle affectueusement par son prénom, Virginie, a perdu son mari en 1928, des suites d'une maladie pulmonaire très sévère, contractée au cours de la Grande Guerre (1914-1918), séquelles des gaz asphyxiants.

Dès lors seule, si j'ose dire, car elle a quatre enfants en bas-âge, Fred, Georges, Elisa et Angèle. Elle rencontre beaucoup de problèmes pour les élever. En ce temps-là l'aide sociale n'existe pas. C'est avec déchirement qu'elle se sépare d'eux, pendant quelques tristes années, et les confie à une pension d'Arras.

De retour à Paris, elle travaille beaucoup pour créer un commerce de fruits et légumes, acquérir une

indépendance financière et pouvoir récupérer ses enfants. Pendant cette période, un grand malheur la frappe encore, la perte progressive et irréversible, de sa vue. La tendresse et l'amour que lui portent ses enfants et ses deux soeurs, la soutiennent. Quelle leçon de courage!

Elle ne verra donc jamais notre fille, sa petite fille. Seuls ses mains et ses doigts lui permettront de l'imaginer. J'ai beaucoup apprécié ma belle-mère ainsi que les frères et la soeur d'Elisa. Je vais leur consacrer quelques lignes.

Fred est marié et a trois enfants, Nelly, Bernadette et Georges. Il travaille à la S.N.C.F. à Arras. Son épouse Julia, active et gaie, s'occupe de ses enfants et de sa maison. Fred est très convivial et toujours prêt à rendre service. J'ai avec lui d'excellents rapports. Georges qui a un petit commerce de cordonnerie, réside non loin d'Arras. Il est marié avec une institutrice pleine de bonne volonté mais un peu possessive. Ils ont deux garçons, Jean-Paul et Philippe.

Ma belle-soeur Angèle est remariée avec Michel Develet. Un petit Laurent, demi-frère de Dany, est venu agrandir leur famille. Après Arras, ils s'installent à Tours, puis, quelques années plus tard, ils sont près de Paris à Boulogne-Billancourt. Michel, très entreprenant, réussit fort bien dans son métier. Il devient rapidement directeur technico-commercial d'une société du bâtiment. L'homme est très ouvert, aime la compagnie et les belles choses. Je l'apprécie. Angèle est toujours souriante, optimiste et sait faire la part des choses. Elle est une amie agréable.

Nous nous entendons tous très bien. Assez souvent, nous nous réunissons chez les uns et les autres, autour d'une grande table pour déguster un bon repas ou parfois nous partons pique-niquer au bord de la mer ou encore en pèlerinage, non loin d'Arras, dans les

champs de batailles de la grande guerre et leurs immenses cimetières militaires. Je suis impressionné par toutes ces croix, blanches pour les Français et les alliés, noires pour les Allemands.

Je ne peux oublier Paul et Gabrielle Debonne, un couple adorable, sans enfant, qui réside près d'Arras, plus précisément à Saint Nicolas-les-Arras. Ni les Ledru Benjamin et Albertine qui habitent dans le charmant village de Roclincourt proche d'Arras. Les épouses Gabrielle et Albertine sont les soeurs de Virginie Clipet.

Connaissant mieux tante Gabrielle et oncle Paul, je vais vous parler d'eux. Nous sommes toujours très heureux de leur rendre visite.

Derrière leur maison, ils ont un jardin où tante Gabrielle cultive des légumes, des fleurs, des fraises à la bonne saison et récolte les fruits de quelques arbres fruitiers.

Tante Gabrielle, nettement plus grande que son mari, cache sous une sorte d'impassibilité, un coeur tendre, que l'on découvre lorsqu'elle nous fait voir, les jouets et les poupées de ses neveux et nièces. Ces objets, qui lui sont chers, ont tous une histoire qu'elle nous raconte avant de les ranger précautionneusement.

En qualité de correspondants, ils les reçoivent tous les premiers dimanche de chaque mois et aussi une partie des vacances. Madame Clipet les prenant pour les quelques semaines restantes. De tous les neveux et nièces, Elisa est la préférée de tante Gabrielle, me semble-t-il.

Maintenant que ces frères et soeurs sont devenus des hommes et des femmes, sa tendresse pour eux se traduit par des attentions particulières et par des petits riens touchants.

Oncle Paul, quelle figure ! Il a fait le commerce du charbon. Maintenant il ne travaille plus et coule

des jours paisibles.

Il n'est pas grand, 1,65m, taille moyenne des hommes de sa génération (1870). Par contre on sent bien qu'il a été une force de la nature. Maintenant il est un peu enveloppé, se tient bien droit, serre entre ses dents ou dans la main une pipe, une vieille bouffarde, bourrée de tabac gris, qu'il fume lentement. Il parle avec un fort accent du nord. Il aime la bonne chair et le bon vin. Dans un autre domaine, il aime la France, la patrie, l'armée, la musique militaire, les défilés du 14 juillet et les décorations.

Selon un rite immuable, tous ces premiers dimanche du mois oncle Paul, à un moment donné, rassemble ses neveux et nièces et les conduit dans le salon, une pièce toujours impeccable où l'on ne pénètre pas tous les jours. Une fois assis, tous écoutent religieusement la voix tonitruante, qui sort du grand pavillon d'un antique gramophone « La voix de son Maître ». C'est celle d'un tenor qui chante « Mourir pour la patrie c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie..." et "Le rêve passe », chant écrit en souvenir de cet enfant confisqué par les Autrichiens, le Roi de Rome, fils de Napoléon 1er.

Ces deux chants, le premier patriotique, le second lyrique, le font vibrer d'émotion et perler à ses paupières quelques larmes.

Encore une autre anecdote le concernant. A mon retour d'Indochine, des membres de la famille d'Arras ont souhaité me voir en uniforme. A cette occasion, par jeu, votre grand-mère a voulu coiffer oncle Paul avec mon képi de lieutenant. Ce dernier arrêtant son geste lui dit : « je n'en suis pas digne »!

Autres temps, autres moeurs!

Et voici que la famille éclate. En peu d'années des

événements tragiques nous endeuillent. Le décès de tante Gabrielle en 1958, l'oncle Paul en 1960 et de la belle Bernadette, morte d'une leucémie à l'âge de 15 ans en 1966 et de Madame Clipet en 1968. Une attaque cérébrale foudroyante met fin à la vie de Fred, alors qu'il passe des vacances à Cannes en 1971. La mort frappe encore, Georges meurt pendant son sommeil en 1976. Il m'a laissé le souvenir d'une personne tendre, fragile, un peu neurasthénique mais, oh combien attentive aux autres et tellement attachante.

Tous ces malheurs m'ont profondément touché. Malgré le temps écoulé, si le vent s'en souvient, il vous dira combien j'ai aimé cette famille qui m'a si bien accueilli. Mais il vous dira aussi que je m'en suis éloigné parce qu'une passion plus forte encore m'a submergé.

Laissons ces temps anciens pour évoquer mon voyage par bateau qui va me conduire au Cameroun, à Douala.

*
* *

Oubangui-Chari

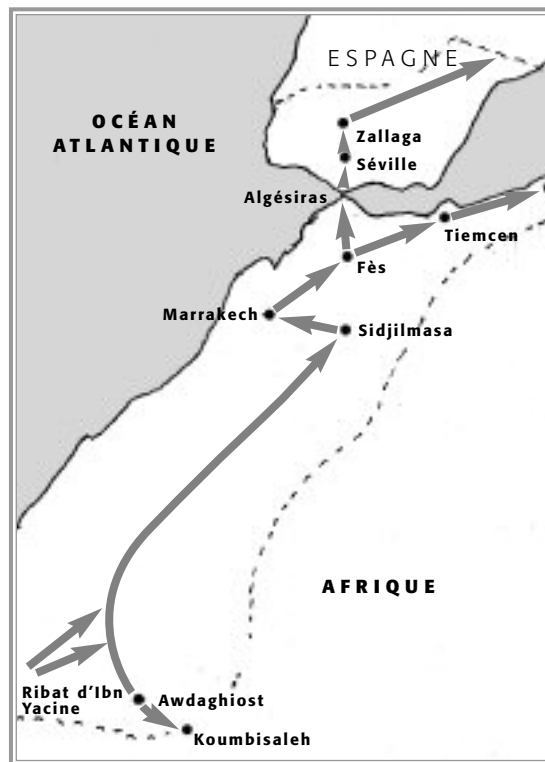
Alors que notre navire trace sa route

Le 16 mai 1956, j'embarque à Marseille sur le « S/S Mangin », un beau paquebot desservant la côte ouest de l'Afrique. Nous sommes une soixantaine de passagers, civils et militaires en première classe. Nous nous apprêtons à faire une belle croisière qui durera, pour ma part, dix-sept jours.

Soixante-douze heures après notre départ, ce voyage s'annonce prometteur.. la mer est calme, il fait beau et bon. Je suis seul dans ma cabine, le service est efficace et discret. Mes compagnons de table sont des convives agréables. Nos repas sont excellents , le "five o'clock tea" parfait. Les divertissements sont nombreux et variés : jeux collectifs ou pas, bridge, échecs etc.. cinéma, lecture, deux soirées dansantes par semaine, visite accompagnée pour découvrir notre bateau. Tout est prévu pour ne pas s'ennuyer. Le temps s'écoule doux et paisible.

Alors que notre navire trace sa route en fendait l'océan Atlantique, la lune déverse sur la mer et sur le bâtiment une lumière d'une grande clarté. L'obscurité vaincue s'est réfugiée dans les coursives des ponts supérieurs et inférieurs du bateau.

Appuyé sur le bastingage, je songe à cette terre



- L'épopée Almoravide -

----- Limite approximative de l'Empire almoravide au moment de sa plus grande extension (1086-1087)

—————> Progression de la conquête almoravide

africaine dont l'histoire est si méconnue. Ce soir elle m'interpelle.

Savez-vous que durant des siècles, derrière cette côte que nous longeons, des empires naquirent et disparurent? Avez-vous idée de ce que fut, au XI^e siècle, l'épopée de la confrérie religieuse et militaire Almoravide qui contribua, pour une grande part, à la chute d'un fabuleux empire, celui du Ghana¹?

Le marabout Abdallah Ibn Yacine est le fondateur de cette confrérie. Il l'a créée pour propager et implanter par la force la vraie foi islamique chez les berbères et les peuples noirs de l'Afrique de l'ouest.

Imaginez une poignée de religieux, inspirés et exaltés, ivres de leur foi, mais aussi aguerris dans la rudesse du désert, vivant sur une misérable île à l'embouchure du fleuve Sénégal, qui partent un jour, le cimeterre à la main, islamiser un monde d'infidèles !

Ces fous de Dieu seront rapidement plus de 30.000, bientôt des dizaines de milliers. armés de piques, de lances, de haches, de sabres, mus par une volonté farouche mise au service de leur foi, ils s'avancent à pied, à cheval, à dos de chameau et nul ne peut les arrêter.

A leur tête, l'un des plus grands conquérants de l'histoire, l'ascète Youssouf Ibn Tachin. Au fil de l'épée, ses troupes s'emparent de la Mauritanie, du Soudan Occidental, du Maroc (Marrakech devient la capitale Almoravide). Puis elles atteignent la mer Méditerranée et Alger. Par le détroit de Gibraltar, elles envahissent l'Espagne. Pendant leur progression, elles écrasent toutes les résistances chrétiennes². Enfin, remontant le fleuve Tage et l'est du pays, elles s'arrêtent au pied des Pyrénées orientales.

Cette lame de fond ne va pas être sans conséquence pour l'Empire Ghanéen dont la population est, dans son ensemble, animiste. D'importants troubles dus à des

défections et des abandons minent l'autorité royale et fissurent l'Empire. En outre, les puissants coups portés par l'Emir Abou Bakar, fidèle adepte de la vraie foi, entré en guerre contre le Ghana, va le faire vaciller. Malgré son armée de 200.000 hommes dont 40.000 archers et une imposante cavalerie, le Ghana, en dépit d'une résistance acharnée, ne sera plus que l'ombre de lui-même. Il va dès lors passer dans la mouvance Sosso du Kaniaga, le royaume dominant du moment.

Au cours du XII^e siècle, au Moyen-Orient, sous la domination Almoravide, ceux qui se nomment Almohades (les Unitaires) se proposent de réaliser une vaste réforme religieuse contre celle prônée par les Almoravides. Pour ce faire, une multitude de fanatiques s'élance l'arme à la main. Elle progresse d'est en ouest, conquiert toute l'Afrique du Nord (sauf l'Egypte) et la moitié de l'Espagne. Enfin, elle s'empare du Maroc et de Marrakech en 1142. Cette victoire met fin à l'hégémonie des Almoravides.

J'ai essayé, dans ce chapitre, de ramener à la vie l'un des grands empires africains des temps très anciens et, je vous ai narré la marche conquérante de musulmans fanatisés. Mais j'aurais peut-être dû vous conter l'épopée d'un homme exceptionnel ayant vécu au XIX^e siècle. Il voulut redresser le cours implacable du destin en créant son propre Empire. Telle fut l'ambition de Tchaka. Je ne résiste pas à l'envie de lui consacrer quelques lignes, il en vaut la peine.

Dès son jeune âge, en Afrique du Sud, il est persécuté, humilié par ses frères de couleur, endurci par toutes sortes de peines. Devenu adulte, il est d'une bravoure folle, d'une énergie peu commune et insensible à la pitié. En quelque sorte, il est maintenant, un homme de proie redoutable.

Il est le chef de la majeure partie des tribus Ngouni, mais ce nom lui déplaçant, il en impose un

autre, qui résonne comme un tambour de guerre, comme un grondement d'orage, c'est celui de : Zoulou. Le peuple Zoulou est né. Il restera dans l'histoire africaine comme celui qui fit trembler sur ses bases l'orgueilleuse Armée coloniale anglaise stationnée en Afrique du Sud, et le Gouverneur de ce pays. Vénéré comme un dieu par des milliers d'hommes et de femmes, on le craint aussi comme le diable à des milliers de kilomètres à la ronde.

Et c'est alors ... mais ceci est une autre histoire.

Revenons à mon voyage pour l'Oubangui-Chari, encore colonie française.

Le bruit lancinant de la machinerie du bateau me sort de mes pensées. Demain nous ferons une escale de deux jours au Sénégal, plus précisément à Dakar, où j'ai l'intention de rendre visite à ma soeur. Cela me réjouit. Bien que ne l'ayant pas prévenue, je ne doute pas un instant de la joie de nos retrouvailles. Madeleine est chef du Service pédiatrique de l'hôpital de Dakar.

1. Il s'étend alors du Tagant au Haut Niger et du Sénégal à Tombouctou. Son sol regorge d'or. Le Ghana actuel, ancienne colonie anglaise, Gold Coast (côte d'Or) ne couvre qu'une faible partie de cet empire.

2. Sauf la ville de Valence qui, avec Rodrigue dit le Cid et Chimène résista avec succès.

*
* *

Escale à Dakar

Nous venons de rallier Dakar. Dès ma descente du paquebot, je prends un taxi pour me rendre chez ma soeur. Elle est loin d'imaginer mon arrivée.

C'est Abdoulaye, son mari, qui me reçoit. Il m'annonce que Madeleine n'est pas là, mais qu'elle ne va pas tarder. Il avance deux chaises. Physiquement mon beau-frère n'a pas changé, ni d'ailleurs son discours politique dont l'idée maîtresse est l'indépendance, en quelques mots, voici le but radieux qu'il appelle de tous ses vœux : « Ah! oui, ce jour-là, et il est proche, nous serons enfin maître de notre destin, n'en déplaise à la puissance coloniale... » Au fond, je ne suis pas surpris de ses propos teintés d'une certaine ironie à l'égard de la France et sur lesquels je ne m'étendrai pas.

Madeleine vient d'entrer, elle met fin à notre conversation ou plutôt au monologue d'Abdoulaye, qui maintenant très gentleman, nous quitte pour nous laisser seuls. Je suis heureux de revoir ma soeur, nous avons tant de choses à nous raconter depuis notre dernière rencontre. Je sais maintenant qu'elle s'est rendue, avec son mari, au Dahomey, où se tenait à Cotonou une réunion politique interafricaine.

A cette occasion, Madeleine a passé plusieurs jours

avec notre mère. J'imagine leur émotion et leur joie lorsque leurs regards se sont croisés. Auprès d'elle, Madeleine a recueilli son désir le plus cher, exprimé à maintes reprises, celui de revoir ses deux fils à Ouidah. Ces paroles ne me laissent pas indifférent, car depuis bien des années, je pense au jour où nous nous étreindrions.

Plus tard, au cours de la conversation, je comprends que ma soeur est une militante très active de l'action politique d'Abdoulaye. Très tôt ce jour-là, elle a vendu à la criée dans les rues et dans le grand marché de Dakar, le petit journal de son mari. Madeleine me surprendra toujours. Elle n'est pas de ces femmes ballotées, incapables de faire preuve de volonté ou de caractère.

Pour le moment, ma surprise est grande lorsque mon regard fait le tour de la pièce où nous sommes. Je constate que leur salon, bien qu'assez grand, ressemble à l'idée que je me fais d'une cellule de moine. Ni tenture, ni tableau, ni meuble, ni tapis, ni fleur, juste des chaises alignées le long des murs. Cette nudité a, je pense, un but précis : rien ne doit distraire le visiteur ou l'invité pendant les discussions sérieuses.

Nous prenons un repas léger au cours duquel Madeleine et Abdoulaye, me disent être sous surveillance des services de sécurité français à cause de leurs propos, sur la nécessité de lutter pour l'indépendance. Dans l'air du temps cette idée n'est pas admise, ils n'en ont cure et je n'en doute pas.

L'après-midi est très avancé. Nous nous quittons avec la promesse de nous revoir prochainement si nous le pouvons. Sur le chemin du retour, je me remémore cette journée qui m'a étonné, parfois mis mal à l'aise mais aussi permis de connaître un peu mieux la personnalité de Madeleine, que j'ai trouvée épanouie et heureuse. Pour moi, c'est l'essentiel.

*
* *

Arrivée à Bouar

Nous sommes le 1er juin 1956.

L'aube laisse entrevoir la côte africaine qui émerge de la nuit. Dans peu de temps nous allons entrer dans le port de Douala et ce sera la fin de la première partie de mon voyage.

Après la douceur de vivre et le luxe auquel j'ai goûté pendant cette croisière, je me retrouve dans les tristes bureaux du transit militaire. Je n'y rencontre aucune connaissance, ni au mess de garnison d'ailleurs.

L'état-major où je viens de me présenter, me confirme mon affectation à Bouar et fixe au 5 juin la date de ma mise en route, par voie aérienne.

Ici l'atmosphère étouffante et humide est celle de l'Afrique équatoriale. Elle m'enveloppe et me colle à la peau dès que je quitte la bienfaisante fraîcheur de ma chambre où un grand ventilateur, suspendu au plafond, brasse l'air en permanence.

Pour tuer le temps en attendant le jour de mon départ, je traîne de-ci, de-là, mais en fin de compte, mes pas me conduisent invariablement au centre de Douala. C'est un quartier un peu ombragé, fréquenté par les Européens, où l'on trouve toutes sortes de magasins, des bars, des hôtels et des restaurants, mais

aussi des bureaux d'entreprises civiles ainsi que ceux de services administratifs.

Je m'ennuie et j'ai hâte de quitter cette ville. Enfin, voici ma dernière nuit au mess. Celle-ci va être perturbée par un va et vient incessant de militaires couché-tard et bruyants jusqu'à mon départ au petit matin pour l'aérodrome.

Le vol se déroule sans incident. Nous atterrissons sur la piste du terrain d'aviation du camp militaire de Bouar.

Je foule pour la première fois le sol de l'Oubangui. Je ne vois que des petits bâtiments qui servent vraisemblablement d'abris en cas d'intempéries. Ils encadrent l'aire d'embarquement et de débarquement. Une tente, où s'activent des militaires de l'armée de l'air, tient lieu de tour de contrôle. Au-delà, partout où je porte mon regard, je n'aperçois qu'une grande étendue de terre aplanie par des bulldozers. Elle est rougeâtre aride, brûlée par le soleil et nue. Une piste d'atterrissage, d'un peu plus de deux kilomètres, la traverse.

J'apprends que nous sommes à six kilomètres environ du camp. Alors que nous attendons, voici qu'arrivent, en véhicule, une vingtaine de soldats chargés de l'accueil, un médecin et son ambulance, le vaguemestre responsable du courrier officiel et privé. Un car vide s'avance à son tour et se gare.

Le temps de récupérer ma valise, une équipe d'accueil rassemble les militaires qui viennent de débarquer, ainsi que les épouses qui rejoignent leur mari. Une seconde équipe accompagne et règle les dernières formalités de départ de ceux qui quittent la base seul ou en famille (je remarque que de nombreux amis sont venus les accompagner). Enfin, nos gros bagages sont chargés dans un camion.

Malgré la chaleur accablante, c'est une « affaire » qui marche. Dans quelques heures et jusqu'au prochain

avion, dans huit jours ou plus me dit-on, le terrain d'aviation sera vide.

Le car dans lequel je suis maintenant, roule vers notre camp en soulevant un nuage de poussière. Vingt minutes plus tard il stoppe devant l'état-major du 4^{ème} Régiment Colonial Interarmes. Le colonel Buttin qui le commande me reçoit. Il m'affecte au 1^{er} bataillon du commandant Le Coniac de la Longray. Après un court entretien avec ce dernier, je rejoins la 1^{ère} compagnie du bataillon où je dois prendre les fonctions d'adjoint et de chef de section. Je me présente au capitaine (dont le nom m'échappe) qui m'accorde le reste de la journée pour m'installer.

Je loge dans un bâtiment réservé aux officiers vivant en célibataires. Avec le lieutenant Ionnikoff, que j'ai connu sur le « S/S Mangin », affecté comme moi, à la 1^{ère} compagnie, nous décidons de visiter le camp.

Demain mon capitaine va me présenter aux hommes de l'unité, rassemblés à cet effet. Je sais déjà qu'après la cérémonie, les commentaires vont aller bon train!

Je n'ai aucune appréhension à ce sujet.

*

* *

L'Oubangui-Chari - L'Arbre

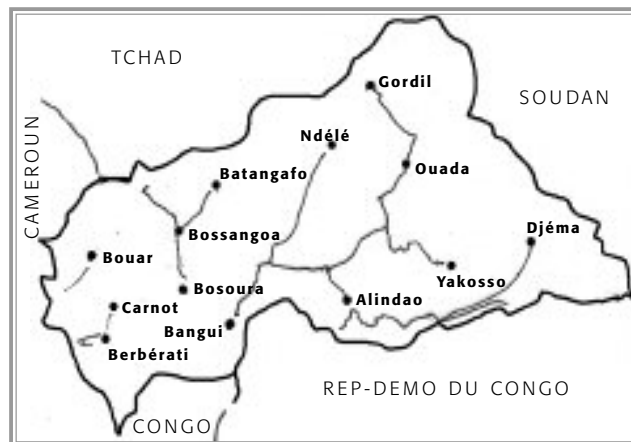
Il y a un siècle, le continent noir faisait l'objet d'une telle concurrence militaire et commerciale de la part des puissances européennes, qu'en 1885 la conférence de Berlin dut édicter des règles de partage des empires et tracer les frontières empiriques d'états coloniaux. C'est ainsi que l'existence du Congo français fut reconnue.

Nos explorations ultérieures permirent l'extension vers le Haut-Oubangui. Après Fachoda (1898), le traité franco-anglais établit la frontière de la colonie française de l'Oubangui-Chari.

En 1920, le Gouverneur Lamblin voulant désenclaver cette colonie, isolée en raison du manque de communications, créa un réseau routier, qui fut particulièrement utile de 1942 à 1945 quand l'Oubangui-Chari se trouva sur la route ouverte par les Américains entre l'Atlantique et le front du Moyen-Orient.

L'Oubangui-Chari, qui fait face au Cameroun à l'ouest, au Tchad au nord, au Soudan au nord-est, aux deux Congo au sud, est grand comme la France, pour deux millions huit cent mille habitants environ.

Un peu plus de six cents militaires africains sont stationnés à Bouar. Ils viennent des pays francophones d'Afrique équatoriale, à l'exception du Cameroun. Le



- Centrafrique - Ex Oubangui-Chari -

commandement militaire de l'Oubangui se tient à Bangui avec quelques unités et services.

*

J'aimerais évoquer maintenant le minuscule village de Bouar situé à quelques kilomètres du camp. Je m'y rends de temps en temps en jeep avec mon chauffeur Bonacafé. Des cases, en vérité peu nombreuses, toutes construites en terre, bordent les pistes qui convergent vers la place principale. Ici, tous les chemins et toutes les routes sont en latérite, comme les places des villages évidemment. La population du lieu, en majorité de l'ethnie Bayas¹, est peu nombreuse. Elle devient plus importante au moment de la cueillette du coton jusqu'à son expédition, par camions, vers les grands centres chargés de son exportation.

Toutes les femmes européennes de la garnison vont faire leurs courses à Bouar. Un car est mis à leur disposition, une ou deux fois par semaine. Ce véhicule s'arrête sur la grande place où tout le monde descend. En général toutes se rendent au seul magasin digne de ce nom, un bazar tenu par des Libanais, où l'on trouve de tout.

Au milieu de la place, un grand et très vieil arbre encore vert, se dresse en défiant le temps. Ses branches s'étalent et coiffent un tronc bien droit et volumineux.

Un jour, devant le comportement étrange d'un homme qui s'incline plusieurs fois devant cet arbre avant de poursuivre son chemin, je demande à Bonacafé, qui l'a remarqué aussi, ce que cela signifie. « Ici, me dit-il, tout le monde sait pourquoi. Si tu veux, je te conduis chez un ancien du village, que je visite de temps en temps et qui me raconte beaucoup de choses. Il a la connaissance, il t'expliquera, mieux que moi, pourquoi ce vieil homme a agi comme il l'a fait, je traduirai tout ce que tu demanderas et ce qu'il te dira. Si tu acceptes, il

faut quelques bouteilles de bière. »

C'est ainsi que je me suis retrouvé chez un curieux personnage, très âgé, presque aveugle et plongé dans une profonde méditation. Sortant enfin de ses rêves, il me raconte ce que son grand-père lui a dit il y a bien longtemps alors qu'il n'était pas encore circoncis (10/12ans). Depuis cette époque, dit-il, les paroles de mon grand-père sont restées gravées dans la tête. Il ajoute : « Quand j'aurai fini de parler, tu comprendras tout ce que tu as vu et qui t'a étonné. »

Après un long silence; s'adressant comme à des ombres du passé, il commence :

« Cette histoire remonte au temps où le Cameroun était une colonie germanique et où les pourtours de notre pays n'existaient pas encore. Un jour, un petit groupe de soldats allemands se déplaçant hors de leur territoire, pénétre dans notre région. Une embuscade, tendue par les Bayas de Bouar, va causer leur perte. Ils sont tous massacrés, certains même mangés lors d'une fête mémorable, organisée pour célébrer cette action d'éclat.

Ce jour-là, les joueurs de tambour de ce village, frappent leur tam-tam sur un rythme endiablé. Ils transmettent un message qui annonce la grande nouvelle. Celui-ci est répercuté à tous les échos, par tous les villages, à cent lieues à la ronde.

La cérémonie se poursuit un jour et une nuit durant. Les joueurs ne s'arrêtent que pour reprendre leur souffle. Et quand la frénésie des gens de Bouar, engendrée par les danses guerrières, les chants et les cris de victoire, s'est éteinte et que les villageois gorgés de nourriture, ivres d'alcool de palme ont sombré dans un lourd sommeil, les tambours battent encore. »

Après un long silence, le vieil homme au visage ridé, las et triste, reprend son récit :

« Cela fait une lune que la fête est terminée, et l'effervescence retombée. Soudain porté par le vent, le rou-

lement lointain d'un tam-tam résonne. Tous tendent l'oreille. C'est un message qui prévient de l'arrivée de très nombreux militaires du Cameroun, qui brûlent tout sur leur passage. Les hommes sont perplexes, la peur s'installe dans chacun d'eux.

Les soldats allemands pénètrent dans Bouar, s'y installent et commencent la chasse à l'homme. Quelque villageois réussissent à s'échapper jusqu'au fin fond de la brousse. Des malheureux captifs des villages voisins arrivent à leur tour. Ils sont tous regroupés puis sévèrement punis dans leur chair. Beaucoup seront pendus aux basses branches du seul arbre de la place. Ces hommes sont restés là des jours et des jours jusqu'à pourrir au soleil pour le régal des vautours et des charognards. Châtiment mérité ont déclaré les militaires, pour que plus jamais personne, n'oublie, ce qu'il en coûte de tuer un des leurs venus en amis. »

Le visage du vieil homme, aux paupières fermées, se tourne vers moi. Je vois ses lèvres qui bougent, j'entends ce qu'il dit mais je ne comprends pas. Bonacafé, plongé dans ses pensées m'a oublié. Il se reprend et traduit : « Tu m'as demandé pourquoi, maintenant tu dois savoir. »

Ainsi me parla le vieil homme. Puis m'ignorant complètement il retourna à sa méditation.

Le temps s'est écoulé mais aujourd'hui encore, en 1957, des vieillards en marmonnant, s'inclinent, se décoiffent et jettent des coups d'oeil furtifs et apeurés à cet arbre maléfique témoin de tant d'actes effroyables et atroces perpétrés dans ces temps anciens.

1. Population animiste, restée longtemps nécrophage.

*
* *

La 1^{ère} Compagnie

J'ai pris mes fonctions depuis quelque temps déjà. Je sais maintenant que notre compagnie est reconnue, par le commandement, comme l'une des meilleures du régiment.

Il est vrai que nos qualités manoeuvrières, l'endurance des hommes et des cadres, leur bonne instruction militaire sont incontestables, comme d'ailleurs nos résultats aux concours de tir, qu'ils soient individuels, inter-sections ou inter-compagnies. Dans un domaine différent, l'unité est souvent citée en exemple pour la tenue de ses locaux administratifs, les lieux de vie des soldats célibataires, mais aussi pour ceux, toujours impeccables, des gradés et hommes de troupe africains mariés, vivant avec leur famille dans un quartier particulier jouxtant notre cantonnement.

Autant qu'il m'en souviennne ces bonnes appréciations sont dues à l'effort de tous, mais aussi et surtout à celui de notre chef qui nous stimule sans cesse, pour maintenir notre niveau. Sa tâche est rude. Nul relâchement n'est toléré par cet officier ombrageux, rarement satisfait et parfois violent.

Alors me direz-vous : « tout est parfait, pas de défaut dans la cuirasse? » Si, et il est de taille. J'ai su rapidement ce dont il s'agissait en remarquant le

manque de gaieté, d'exubérance de fougue heureuse qui caractérisent la troupe africaine. Mon capitaine, un autre commandant de compagnie et quelques cadres, sont des adeptes, comme ils le disent, du bon vieux cassage de gueule, plus valable que la punition réglementaire, pour faire régner la discipline, redresser les fautes, le mauvais comportement, enfin pour inspirer une certaine crainte du chef.

Ces gradés prétendent qu'en agissant de la sorte, les militaires auront plus de chance d'être rengagés à la fin de leur contrat. Car selon eux, les sanctions réglementaires, obligatoirement inscrites dans le dossier de rengagement, sont regardées de près. Elles peuvent être lourdes de conséquence, alors que celles qu'ils infligent n'y apparaîtront pas.

La première fois où j'en suis témoin, je réagis vivement auprès de mon capitaine. Il me répond à peu près ainsi : « J'ai toujours agi de la sorte. Ce n'est pas vous qui allez changer les règles. D'ailleurs, dans moins de trois semaines je suis rapatriable. Celui qui me remplacera fera ce qu'il voudra. »

A peine notre rapatriable parti, arrive en inspection le capitaine africain de la zone, dont la mission primordiale est de rechercher tout ce qui nuit ou pourrait nuire au moral de la troupe noire et de le signaler immédiatement au commandement.

Après le départ de ce dernier, tous les officiers du régiment sont rassemblés. Le colonel nous lit alors le rapport que lui a remis le capitaine. Son contenu est alarmant ! Des sanctions tombent. C'est le prélude de celles qui vont être infligées, quelques jours plus tard, par le général Dio commandant de la zone, venu spécialement de Bangui pour redresser la barre du régiment.

A ce propos, je vais mentionner les sanctions, tout

à fait méritées qui sont infligées à un commandant de compagnie, adepte des punitions corporelles. Il est relevé sur le champ de son commandement, renvoyé en France dès la fin de ses arrêts de rigueur et enfin, marqué « au fer rouge » dans un rapport spécial destiné à la Direction des personnels militaires de l'armée de terre¹ au ministère de la Défense. Il va sans dire que sa carrière est nettement compromise.

Par contre, je ne sais pas ce qu'il est advenu de mon capitaine depuis son départ. Mais laissons-le ou plutôt oublions-le. L'officier attendu pour le remplacer vient d'arriver à Bouar. Un autre commandement lui est donné. Je suis alors désigné, sur ordre exprès du général Dio, commandant en titre de la 1^{ère} compagnie, ce qui est tout à fait exceptionnel, pour ne pas dire impossible, en temps de paix, pour un lieutenant.

Je dois dire que ce général, ancien des Forces Françaises Libres, a connu, pendant sa présence en Angleterre les jeunes Cadets. En outre, Le Coniac de La Longray, mon chef direct, a lui aussi appartenu aux forces du Général de Gaulle. Tous les deux sont « Compagnon de la Libération »²

Ceci explique peut-être cela.

1. Responsable de la gestion, de l'affectation, de l'avancement des personnels.

2. Ordre prestigieux créé par le Général de Gaulle pour honorer ceux qui ont oeuvré d'une manière exceptionnelle pour la libération de la France (1940-1945).

*
* *

Les activités de mon unité

Les activités de mon unité ne me laissent guère de temps libre. En effet, les exercices de combat que nous faisons de jour comme de nuit et qu'il faut préparer, les nombreuses marches d'endurance de 20 à 40 kilomètres, ainsi que les sorties de deux à quatre jours en brousse, prennent déjà beaucoup de temps et que dire de celles de quinze jours.

A tout cela s'ajoutent les inspections, les prises d'armes, les concours de tir, les défilés et leur préparation, la vérification des matériels et celle des registres s'y référant, les programmes d'instruction à court, moyen et long terme, la notation de tout le personnel de la compagnie etc...

Je m'efforce aussi de connaître tous mes Africains jusque dans le détail (ethnie, lieu de naissance, nombre d'enfants, spécialité militaire et potentiel dans ce domaine, matériel et effets détenus). Par ailleurs, je ne suis pas indifférent à leurs besoins. Toutes ces informations sont consignées dans un calepin que j'ai toujours à portée de main.

Le moral de l'unité est bon, comme son esprit de corps. Le courant passe entre nous. Je sens que ces militaires ont confiance en moi.

Mes responsabilités sont différentes de celles que

j'ai exercées jusqu'à présent. Cela ne me déplaît nullement.

Parmi mes missions, il en est une d'importance. Il s'agit de l'instruction scolaire de base des non-européens dont la grande majorité ne sait ni lire, ni compter, ni comprendre le français, a fortiori le parler. L'aide d'un interprète s'avère indispensable. D'ailleurs, c'est l'usage depuis toujours.

Pour l'application de cette instruction, voulue et décidée par le commandement, chaque compagnie reçoit des fournitures scolaires individuelles et collectives et des aides pédagogiques pour la lecture, l'écriture et le calcul.

Rien n'est laissé à l'initiative des instructeurs. Une des méthodes mises au point par l'Education Nationale de l'époque se présente sous forme de classeur à fiches, très simples pour les illettrés, d'autres destinées à ceux qui le sont un peu moins et d'autres enfin pour l'amélioration des connaissances des cadres africains et celles des militaires instruits.

Je n'attendais pas grand-chose de toute cette agitation. Nos élèves étaient bien trop âgés pour que cet enseignement leur fût profitable.

*

Dans un autre domaine, je suis appelé à faire une fois l'an au moins, une conférence d'une ou deux heures sur un sujet de mon choix, aux officiers¹ et aux épouses qui souhaitent y assister. Avec l'accord du colonel Bertin² je choisis, dans l'histoire de la Chine des années trente, la fantastique épopée de la « Longue Marche ».

Mao Tsé-Toung, l'un des douze membres fondateurs du parti communiste chinois (1921) conçoit et préconise une stratégie nouvelle de lutte pour l'accès-

sion au pouvoir, s'appuyant, contrairement aux ordres du parti, sur la paysannerie et non sur le prolétariat urbain.

Mao met son idée en application dans le Hounan, sa province natale et le Kiang-si. Il crée dans ces provinces une quinzaine de bases rurales défendues par une force qu'il met sur pied : l'Armée Rouge. Cet ensemble constitue en 1931, sous sa présidence, la République des Soviets Chinois.

Très critiqué par le Comité central du parti communiste, il est exclu du Bureau politique. Le gouvernement légitime de la Chine, lance cinq campagnes successives contre cette République. Peu à peu encerclée, elle succombe en 1934.

A la tête des troupes qu'il lui reste, Mao parvient à s'enfuir. Alors commence l'extraordinaire Longue Marche de 10.000 kilomètres à travers la Chine au cours de laquelle, il perd 90 % de ses effectifs. Elle s'achève en 1935, dans le Chan-Si septentrional d'où il s'élancera avec succès à la conquête de la Chine.

Revenons à Bouar. En dehors de nos petites sorties et des jours que nous passons aux abords du camp à parfaire notre instruction, la compagnie au grand complet part, en convoi militaire (dix camions et quelques jeeps) une quinzaine de jours, à la découverte de grandes étendues du territoire.

Hormis les haltes de quelques heures dans de toutes petites communes, nous nous arrêtons dans des villages plus importants, situés à des carrefours commerciaux. C'est l'occasion d'affirmer la présence française à un plus grand nombre d'habitants et également aux gens de passage.

Dès notre arrivée, je prends contact avec le chef du lieu. Pendant ce temps, la troupe plante ses tentes au cordeau (une pour deux hommes) pour faire un carré impeccable. Au centre duquel elle dresse le mât des

couleurs (drapeau) et forme ses faisceaux d'armes.

Les sections³ deux par deux, mais séparément, sillonnent à pied le secteur. Les hommes emportent dans leurs sacs à dos : des effets personnels, des rations en boîte, une couverture roulée dans une toile de tente individuelle fixée sous le rabat du sac et une petite pelle plate. Pour certains, des ustensiles de cuisine. L'arme à la bretelle, ces militaires marchent vers de petits villages inaccessibles en véhicule.

Parfois si le lieu et la nature s'y prêtent, le meilleur tireur et chasseur de la section, accompagné de deux ou trois camarades et d'un guide du village partent à la chasse. Ils reviennent toujours avec du gibier. Celui-ci est dépecé puis cuit ou bien boucané. S'il s'agit d'une grosse pièce, elle est offerte aux villageois. C'est alors la grande fête.

Au cours d'une sortie à laquelle je participe dans l'arrière-pays de Berbérati, je décide d'aller dans un centre minier. Une bien grande appellation pour un rassemblement de quelques européens chercheurs de diamants et de travailleurs africains s'échinant tout au long de la journée et parfois même la nuit.

Non loin, le même centre utilise un bateau usine dont les roues à godets raclent continuellement le lit d'une rivière et remontent à bord des tonnes de graviers. A la fin de nombreux brassages dans des séparateurs de densité, ces graviers sont triés pour ne laisser que de minuscules résidus lourds, de couleur noire qui tombent lentement dans de petits récipients.

La minute de vérité appartient alors à un responsable. A l'aide d'une raclette spéciale, il balaye millimètre par millimètre ce sable noir et récupère les diamants qui peuvent s'y trouver. La majorité des gemmes découvertes dans cette région sont, sauf exception, destinées à l'industrie.

Une autre sortie en brousse me permet de rencon-

trer un couple de planteurs français. Très aimablement ils convient la section à visiter leur grande terre transformée en plantation de caféiers. Ils l'exploitent avec l'aide d'une main-d'oeuvre africaine venue des villages voisins.

Pendant leur prospection, pour l'achat de cette terre, ils ont découvert, dans le lit d'une rivière à sec, une grande quantité de géodes de dix à trente centimètres de diamètre, aux cavités tapissées de cristaux magnifiques. Ils les ont récupérées et stockées chez eux en attendant de prendre une décision.

Je ne sais ce que sont devenus ces gens charmants, un peu trop confiants. Des années plus tard, je me suis renseigné à leur sujet lors d'une conférence de l'Organisation de l'Unité Africaine, qui se tenait à Bangui. Je n'ai obtenu aucune réponse satisfaisante.

Une dernière anecdote. Alors que la compagnie roule sur une route forestière en médiocre état et très peu fréquentée, je décide d'arrêter notre convoi sur un emplacement dégagé. Là, stationnent des camions spécialement équipés pour le transport d'arbres de deux mètres, voire plus, de diamètre à la base, et de douze à quinze mètres de long.

En m'entretenant avec le chef de chantier responsable du choix des arbres à abattre, pour une scierie du secteur, je prends note du conseil qu'il me donne : « Les camions que vous voyez ici, roulent à vive allure malgré l'état de la route. Il n'est pas question pour le chauffeur de freiner même doucement pour éviter une personne ou un véhicule, car l'arbre transporté, bien que parfaitement arrimé, serait catapulté par la force d'inertie sur la cabine du conducteur, le tuant sur le coup. Nos chauffeurs pendant qu'ils roulent, bloquent les klaxons sur leur puissance maximum. Dès que vous l'entendez, vous avez deux à trois minutes pour vous garer, quitte à vous mettre dans le fossé, sinon adieu Berthe! »

Le chef de chantier nous conduit , Ionnikoff,

quelques sous-officiers et moi, dans la forêt pour voir de quelle manière ces arbres exceptionnels sont abattus.

Nous regardons maintenant l'un d'eux. Il est encerclé, si je peux dire, à trois mètres du sol par une sorte de couronne plate, tressée avec des branches. Elle a cinquante centimètres de large et repose sur des pieux fixés au tronc. Elle sert de plateforme pour les bûcherons. Des sortes d'échelles permettent d'y accéder.

Cinq hommes en short y ont pris place. Ce sont des bûcherons dont les biceps sont gros comme des boules de pétanque! Leurs corps et leur visage ruissellent de sueur. Ils chantent une mélodie ponctuée de han! à chaque coup de hache. Plus celle-ci pénètre dans le tronc, plus la saignée devient rouge brique.

Assis non loin de là, une seconde équipe aigüise consciencieusement ses haches tout en attendant le moment de la relève.

Tout cela est assez impressionnant. Je réalise que j'assiste à l'inexorable fin d'un magnifique géant de la forêt, témoin d'un passé qui meurt avec lui.

1. Tous les officiers devaient faire un exposé.

2. Le remplaçant du colonel Buttin rapatrié.

3. En ce temps-là, une section avait un effectif de trente hommes au minimum.

*

Si vous avez le temps, mes enfants, recherchez mon vieil appareil de projection de 9m/m et le carton contenant les films que j'ai faits. Vous y trouverez celui sur les bûcherons et un autre sur les pygmées de cette région, auxquels nous apportons du sel (quelle misère). Les autres films méritent également une certaine attention.

*

* *

Quatre mois à Bouar

Voici quatre mois que je suis à Bouar. J'ai pris la mesure de notre camp, du régiment et de ceux qui y vivent. J'attends que le commandement autorise votre grand-mère à me rejoindre. Je ne pensais pas que cela prendrait tant de temps.

Le Service du matériel et du bâtiment a entrepris, bien avant mon arrivée, la construction de maisons de plain-pied, assez grandes, bien aménagées, un peu éloignées les unes des autres. Elles sont destinées aux familles avec ou sans enfants. Je vois chaque jour l'avancement des travaux. Je sais que l'une d'elles m'est destinée, mais quand cela deviendra-t-il une réalité?

En attendant, je surveille une maison ancienne de plusieurs pièces, de type colonial bâtie sur un assez grand terrain. Bien entretenue, elle n'a malheureusement ni électricité, ni eau courante. Toutefois un réseau d'évacuation des eaux usées, mis en place depuis peu, fonctionne parfaitement. Installés sous la toiture, deux fûts de deux cents litres régulièrement remplis d'eau, constituent la réserve nécessaire aux soins corporels, au lavage du linge, aux besoins de la cuisine, et le cas échéant à l'extinction d'un début d'in-

condie. Des lampes à manchon permettent d'éclairer convenablement toutes les pièces dès la tombée de la nuit, c'est-à-dire aux alentours de dix-huit heures.

Enfin un frigidaire de taille moyenne fonctionne au pétrole et, ma foi, fort bien.

Les fenêtres de ce logement ont des volets mais pas de vitres, un très fin grillage les remplace. Il permet l'aération des pièces, offre par la même occasion une protection contre les insectes qui virevoltent souvent par milliers au moment de la fécondation, comme les fourmis ailées ou les éphémères aquatiques qui prennent leur envol juste avant leur mort. Sans ce grillage, au coucher du soleil et au cours de la nuit, la quiétude de chacun serait gravement compromise.

Une annexe assez grande complète cette concession. Elle sert de cuisine où l'on prépare et cuit la nourriture sur des réchauds à gaz, une chambre est également prévue pour un serviteur.

Bientôt, un lieutenant, en fin de séjour, va libérer ce logement. Très peu de cadres sont preneurs de ce type d'habitations. C'est pourquoi, je me démène pour l'obtenir avant celle, plus moderne, qui doit m'être accordée dans le nouveau lotissement qui n'en finit pas d'être terminé.

*

* *

Célibataire " géographique " à Bouar

Indépendamment des lieutenants Ionnikoff, Court et Richard de mon unité, avec lesquels j'entretiens des rapports amicaux, j'ai également des affinités avec le capitaine Bartholome, l'officier qui devait prendre le commandement de la 1^{ère} compagnie avant que je ne sois désigné pour en être le chef.

Voici un officier sympathique, dynamique, de bon conseil et plein de ressource. En peu de temps il est arrivé à faire pousser, sur le sol aride de son cantonnement, une petite herbe, un peu grasse, rampante et envahissante, qu'il a rapportée de l'une de ses sorties en brousse.

Cette plante, sans apport d'eau important, forme en quelques mois une sorte de gazon fort honnête. Du coup, les trois autres commandants de compagnie ont été priés de faire de même. C'est pourquoi on peut voir maintenant, un peu partout dans le camp, des parterres verts du meilleur effet.

En dehors de nos activités militaires, nous passons d'agréables moments comme avec :

- le tennis sur des courts que le régiment a parfaitement aménagés où les tournois sont suivis par de nombreux

amateurs de ce sport,

- les invitations à dîner chez les officiers vivant en famille, l'ambiance y est généralement décontractée. Les célibataires ne s'y rendent jamais les mains vides, le bazar de Bouar ayant un grand éventail de petites choses à offrir.

- Enfin, la lecture occupe une part importante de mes loisirs.

La peu nombreuse communauté européenne, en place dans ce coin perdu de l'Oubangui, est très soudée. Elle se retrouve lors de grandes manifestations comme celles du 14 juillet, du nouvel an, de la fête du régiment etc... qui se terminent toujours par un grand bal. Je me souviens avoir organisé, à une moindre échelle, un après-midi dansant pour les cadres de la compagnie.

En attendant nos épouses qui tardent à rejoindre Bouar, les jours s'écoulent bien lentement. De temps en temps pour chasser le « blues » qui s'empare de nos esprits, nous nous réunissons, souvent à l'improviste, pour sabler le champagne.

Après cinq mois d'attente, voici que dans sa dernière lettre, votre grand-mère m'annonce son arrivée pour la fin du mois de septembre. Presque en même temps, j'apprends cette nouvelle par la voie officielle mais avec une précision supplémentaire, son voyage se fera par avion.

J'emménage alors dans notre maison provisoire. L'intendance me laisse choisir dans son stock de meubles, le mobilier le mieux adapté à notre demeure. Par la même occasion je récupère nos malles contenant nos bibelots, draps, nappes, linge de maison, vaisselle etc... qui ont voyagé jusqu'à Douala sur le « S/S Mangin » et puis mises dans une sorte de garde-meubles à Bouar.

Par un clair matin de septembre, Bonacafé me

conduit au terrain d'aviation. L'avion est annoncé. Le voici qui roule sur la piste et s'immobilise. C'est avec émotion que je vois débarquer Elisa portant dans ses bras Christine. Les formalités administratives sont vite réglées.

Nous partons en jeep pour notre « résidence ». Votre grand-mère est un peu surprise en la découvrant. Elle ne s'attendait pas à vivre dans une maison aussi tristement rustique. Pour l'heure, elle vient de coucher Christine, qui ne tarde pas à s'endormir à l'abri d'une moustiquaire.

Pendant que je règle quelques détails avec mon ordonnance¹, Elisa et Luc, un jeune serviteur que j'ai récemment engagé, poursuivent la visite de notre maison. Soudain, j'entends un cri d'effroi de votre grand-mère. Je me précipite et la trouve pétrifiée, fixant le coin douche. Un serpent lové darde sa langue fourchue vers ces intrus qui perturbent sa tranquillité. Nous avons vite fait de le décapiter avec un coupe-coupe. Il faudra beaucoup de temps pour qu'Elisa terriblement choquée, retrouve sa sérénité.

Je suis consterné par ce qui vient de se passer. Je m'en veux, d'autant plus que j'ai fait nettoyer avec grand soin la maison et ses abords immédiats pour éviter un tel incident. Depuis cet événement et jusqu'au jour où nous quitterons ce logement, nous resterons en permanence sur le qui-vive.

C'est au mois de novembre que nous emménageons dans notre nouvelle demeure. Une maison neuve, dotée de tout le confort : eau courante, douche rutilante, grandes pièces claires avec ventilateurs au plafond, électricité de 16 heures à 24 heures, cuisine aménagée etc... C'est Byzance !

Le moral est au beau fixe depuis que votre grand-mère a fait ses « visites » de nouvelles arrivées chez les épouses déjà installées. Une rude tradition chez les

officiers. Une démarche qui déplait mais qui s'avère indispensable dans une petite garnison où tout le monde se côtoie. Elle permet en effet, de savoir qui est qui, et évite de faire des impairs. Les maris sont également concernés puisqu'ils viennent rechercher, en fin d'après-midi, leur épouse en visite.

En peu de temps, Elisa s'est fait des relations. Elle joue aux cartes, prend le thé, va en ville, assiste aux conférences, aux matches de tennis. Elle organise quelquefois des dîners où nous convions des couples et des célibataires jusqu'au grade de capitaine.

Formé par des épouses, depuis longtemps rentrées en France, Noël, notre cuisinier est un fin cordon-bleu. Luc est un garçon gentil et dynamique, qui se consacre à Elisa mais surtout à Christine pour laquelle il a une véritable adoration. Mon ordonnance veille sur la maison et toute la famille.

Pour rendre plus agréable l'environnement immédiat de notre habitation, nous avons planté du gazon (évidemment), des hibiscus à grandes fleurs rouges, des bougainvillées roses et mauves et quelques arbres dont des flamboyants à fleurs rouge vif, que nous ne verrons malheureusement pas dans toute leur beauté.

Nous avons mis également en terre des pieds de fraisiers qui donnent d'excellents fruits.

La vie est belle, la fête de Noël se prépare gentiment.

1. Militaire qui, autrefois, était attaché à un officier.

*
* *

Cameroun



- Cameroun -

Sur la route de Yaoundé - 1er séjour -

Le 13 décembre, si j'ai bonne mémoire, tous les commandants de compagnie sont convoqués à l'E-M¹ du régiment. Le colonel Bertin nous annonce alors, que le 4^{ème} RIMa va prêter main-forte aux troupes stationnées au Cameroun, où des troubles sont signalés.

En conséquence, toutes les unités doivent être prêtes à partir au coup de sifflet. Il ajoute : « la 1^{ère} compagnie, en avant-garde, prendra la route pour Yaoundé le 17 décembre au matin. »

C'est le branle-bas de combat.

Le 17 à 06H00, après une dernière inspection de notre colonel, ma compagnie s'éloigne en empruntant une piste en triste état. Je suis en liaison radio avec Bouar et l'E-M. de Yaoundé qui a été prévenu de notre départ ainsi qu'avec certaines brigades de gendarmerie sur notre itinéraire, qui ont été approvisionnées en essence et lubrifiant, à notre intention.

J'ai reçu l'ordre de rejoindre, le 20 décembre impérativement, la capitale camerounaise et de me présenter

immédiatement à l'E-M. où de nouvelles instructions doivent m'être données.

Tout cela est parfaitement clair, mais des facteurs impondérables, en rapport avec mes moyens de transport, risquent de ne pas faciliter ma mission. Pour pallier toute défaillance des camions, j'ai obtenu un certain nombre de pièces de rechange. J'espère qu'elles seront suffisantes pour permettre à l'unité d'arriver, en temps et heure, au complet, à Yaoundé.

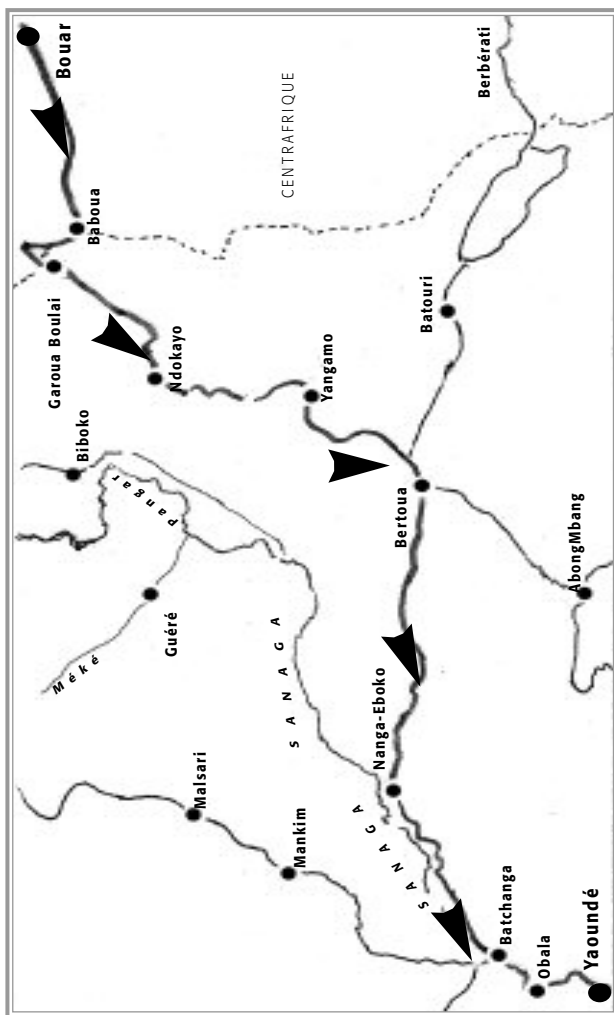
Nous quittons l'Oubangui-Chari au poste frontière de Garoua Boulai et pénétrons dès cet instant dans le nord-est du Cameroun.

Sur la route pratiquement déserte, je roule en tête de 13 ou 14 véhicules transportant 140 hommes dont j'ai l'entière responsabilité. J'éprouve une certaine allégresse et une sensation grisante de liberté et de puissance.

Après avoir fait plusieurs haltes pour nous regrouper, laisser refroidir les moteurs, remplacer des chauffeurs, faire le plein d'essence et se détendre en déjeunant, nous approchons du village où nous devons passer la nuit. Toute la journée, les liaisons radio entre véhicules ont, à ma grande surprise fonctionnées. La nuit nous enveloppe depuis peu lorsque nous arrivons à Ndokayo, notre premier bivouac.

Ce sont les bruits sourds des longs pilons que les femmes utilisent pour écraser le mil, le sorgho, l'arachide, dans des mortiers qui me réveillent au petit matin. Tout en me préparant pour la seconde étape de notre déplacement, je profite de l'air frais aux senteurs d'herbes sauvages.

Une grande activité règne chez les militaires. La roulante est en ordre de marche, le café a été distribué avec les rations individuelles de la journée. Les hommes ont rempli d'eau leur bidon ainsi que les jerrycans de leur véhicule. Les pilules de sel et la nivaquine ont été distribuées et avalées. Chacun se hâte



- Déplacement de la 1ère Compagnie
de Bouar à Yaoundé -

pour l'heure du rassemblement. Des ordres fusent de toutes parts.

Tout le monde est loin d'être propre et bien rasé, la poussière de latérite de la veille a pénétré partout et sali autant les hommes que le matériel. Faute d'eau en quantité suffisante, Il n'est pas possible de faire mieux.

Alors que je donne mes premiers ordres de la journée aux cadres rassemblés autour de moi, une jeune personne du village nous offre, dans un grand panier, des mangues bien mûres et fraîches. Elle est envoyée par le chef du lieu. Après l'avoir remerciée, nous faisons nos adieux aux gens présents et démarrons. Des enfants agitent leurs mains, tout en courant le long du chemin, pour nous accompagner le plus loin possible. Il est tôt, la température est encore clémente.

En traversant cette région de savane où les villages sont disséminés sur une grande distance, j'aperçois des hommes qui vont travailler au champ, d'autres l'arc à la main partent à la chasse à l'antilope. Ailleurs, un groupe d'hommes achève la construction, en terre battue, d'une maison commune; des jeunes gens grimés au sommet de palmiers, coupent de lourdes grappes de noix de palme destinées à faire de l'huile. Enfin, des femmes, portant des charges de bois ou des récipients d'eau sur la tête et quelques-unes, leur enfant dans le dos, rentrent pour s'adonner à d'autres tâches. Leur sort n'est pas enviable.

Tous ces gens s'arrêtent à notre passage et nous font des signes de la main. Ces marques de sympathie font plaisir. Il est difficile d'imaginer le Cameroun en effervescence. Ici, dans le nord-est de ce pays, tout est calme et paisible.

Plus nous allons vers le sud-ouest, c'est-à-dire vers la civilisation, plus le décor change. Les villages sont plus nombreux. Les maisons sont construites « en dur » et mieux alignées. La circulation est désordonnée et

moins fluide. De petits commerces de toutes natures fleurissent le long des routes. Je remarque ces vendeurs d'essence au litre, ces garages folkloriques installés dans des réduits crasseux ou en plein air à même le sol. Des ouvriers formés sur le tas, s'affairent autour de vieilles voitures, démontent mobylettes et bicyclettes, palpent des pneus cent fois crevés afin d'essayer, une fois encore, de les réparer.

Nous croisons des groupes d'écoliers et de lycéens, vêtus de l'uniforme de leur établissement, qui vont ou reviennent de leurs cours. Notre passage près d'eux, ne suscite manifestement aucun intérêt.

Cette deuxième partie de notre déplacement nous fait pénétrer dans la chaleur accablante, humide et étouffante de la forêt tropicale. La population que nous croisons est concentrée dans des villages, elle ne nous montre aucun signe particulier de sympathie ni d'hostilité d'ailleurs. Nous leur sommes totalement indifférents.

Ce mercredi 18 décembre, nous arrivons vers le milieu de la matinée au gîte militaire d'étape de Bertoua où nous devons rester toute la journée et une courte partie de la nuit. Je désire que toute l'unité, hommes et véhicules, se rende plus présentable. Un nettoyage à grande eau, nous fait le plus grand bien.

Jeudi 19 j'ai programmé le réveil à 02H00 et le départ à 03H00. Tôt le matin les routes sont dégagées. Nous faisons une halte à Nanga-Eboko. Il est 08H30. Nous avons roulé en moyenne à 60 kilomètres, avec des pointes à 70. Après un court arrêt, nous reprenons la route.

Depuis 14 kilomètres, nous roulons sur une chaussée goudronnée. Nous ne la quittons plus, car elle conduit à Yaoundé. Pour l'heure, nous stoppons dans le village d'Obala pour y passer la nuit. Nous avons d'ores et déjà fait près de 750 kilomètres. Pour rejoindre la capitale, il en reste 42.

Vendredi 20, fin de notre déplacement. Nous sommes arrivés à Yaoundé dans les délais prescrits, sans nous presser. L'unité est regroupée dans une caserne dont j'ai oublié le nom. Curieusement personne ne nous attend. Cela provoque une certaine pagaille qui ne facilite rien. Il faut élever la voix et faire preuve d'autorité pour que les responsables prennent conscience de leur défaillance à notre égard et qu'enfin ils s'activent.

La compagnie tant bien que mal installée,
je pars pour l'état-major

1. Etat-Major.

*
* *

Au temps du « Kamerun »

Parmi les territoires dont l'Allemagne s'est emparée au moment de la ruée impérialiste dans l'ouest et le sud-ouest africain, il y a le Cameroun, où dès 1860 un comptoir allemand est installé sur la côte Atlantique.

On connaît peu de choses sur l'histoire du « Kamerun » avant la colonisation européenne. Celle-ci s'est faite tout d'abord selon la méthode bismarkienne, c'est-à-dire par le négoce de grandes sociétés commerciales allemandes. Les résultats obtenus n'ayant pas été à la hauteur des espérances, la conquête de cette terre est alors confiée aux militaires et sa gestion, à l'administration allemande.

Pour faciliter ce nouveau type de colonisation, Bismark envoie au Cameroun Gustave Nachtigal¹, un habile et fin politique. Sa mission consiste à prendre contact avec les principaux chefs de tribus et de les amener à se ranger sous le protectorat allemand. Mais la manière forte employée par les forces allemandes ne facilite pas sa tâche.

En effet, des villages en rébellion sont rayés de la carte, le nombre des pendus ne se compte plus. Dans la province Ewondo² sévit un certain major Dormik. Il s'est vu offrir pour épouse une jeune fille du pays. Il n'en expédie pas moins à la potence, par fournées entières, ceux qui font montre de la moindre velléité de résistance. Ailleurs, dans le nord notamment, les chefs traditionnels, musulmans pour la plupart, qui refusent de se soumettre sont arrêtés, torturés, leur famille massacrée. Des hommes de paille les remplacent rapidement.

Sous la férule de très importantes sociétés commerciales germaniques, 80.000 porteurs et 250.000 manoeuvres triment en permanence sur les pistes et les chantiers ouverts par ces premiers colonisateurs. Ils mettent en place les bases de l'économie du Cameroun, en créant des plantations, en construisant des routes et des voies de chemin de fer.

Mais, pendant le conflit de la première guerre mondiale, le Cameroun est occupé par les troupes françaises et anglaises. A l'issue de cette guerre, l'Allemagne perd toutes ses colonies. Le Cameroun est alors placé sous mandat français par la Société des Nations (S.D.N.), sauf une étroite bande à l'ouest, qui passe sous mandat britannique.

Dès la fin de la seconde guerre mondiale, l'Empire Français devient Union Française. La Constitution de 1946 reconnaît les droits politiques de tous les citoyens français. L'abolition du travail forcé

en Afrique, est votée cette même année et le code pénal métropolitain devient applicable à l'ensemble de l'Union.

Le Rassemblement Démocratique Africain (R.D.A.) constitué à Bamako (Mali) en 1946, regroupe toutes les élites africaines francophones, comme Félix Houphouët-Boigny, fondateur du R.D.A. et Léopold Sédar Senghor. Tous deux et combien d'autres vont incarner la montée en puissance des hommes politiques africains dans la politique française.

Pour ces hommes, une totale assimilation ne peut découler que de la reconnaissance des droits politiques et civiques. En revanche, lorsque la revendication d'indépendance l'emporte sur l'assimilation, comme c'est le cas à Madagascar en 1947, le pouvoir colonial réprime sans ménagement l'insurrection (100.000 morts).

Dans les années 1955-1957, les hommes de l'U.P.C. (« Union des Populations du Cameroun ») dirigée par Ruben Um Nyobé³, radicalisent leur lutte pour l'indépendance dans une guérilla qui devient vite sanglante.

1. Explorateur allemand (1834-1885) qui reconnut les abords du lac Tchad.

2. Où le site de la future capitale Yaoundé est choisi en 1887.

3. Perçu comme communiste.

*
* *

Pistes carrossables - Recensement - Opération commando

C'est dans ce contexte de rébellion que nous sommes envoyés, par l'autorité militaire de Yaoundé pour rétablir l'ordre dans la province Sanaga Maritime. Pour ce faire, nous reprenons la route afin de rejoindre le village de Khan d'où nous déployons dans une zone où les partisans de Ruben Um Nyobé sont assez nombreux, à ce que l'on nous a dit.

Notre mission consiste à : - ramener le calme, - assurer la protection de la population contre les exactions de l'U.P.C., - rechercher et capturer le chef de la révolte dont la présence dans notre secteur est plus que probable.

En conséquence, nous allons regrouper les villages isolés, procéder au recensement des habitants, maison par maison. Mener une action psychologique auprès des autorités locales et de la population pour les convaincre du bien fondé de notre présence et de nos actions. Comme celle d'ouvrir de nouvelles pistes carrossables afin de faciliter les déplacements et par la même occasion de pouvoir intervenir plus rapidement

à leur profit.

Le 20 décembre 1957, nous sommes à Khan, je constate que le choix de ce village, pour y implanter mon P.C. est judicieux.

Avec l'appui du responsable du lieu, je fais construire, sur un terrain gagné sur la forêt, un petit cantonnement et mon P.C. Les plans sont rapidement établis, les matériaux rassemblés, ils ont été récupérés dans des villages proches. Tous les villageois qui participent à cette réalisation travaillent vite et bien.

En attendant la fin de ces constructions¹, je décide de m'installer dans un camion militaire. La troupe et les cadres, qui restent avec moi, logent dans des bâtiments de l'école de la mission catholique du Père Scheller qui a bien voulu les mettre à notre disposition.

Le reste de la compagnie a pris possession d'un territoire compris, au nord, entre les villages de Ngambé II et Keleng et le fleuve Sanaga, de Sakbayémé à Niol. La section du lieutenant Court s'installe à Pendjok, village situé à 10 kilomètres de Khan. Une autre section est à Mandondo et une autre à Ngambé II. Les deux premières formations ont rejoint à pied leur poste, la piste existante n'étant pas encore carrossable.

En un mois, l'unité s'est bien implantée dans son secteur. Sous la surveillance et la protection de nos patrouilles, le regroupement des villages et hameaux isolés débute ainsi que le recensement de notre population. Un peu partout d'anciennes pistes deviennent carrossables et de nouvelles commencent à se construire.

Les chefs des villages participent volontiers à toutes ces tâches. Ouvrir 115 kilomètres de piste à travers une forêt dense et hostile, et les rendre carrossables avec pour seuls outils, des pelles, des haches, quelques pioches et des coupe-coupe, ne fut pas une

mince affaire mais un travail colossal.

Un de mes sous-officiers André Deschamps², dans un article destiné à la revue Soldat d'Outre-Mer intitulé « A travers l'Afrique avec la 1^{ère} Compagnie de Combat en Sanaga-Maritime » écrit :

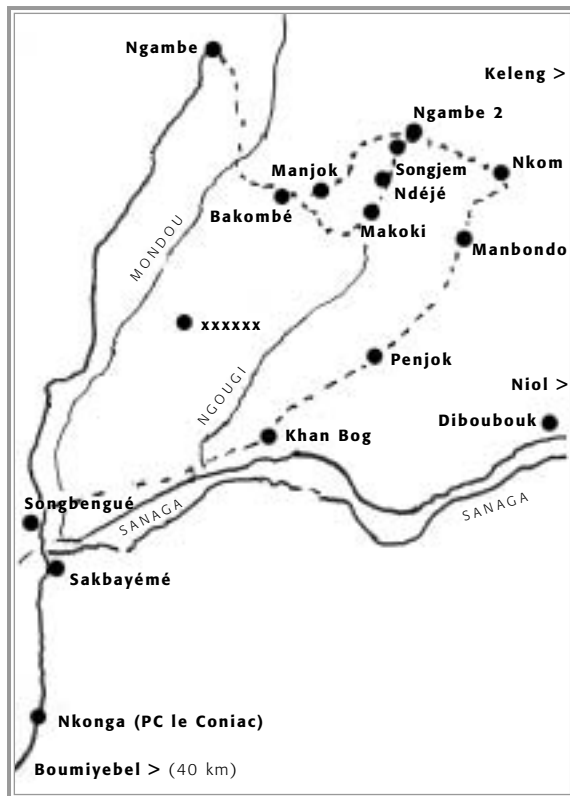
« Lorsque, enfin, nous nous présentons pour la première fois dans un village, en jeep ou en 4X4, la population rassemblée laisse exploser sa joie, qui devient vite du délire, car elle sait maintenant que ses efforts n'ont pas été vains.

Après l'inauguration de la piste, pourrait-on dire, les réjouissances commencent »...

Le travail du recensement de la population de notre secteur est souvent accompli dans des conditions pénibles parfois, exténuantes et dangereuses toujours. Quelquefois il faut rejoindre à pied des villages blottis dans la forêt. Ces déplacements, par une chaleur accablante, dans une atmosphère étouffante, dans une végétation haute n'offrant aucune vue dégagée, sont particulièrement inquiétants.

Cette tâche, je l'ai confiée à deux sous-officiers très consciencieux. L'un se nomme Baïkoua, l'autre est André Deschamps. Au cours de leurs tournées, toujours sous protection, ils font preuve de savoir-faire, de patience, de rigueur et d'initiative. Un jour, Deschamps arrive en véhicule dans un village où il doit procéder au recensement des habitants. Suite à la mauvaise transmission d'un ordre au chef du village, il est accueilli, sur la place du marché, par des centaines de villageois, qui manifestement attendent le lieutenant et non le responsable du recensement!

Pour ne pas décevoir tous ces braves gens, Deschamps prend la parole et prononce à ma place un discours, dont je ne doute pas un instant qu'il fut parfait. En effet, j'appris peu de temps après, que tout avait été évoqué : l'amitié franco-camerounaise, le drapeau, la



----- Tracé des pistes carrossables
créées ou améliorées

France, l'Armée présente pour assurer la sécurité etc ... enfin et surtout les remerciements pour le magnifique travail accompli.

En dehors de ces activités, il en est d'autres plus discrètes, comme la traque des rebelles et notamment celle de Ruben Um Nyobé, leur chef. Deschamps explique parfaitement le déroulement de ces « chasses » :

« Outre les patrouilles et embuscades classiques, il y a ces actions rapides faites sur renseignements, par un commando de 8 à 10 hommes, qui partent à l'insu de tous pour un nombre indéterminé de jours. Toujours en liaison radio avec le P.C. de la compagnie, ces militaires se déplacent la nuit dans des zones bien ciblées. Ils se postent près des maisons isolées ou repérées comme des abris potentiels, ou à un carrefour de pistes, au bord d'un ruisseau, dans un champ... Parfois, dans la journée, ils se tapissent près de traces suspectes pouvant être celles d'un passage emprunté régulièrement par les rebelles... ».

Une de ces opérations commando à laquelle j'ai participé au début du mois de janvier 1958 fut partiellement un échec. Cela s'est passé dans une région ravagée par les partisans de l'Union des Populations du Cameroun.

Un de mes informateurs me signale que Ruben Um Nyobé se trouve dans un maquis à trois jours de marche et qu'il a, semble-t-il, l'intention d'y rester quelque temps. L'homme se propose de me servir de guide³.

Le même jour, je prends contact avec mon chef direct, le commandant le Coniac, qui a son P.C. à Nkongha. Il me désigne pour mener une action commando et le lieutenant Court pour me remplacer pendant mon absence. Après avoir réglé des questions relatives à des liaisons radio, je rentre à Khan.

Dès mon retour, je retrouve mon informateur et

désigne pour participer à cette opération huit militaires que je connais bien. Je leur explique notre mission. Ils sont vite prêts. Dans leur sac à dos, ils emportent une couverture et des rations de survie. Ils portent sur eux leur arme, leurs munitions et des grenades.

Nous nous rassemblons dans un endroit discret, à l'heure où le soleil garde encore, pour un court moment, cette couleur orangée. En empruntant des sentiers détournés, notre guide nous conduit à un petit village abandonné depuis fort longtemps. Nous y passons une partie de la nuit. Deux sentinelles, relevées toutes les heures, assurent notre protection.

Bien avant l'aube, nous repartons. Furtivement nous nous faufileons dans la forêt à la recherche d'un passage un peu dégagé. Nous apercevons une colonne de fumée montant d'un village. Nous avons vite fait de nous en approcher. Quelque chose d'insolite s'est passé. Sans nous dévoiler, nous avançons. Il y a là de nombreuses maisons brûlées, d'autres brûlent encore, certaines sont effondrées. Un monceau de débris flambe.

Les combattants de l'U.P.C. sont passés ici et ont fait régner la terreur. Point de jeunes hommes et femmes. Ils ont été capturés et emmenés loin de leur environnement. Il ne reste que quelques nourrissons affamés et geignards que de vieilles femmes gardent dans leurs bras, et, appuyés contre le montant de leur porte, accroupis ou couchés sur le seuil de leur case ou de ce qu'il en reste, quelques vieillards silencieux. Je signale à Nkongha la position de cette commune qu'il faut secourir.

Discrètement, nous reprenons notre progression. Notre marche est pénible car nos articulations et nos muscles sont endoloris. Alors que nous longeons un village, nous apercevons des habitants rassemblés en cercle et au milieu d'eux, un personnage revêtu d'un

curieux accoutrement et portant un masque aux traits inquiétants. Il bastonne le dos nu d'une femme hurlante, que d'autres maintiennent. Chaque coup de bâton déclenche des cris perçants dans l'assistance. Etait-ce une manifestation de l'U.P.C. ? ou une punition infligée pour une faute grave? je ne peux le dire. Ce pourrait être aussi bien une tradition locale, sanction pour un adultère, qu'un agissement de l'U.P.C. La nuit tombe. Nous nous arrêtons pour goûter un repos bien mérité.

Alors que le soleil se lève nous repartons. Vers midi de ce troisième jour, mon guide-informateur me rejoint pour me dire que nous sommes très près du maquis et qu'il se pourrait bien que Ruben Um Nyobé soit maintenant installé dans un hameau, d'une quinzaine de maisons, tout proche de son refuge, à une portée de flèche.

Avec quatre hommes du commando, je l'envoie en reconnaissance. Environ trois heures après ils sont de retour et m'annoncent que le maquis existe bel et bien, mais que plus personne n'y vit. Les maisons du hameau par contre sont occupées. Je décide, faute de mieux, d'entrer en action le lendemain matin de très bonne heure. Nos objectifs sont donc ces quelques maisons regroupées où s'est peut-être fixé Nyobé. Prudemment, nous approchons. Avec mes jumelles j'observe. Au bout d'un certain temps, je ne me fais plus d'illusion sur le succès de notre mission. Je n'ai vu aucun uniforme ou même un semblant d'uniforme. Néanmoins, dès la tombée de la nuit, nous investissons le hameau en nous mettant en position aux portes d'entrée et de sortie.

Au petit jour, nos hurlements réveillent les habitants et provoquent une belle panique. Nous rassemblons séparément les hommes et les femmes. Bientôt je dois me rendre à l'évidence, Nyobé n'est pas parmi eux, ni caché dans le village. Piètre consolation, nous

arrêtons quatre ou cinq cadres civils, (sur dénonciation) et récupérons des documents, deux ou trois fusils de traite et des sortes d'arbalètes. Une brouille.

Malgré cette déconvenue, je décide de poursuivre nos recherches aux alentours, en pure perte malheureusement. Nous rentrons alors à Khan.

*

J'apprends plus tard que le chef de la rébellion, Ruben Um Nyobé, était bien dans ce hameau, qu'il a été surpris comme tous les habitants et qu'il a échappé à son arrestation en s'habillant en vieille femme et en se dissimulant au milieu d'elles.

La leçon ne sera pas oubliée...

1. Ce sont des constructions réalisées en paille.
2. Quelques années après le Cameroun, Deschamps m'a retrouvé. Depuis ce moment, j'entretiens avec lui des relations très amicales.
3. Une forte récompense pécuniaire est offerte à toute personne donnant une information conduisant à la capture de Ruben Um Nyobé.

*

* *

Tristes funérailles

Par une nuit particulièrement sombre, un civil qui ne répond pas aux sommations réglementaires d'une de nos sentinelles, est mortellement blessé. La triste nouvelle est transmise très rapidement à sa famille qui récupère le corps.

J'assiste aux funérailles de ce malheureux.

C'est dans son blanc linceul que le cadavre raidi est déposé au fond d'une fosse fraîchement creusée. Des hommes placent maintenant, une grosse natte tressée sur laquelle ils jonchent des branches d'épineux, afin de tenir en respect les hyènes fouisseuses. Puis ils comblent le trou avec des pierres plates bien tassées surmontées d'un monticule de terre.

La cérémonie terminée, je reste un moment avec le vieux chef du village. Il ne dit mot. Pour rompre le silence, je lui exprime la tristesse que me cause cette mort stupide. Sortant de son mutisme, il me confie : « Il y a dans notre village, comme ailleurs, trois groupes de gens, tu le sais sûrement. En premier, ceux que l'on voit, ils marchent, ils mangent, ils dorment, ils travaillent. Viennent en deuxième, les ancêtres depuis longtemps muets mais toujours présents. Et en troisième, ceux qui attendent leur tour pour venir au monde.

L'un d'eux remplacera cet homme décédé.

Ne culpabilise pas, le sort de celui qui est parti, était écrit depuis son arrivée au monde. Ta sentinelle fut simplement l'instrument du tragique destin et crois-moi, nul ne peut lui reprocher cette mort. »

Peu de temps après, nous nous séparons sans avoir rien ajouté. Je suis las.

Songeur, je me dirige vers mon P.C.

*
* *

Une certaine inspection

Il existe des chefs dont le nom seul suffit à évoquer des tracas de toutes sortes, des moments pénibles à vivre. Le général le Puloch est de ceux-là. Personne ne songerait, un instant, à prendre à la légère l'annonce de sa visite.

Cette autorité se déplace toujours avec son équipe, c'est-à-dire cinq ou six officiers supérieurs¹, qu'il a personnellement sélectionnés. Ils sont tous bardés de diplômes et ont fait leurs preuves. Ce ne sont pas de joyeux drilles corruptibles, mais en l'occurrence des spécialistes très pointus de l'inspection, telle que la conçoit leur chef. Selon eux, l'officier qui commande est responsable de toute défaillance, y compris celles de ses subordonnés. En conséquence, si tel est le cas, l'officier est sévèrement sanctionné et son avancement souvent retardé.

Or voilà que la terreur des officiers, le mot n'est pas trop fort, vient inspecter les troupes faisant cam-

pagne au Cameroun. Dès l'annonce de cette nouvelle, je fais récupérer, par mon chef comptable, toutes les directives émanant du général. Curieusement, j'en reçois certaines des E.M. de Bouar et de Yaoundé, avec l'ordre de les mettre en oeuvre immédiatement. Elles ne nous avaient jamais été transmises.

Je me plonge dans la lecture de ces documents de portée générale. Il est question, par exemple : de la fermeture des fosses d'aisance, de l'utilisation de grésyl pour désinfecter, de la lutte à mener contre les mouches, les moustiques et autres insectes, de l'installation de séchoirs à linge, dans les zones particulièrement humides, de l'entretien des moustiquaires, des produits de fortune pour éviter les piqûres d'insectes, de la surveillance des hommes travaillant en cuisine et des cuisiniers, de leur propreté, du suivi de l'eau potable, de l'utilisation du savon, des pansements individuels, de la prise quotidienne de la nivaquine; « Il y aura des contrôles inopinés de médecins qui effectueront des sondages, en procédant à des prises d'urine. Aucune exception ne sera tolérée. »

Il s'agit aussi de notes relatives aux infirmiers, à la propreté de leur trousse médicale, aux instruments et aux médicaments, à la tenue des documents sanitaires, et encore de la création de champs de tir aux mesures bien précises, de la récupération des douilles vides, des effets détenus par les hommes de troupe, de leur entretien, de l'utilisation du cirage. Egalement, celle de la connaissance du "H+L" de chaque arme affectée ou non, du numéro de l'arme la plus précise de l'unité.

Cet énoncé n'est pas exhaustif. Je pourrais continuer pendant trois pages encore. Inutile d'essayer de rattraper ce qui n'a pas été fait en temps voulu, c'est courir à une catastrophe programmée.

Je dois néanmoins vérifier ce qui a été fait et peut-être corriger des erreurs. Le temps presse. Je fais la

synthèse de tous ces documents en m'attachant à l'essentiel et j'ajoute ce que j'ai appris de bouche à oreille des manies du général. J'envoie le tout à mes officiers. J'ai prévu deux réunions avant son arrivée et de courtes visites à mes postes.

Le grand jour est là. Nos brodequins sont propres et graissés, comme le prévoit une de ses notes. Nous sommes prêts, du moins, je le pense.

A sept heures, le général arrive avec son escorte. A l'issue de la cérémonie d'accueil et des présentations, le commandant le Coniac me glisse discrètement à l'oreille : « Le chef de la 4^{ème} compagnie, qui a prétendu n'avoir pas reçu l'ordre de prendre les moustiquaires des hommes de son unité, rentre immédiatement à Bouar, d'où il prendra le premier avion pour la France. »

Je comprends ce que sous-entend ce message.

Je n'ai aucune crainte à ce sujet, les nôtres ayant toutes été vérifiées et réparées le cas échéant.

Pendant l'inspection du général, deux officiers de son équipe se rendent dans deux de mes postes, pour procéder à quelques vérifications dont ils ont le secret !

Je reste toute la journée et jusqu'à la tombée de la nuit aux côtés du général, lequel regarde tout, me questionne sans cesse sur les ordres que j'ai donnés ou reçus sur telle ou telle chose. Tout y passe. Nous allons à sa demande, faire un tir au fusil à 70 mètres. Il fera plusieurs fois de suite, 48 points sur 50, avec 5 cartouches, en utilisant le meilleur fusil de mon poste, dont il a vérifié le "H+L" sur le registre prévu à cet effet et sur la crosse également, comme le prescrit une de ses notes. Pour ma part, je ne fais que 46 points. « c'est insuffisant » me dit-il.

Au passage, il interroge des hommes de troupe

qu'il croise, vérifie l'état de leur arme, de leur tenue. Puis il demande à voir l'infirmier, le cuisinier, mon chauffeur, le chef-comptable avec tous ses registres; il s'attarde dans les dortoirs de la troupe, toutes les moustiquaires sont vérifiées, ainsi que l'éclairage, les réserves d'eau etc...

Le repas de midi que nous prenons est léger, mais possède le nombre de calories nécessaires, prévu par des médecins, mais que celui de sa suite a contrôlé. L'ambiance est détendue. A la fin du repas, nous allons dans ma chambre, car le général m'a demandé à se laver les mains. Avant de passer à table, il avait été convié avec sa suite, à le faire en un lieu bien précis que j'avais préparé.

Rien ne lui échappe, ni ma serviette, sèche et bien blanche, ni mon savon posé sur une large feuille d'arbre, ni mes effets rangés sur une étagère suspendue. Mes livres non militaires l'intéressent ainsi que ma caméra. Ma moustiquaire recouvre tout mon lit Picot sur lequel sont rangés et pliés mon sac à « viande » et ma couverture. Tout est net. Nous sortons. C'est alors qu'il me demande d'où proviennent le broc d'eau et la cuvette posée sur une rudimentaire table de toilette. « Je les ai achetés, mon général. »

C'est l'heure de se pencher sur les opérations militaires menées et leur succès, sur ma connaissance du secteur, sur les échecs subis, l'enseignement tiré, etc... quels sont mes informateurs, les renseignements qu'ils me donnent etc...

La nuit est presque là. A tort, je pense que tout est terminé, or voici que le général décide d'aller à Pendjok, chez le lieutenant Court. Interdiction de le prévenir. Celui-ci attend mon appel pour être certain que le général est bien parti. Nous arrêtons nos véhicules assez loin du poste et continuons à pied pour vérifier que les consignes de sécurité sont bien appli-

quées par les sentinelles. Puis nous examinons les moustiquaires, la propreté de la cuisine, etc...

Cette fois, c'est la fin. Les deux officiers de sa suite, partis depuis le matin nous ont rejoints. Au moment de nous séparer, le général le Puloch, m'annonce qu'il aura le plaisir de me revoir à Bouar, dans de meilleures conditions. Il appelle un intendant présent (actuellement nommé commissaire), lui ordonne d'augmenter la ration de savon des hommes de troupe et d'étudier d'une manière positive et favorable une augmentation de leur prime de déplacement. Il ajoute : « Et ceci n'est pas un vœu pieux ». Un officier de son équipe prend ostensiblement note du désir du général.

Je regarde la lumière des phares des véhicules qui s'éloignent sur le chemin en éclairant la nuit. Elle s'estompe peu à peu. Le silence remplit la nuit. Je suis enfin seul, je commence à décompresser. Mon opérateur radio a informé tous les postes du départ du général. Néanmoins, je reste en liaison avec la patrouille qui va surveiller le franchissement de la Sanaga sur 150 à 200 mètres, en bac, par le général et sa suite. Ils seront pris en charge sur l'autre rive à Sakbayémé, par une autre unité.

L'heure est à la réflexion. Pendant toute l'inspection, je n'ai eu aucune marque de sympathie de mes chefs. Tous étaient suspendus à mes réponses, à mes explications, craignant à tout moment un dérapage qui aurait pu les mettre en cause et provoquer les foudres du général le Puloch, qui ne connaît, comme je vous l'ai dit, qu'un responsable : celui qui donne les ordres ou celui qui les applique.

Cette journée du 27 janvier 1958 est à marquer
d'une croix blanche.

I. Commandant – lieutenant-colonel et colonel.

Des liens se sont créés – Adieu à Khan

Les jours passent. Le mois de mars est entamé. La fin de notre premier séjour au Cameroun approche. Cette perspective ne ralentit en rien nos efforts pour capturer l'insaisissable Ruben Um Nyobé.

Nous continuons donc à maintenir, jour après jour, notre pression sur ses partisans qui se trouvent en continuelle insécurité et de ce fait, restent très discrets. Nous avons donc toute latitude pour attirer à nous une population libérée de la crainte que leur inspirent les fanatiques de l'U.P.C. Maintenant elle collabore avec nous pour empêcher leur mainmise, en douceur ou par la force, sur cette partie de la Sanaga Maritime.

Indépendamment de notre action militaire, nous apportons une certaine aide à la population, notamment en lui dispensant des soins médicaux sommaires. Notre infirmier que tous appellent docteur Bélakimbi s'en charge. En outre, nous organisons le transport des malades graves jusqu'aux dispensaires d'Eséka ou d'Edéa. Nous proposons également, de temps en temps, à des villageois mandatés par les habitants, des places dans nos camions pour les conduire en sécurité, dans les gros bourgs afin d'y vendre ou d'acheter des marchandises. Enfin pour l'ordinaire des militaires de

leur formation, mes chefs de section ont l'autorisation de s'approvisionner auprès des paysans locaux.

Dans un tout autre esprit, des liens se sont créés entre les habitants, la troupe et les cadres de l'unité, spécialement à l'occasion de fêtes où nous sommes invités. Ces repas se terminent généralement par des danses sur fond de tam-tam et de musique locale. Parfois des chorales agrémentent ces réceptions de leurs chants. Toutes ces activités pratiquées en commun, ont fait tomber les barrières qui pouvaient exister.

Le calme qui règne dans notre secteur depuis la disparition de presque tous les partisans de l'U.P.C., (mes informateurs me l'ont confirmée) va conduire le commandement à nous déplacer vers Edéa où rien ne va plus. Nous allons regretter notre secteur. J'ai la faiblesse de croire que notre population va garder un bon souvenir de la 1^{ère} compagnie. La vielle du départ, toutes mes sections rejoignent mon P.C.

Ce matin-là, le temps est épouvantable et une pluie désagréable ne cesse de tomber. Malgré tout une centaine de personnes et toute la population de Khan se sont regroupées pour nous dire au revoir.

Alors que la compagnie rassemblée est prête à embarquer dans les camions, une délégation s'approche et nous exprime ses regrets de nous voir partir.

Elevant la voix et m'adressant à tous les gens présents, je leur dis quelques mots que je fais traduire, pour les remercier d'être aussi nombreux et pour le bon travail qu'ils ont accompli. Enfin, je leur souhaite en mon nom et celui des hommes de la 1^{ère} compagnie tout le bonheur possible et surtout la paix. C'est alors qu'un chant d'adieu s'élève, il est repris par les jeunes gens et les jeunes filles, dont beaucoup me semble-t-il, ont été de toutes les fêtes.

Nous embarquons, notre convoi démarre.

Sur les vingt kilomètres qui conduisent au bac et sur le bac même, des gens nous adressent un ultime adieu. Longtemps, des mains s'agitent vers nous. Nous leur rendons la pareille.

Une page est tournée.

Un nouveau chapitre commence.

*
* *

Retour à Yaoundé

Depuis la seconde semaine de mars, la compagnie est stationnée à Makando, au sud-est d'Edéa.

Nous avons repris notre lutte contre les rebelles. Comme je m'y attendais, la population, moins accueillante que celle de Khan, ne nous apporte aucune aide.

Nous avons à peine le temps d'amorcer une stratégie offensive, que déjà notre retour est évoqué. Il est même imminent, puisque fixé au 23 mars 1958 et notre départ pour Yaoundé au 21. Priorité est alors donnée pour que l'unité soit prête en temps voulu. Nous nous activons.

Il est six heures ce 21 mars. Notre convoi, composé de jeeps, de 4x4 et de camions GMC et U55, est en ordre de marche. Le personnel est à bord. Les véhicules démarrent et nous prenons la direction de Yaoundé. Nous avons 180 kilomètres à faire pour

rejoindre la capitale camerounaise.

Dans la matinée, un chauffeur, qui conduit pour la première fois un U55, perd le contrôle de son poids lourd. Celui-ci heurte un obstacle, se renverse et après une glissade, s'arrête en travers de la route.

Le bilan de l'accident est assez lourd, heureusement aucun mort n'est à déplorer. Néanmoins, une quinzaine de militaires se retrouvent à l'hôpital pour des contusions plus ou moins importantes, qui ne les empêcheront pas de rentrer avec la compagnie à Bouar. Malheureusement, un sous-officier européen, le sergent Marchi souffre de traumatismes graves à un coude, à la colonne vertébrale et à la tête.

Les évacuations terminées, la route dégagée, nous repartons et arrivons enfin à Yaoundé pour 16 heures ! Je vous fais grâce des explications, des rapports, des comptes-rendus et des réactions de certaines autorités militaires du Cameroun.

Malgré ce triste accident, le repas exceptionnel, commandé depuis Makando par les cadres de la compagnie, pour célébrer notre départ, a tout de même lieu. Il me semble que nous méritions bien ce pastis, cette bouillabaisse, ce vin d'Alsace bien frais etc...L'ambiance est agréable. Nous avons une pensée pour Marchi et convenons de lui rendre visite le lendemain.

Le 22 mars, nous décompressons. Nous sommes impatients de retrouver nos femmes, nos enfants, nos amis, nos logements et nos lieux familiers. Nous avons de plus en plus hâte de rentrer chez nous.

A neuf heures le dimanche 23 mars 1958, nous embarquons dans des avions Nord 100 pour l'Oubangui-Chari et plus précisément pour Bouar.

*
* *

Bouar – La promesse du général le Puloch

Les avions atterrissent sans encombre sur la piste du terrain d'aviation de Bouar, où nous attend le colonel Bertin. Une fois l'unité rassemblée, il nous adresse quelques mots de bienvenue et nous annonce qu'une permission de 48 heures est accordée immédiatement à toute la compagnie.

Des véhicules nous transportent à notre cantonnement où nous reprenons possession des lieux. Il me faut lire des notes de services urgentes et m'occuper de mille et une choses. Enfin, je suis à la maison et très heureux de retrouver Elisa et Christine. Celle-ci a bien grandi. C'est la fête. Tout a été pensé, réalisé dans ce but et c'est une réussite.

Voici quelque temps déjà que la 1^{ère} compagnie a pris son « rythme de croisière ». En fait, depuis que le général le Puloch est venu à Bouar pour inspecter de nouveau mon unité. Comme précédemment, il passa des heures à questionner et à regarder tout dans le détail. Je n'ai eu, pendant les deux jours que dura son inspection, qu'une courte nuit de repos, car de 6 heures à 23 heures, j'étais à ses côtés.

Selon le processus habituel, des officiers inspecteurs, un calepin en main, accompagnent mes officiers

et chefs de section sur le terrain pour suivre les exercices de combat (dont un effectué de nuit) et certaines séances d'instruction. Les autres contrôlent la tenue des dossiers du personnel, les registres du sous-officier armurier chargé également du matériel optique, ainsi que les consignes écrites concernant l'ensemble de la sécurité qu'il applique, ont été l'objet d'une attention toute particulière.

Le général que je suis partout, participe également aux contrôles, posant des questions aux inspectés et à moi-même.

Tout était parfaitement réglé. Impossible d'échapper à quoi que ce soit, ni cette fois encore, à une visite d'un dortoir, à vingt-deux heures trente, pour vérifier l'état des moustiquaires !

Je me souviens que dans le cadre de cette inspection, quarante-huit heures avant, débarquaient, d'un petit avion de reconnaissance venant de Bangui, deux médecins et trois infirmiers. Ils venaient, sans avoir été annoncés, analyser les urines de l'ensemble du personnel militaire présent à Bouar. Ce fut le branle-bas de combat pour rassembler tout le régiment. Après plusieurs heures d'attente, tout est enfin terminé. L'équipe médicale repart pour Bangui où elle va procéder aux études et révéler les résultats des anomalies constatées.

Une dizaine de jours après le passage du général, je reçois, sous pli personnel, une note relative à l'inspection de ma compagnie. Ce document est signé de sa main, il contient ses remarques sur l'unité, les cadres, la troupe et celles concernant mon commandement.

Dans l'ensemble, le rapport est assez satisfaisant. Plusieurs points doivent être redressés immédiatement. Il m'est laissé un peu de temps pour en améliorer d'autres. En tout état de cause, tout sera vérifié en temps voulu.

Le colonel Bertin, commandant le régiment,

reçoit en même temps que moi un rapport d'inspection plus détaillé qu'il me commentera en partie.

*
* *

Un heureux événement

Je n'ai pas mentionné que nous attendions, Elisa et moi, un heureux événement pour le mois de juin. Ayant déjà une fille, nous souhaitons maintenant un garçon.

Nous sommes le 1er juin, aucune information n'a filtré sur la date de notre retour au Cameroun. Je serai peut-être présent pour la naissance de notre bébé.

Le 11 juin, au cours de l'après-midi, naît à l'infirmerie-hôpital de Bouar, notre fils que nous appelons Pascal. Pratiquement en même temps, Armelle, la fille du commandant le Coniac voit le jour. Nous entretenons pendant des années des relations amicales avec cette famille.

Ce jour là, mon commandant et moi sommes assis sur les marches de la véranda du bâtiment où nos épouses, la naissance étant proche, ont été conduites. Nous n'en menons pas large en entendant leurs cris de douleur et leurs gémissements, au début espacés puis de plus en plus rapprochés. L'accouchement sous anesthésie péridurale ne se pratique pas encore.

Le voici ce garçon tant attendu. Notre joie est immense. Mais déjà une ombre vient la gâcher, c'est celle de l'annonce de mon départ pour le Cameroun le 19 juin 1958.

Je profite peu de ma famille, mais passe néanmoins de bons moments avec elle. Elisa récupère rapidement. Pascal est un beau bébé qui dort et tête avidement son biberon pour se rendormir aussitôt. Christine ne semble pas perturbée par cette nouvelle présence qui accapare tout son entourage et peut-être même, un peu à son détriment. Tous nos serviteurs sont attentifs à notre bien-être. On pourrait dire que tout va bien.

Malheureusement, il faut quitter ce havre de paix. Notre séparation est triste, Elisa essaie de cacher sa déception et moi, je fais ce que je peux pour atténuer ce mauvais moment.

*
* *

Second séjour au Cameroun Une nouvelle affectation

Le 19 juin au matin, la compagnie est prête à repartir au Cameroun, mais cette fois-ci par voie aérienne.

A 9 heures 30, nous survolons Bouar. A ce moment là, chacun d'entre nous a une pensée pour la famille ou les amis qu'il y laisse. Deux heures plus tard nous atterrissons à Yaoundé.

Après avoir pris mes consignes auprès de ma base arrière et passé le commandement au lieutenant Court, je quitte mon unité qui est provisoirement installée dans une caserne de la ville. En jeep, je me rends à Eséka pour me présenter au P.C. de mon chef direct, le commandant le Coniac. Celui-ci me précise les limites

de mon nouveau secteur et l'implantation qu'il préconise pour ma compagnie.

Le lendemain 20 juin, je récupère, à la gare d'Eséka, mes militaires qui arrivent par train de Yaoundé. Nous embarquons dans des camions et partons immédiatement pour Songbassong où j'installe deux sections dont celle de commandement et mon P.C. De là, je me rends à Ndjock et Songbadjek pour mettre en place les deux sections restantes. Tous ces mouvements terminés, nous commençons, sans plus tarder, notre travail.

Nos rapports avec la population n'ont rien à voir avec ceux que nous entretenions avec les gens de Khan. Ici, une minorité acquise à l'U.P.C. particulièrement bien structuré, très active, déterminée et capable de terribles représailles, nous conduit à durcir notre action. Quant à la majorité silencieuse, elle nous craint autant que les militants de l'U.P.C. En conséquence nos contacts avec elle n'ont rien d'affectueux. Nous n'enregistrons que peu de ralliements de partisans de l'Union, les chiffres officiels n'en mentionnent que 65, dont 31 femmes.

Dans quel contexte africain sommes-nous en 1958 ? Les gens un peu sensés savent bien que dans les deux années à venir, le Cameroun et d'autres colonies françaises, vont acquérir leur indépendance par consensus avec la puissance coloniale. Alors comment expliquer cette expédition guerrière ? Tout laisse à penser que la France préfère « offrir » la place à des dirigeants plus respectables que ceux appartenant à la mouvance du parti de l'Union des Populations du Cameroun.

Notre mission est alors toute tracée, il faut les empêcher d'asseoir leur pouvoir. Nous devons bien cibler nos actions pour éliminer les adversaires les plus entreprenants, les plus emblématiques. C'est ainsi que le fameux Ruben Um Nyobé, chef de l'U.P.C. trahi par

un des siens, est cerné et tué au cours d'une opération dans un secteur proche du nôtre.

Le temps s'écoule.

Nous voici en septembre. Depuis quatre mois, la 1^{ère} compagnie participe à toutes les interventions. Notre chasse aux rebelles et à leurs maquis s'est révélée positive.

De plus, jusqu'à présent, nous n'avons eu aucun accident corporel à déplorer. Il nous reste encore un mois de présence à faire au Cameroun avant de prendre notre envol pour l'Oubangui-Chari. Tout s'annonce donc bien.

Or, voici qu'en pleine nuit, le 17 septembre 1958 à une heure, au lieu-dit des Bois du Cameroun, une jeep dans laquelle a pris place notre ami Deschamps, se renverse et retombant sur lui, lui brise le bassin. Transporté bien mal en point, en ambulance sur l'hôpital central de Yaoundé, il y reste jusqu'au 20 février 1959¹. Le 4 octobre, je vais le voir. Malgré ses souffrances, il garde le moral. J'ai la conviction, le connaissant comme un « battant », qu'il se rétablira avant six mois et peut-être sans séquelles.

Mi-octobre, l'ordre tant attendu de notre départ du Cameroun nous est donné. La compagnie, une fois de plus débarque à Bouar. Je retrouve avec grand plaisir ma famille. Pascal a quatre mois, il est en pleine forme comme d'ailleurs Elisa et Christine.

La vie de garnison reprend ses droits. Au cours d'une cérémonie bien émouvante, je passe, avec un pincement au coeur, le commandement de la 1^{ère} compagnie, à un capitaine dont le nom m'échappe. Je me retrouve le xième adjoint du chef de Bataillon qui a remplacé le commandant le Coniac, rentré en France à

l'issue de son séjour.

A mon nouveau poste, je vais avoir la chance de faire quelques déplacements hors du territoire. C'est ainsi que je suis désigné pour participer, comme arbitre, à une grande manoeuvre de huit jours au Tchad. C'est court mais très instructif. De plus, cela me permet de goûter, une fois encore, aux charmes du désert dont la rudesse est appréciée par les hommes en quête d'absolu et qui ne laisse jamais personne indifférent.

J'ai, peu de temps après, la surprise de me voir remettre un ordre de mission, m'enjoignant de me rendre, via Bangui, à Brazzaville (Congo), pour prendre en charge avec le lieutenant Bédél Bokassa une soixantaine de militaires oubangiens arrivant d'Algérie. Puis de les conduire à Bangui par voie fluviale, en remontant le fleuve Congo et l'un de ses affluents l'Oubangui. Nous embarquons sur l'un des derniers ou peut-être le dernier bateau à aubes empruntant cette voie fluviale. Mon absence doit durer quatre semaines.

A mon passage à Bangui, je reçois des ordres plus détaillés. J'ai également l'occasion de rencontrer un lieutenant-colonel, adjoint au chef d'état-major, qui m'entretient sur les crocodiles. Selon lui, ces reptiles n'attaquent pas l'homme et ne sont pas à craindre !

Il tient ce discours à tous les nouveaux arrivants et aux gens de passage. Or, ironie du sort, peu de temps après m'avoir tenu ces propos, il disparaît bel et bien dans la gueule d'un crocodile ! A quelle occasion ?

Un jour où il part, avec son ordonnance, pour faire un safari photos. Il s'agit de filmer des crocodiles sur je ne sais quelle rivière. A peine se sont-ils éloignés de la rive que plusieurs de ces reptiles à fleur d'eau s'approchent. Alerté par son militaire aux aguets qui lui conseille de rejoindre immédiatement la berge, notre

officier persiste dans sa décision de n'en rien faire. Son ordonnance se jette à l'eau et arrive in extremis à grimper sur la berge toute proche. Se retournant, il a juste le temps d'apercevoir son supérieur happé par un crocodile, d'entendre ses hurlements avant de le voir disparaître dans un grand remous.

L'alerte donnée, les militaires ne retrouveront, coincée dans une moitié de pirogue, que la caméra de cet infortuné, qui a peut-être eu le temps de réaliser son effroyable erreur.

1. Deschamps quitte Yaoundé pour l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris. Rétabli, il est affecté dans une unité combattante en Algérie en guerre.

*
* *

De Brazzaville à Bangui

Voyage sur le Congo et l'Oubangui de Brazzaville à Bangui

Me voici à Brazzaville, je me rends au mess des officiers où m'attend le lieutenant Bédel Bokassa qui est originaire d'Oubangui. Je l'ai connu en Indochine. Cette rencontre nous offre l'occasion de nous remémorer ce lointain pays.

Par ailleurs, il me communique des informations sur ces militaires oubangiens, qui arrivent par bateau d'Algérie et qu'une mauvaise réputation précède. Ils auraient causé de graves désordres au large de Dakar en occupant les premières classes et en refusant, pendant quelques heures, de les quitter.

En attendant leur arrivée, nous allons voir le bateau sur lequel nous voyagerons. Celui-ci est petit et particulier avec sa passerelle de commandement dominant presque sa proue, ses six cabines réservées, son carré à la fois salon et salle à manger, le lieu de vie de l'équipage. Enfin, sa salle des machines. Celles-ci fonctionnent à la vapeur, produisent de l'électricité et font tourner deux roues à aubes. En action, le bateau avance avec deux grandes barges arrimées à lui par la proue. Elles sont destinées aux passagers qui voyagent

en plein air.

Notre détachement toujours en mer, nous laisse du temps libre que nous mettons à profit pour visiter Brazzaville et parfois pour rôder, tard dans la nuit, dans Poto Poto. Une sorte de Grand Monde malfamé, n'ayant rien à voir avec celui de Saïgon.

En observant Bokassa ces soirs d'encanaillement, je remarque lorsque nous côtoyons la faune inquiétante qui traîne en ce lieu, qu'il n'a aucune espèce d'appréhension. Pour ma part, je ne suis pas très rassuré. J'essaie de ne rien laisser paraître en adoptant une attitude à la fois décontractée et décidée, pour faire illusion, du moins je l'espère. Quel soulagement lorsque je me retrouve au mess !

Nos rapatriés sont enfin là et rassemblés devant nous. Après un rapide mais ferme rappel à la discipline militaire et à la stricte application que nous en ferons, nous leur expliquons dans quelles conditions, ils rejoindront l'Oubangui-Chari

Compte-tenu de leurs dossiers, nous désignons les gradés et les militaires qui auront des responsabilités pendant le voyage : les cuisiniers, l'infirmier, les plantons ... et précisons les règles de vie à venir : l'heure du réveil, des rassemblements, de la visite médicale, des repas, des tours de garde etc... Dans le courant de la journée, nous procédons à l'inspection des paquets, aux échanges et à leur complètement. En outre, nous percevons des vivres, des médicaments de première urgence, des pansements, une réserve d'eau en jerrycan et des bouteilles de gaz pour cuire les aliments.

Une rude journée pour une reprise en main.

Le lendemain matin, des camions nous conduisent au quai où notre bateau est amarré. Le commandant

nous attend. Sous son contrôle nous installons nos personnels sur une barge où six gendarmes congolais ont déjà pris place et le reste des militaires sur le quart de la seconde. La surface libre, de cette dernière, est réservée aux passagers civils. Tout le monde étant en place, Bokassa et moi montons à bord du bateau et prenons possession de nos cabines. Elles sont petites, fonctionnelles et confortables. Puis nous gagnons le carré.

Il y a là, le commandant, deux sous-officiers européens de la gendarmerie, un civil d'une trentaine d'années, qui vient d'Angola, Bokassa et moi. Les présentations faites, le commandant nous informe que nous ferons de nombreuses haltes dans la journée – que nous nous arrêterons tous les jours de 18 heures à l'aube – que les repas, préparés par un cuisinier de métier, seront servis au carré et qu'il les partagera souvent avec nous – que nos chambres seront faites quotidiennement et nous demande de ne pas hésiter à lui signaler ce qui manquerait à notre bien être.

Tout cela est de bon augure.

Au cours de cette matinée nous quittons Brazzaville. Du pont du bateau, je regarde nos militaires. A l'évidence ils sont détendus. Les emplacements aménagés pour cuire les aliments vont être activés. Des passagers qui, sans doute, n'en sont pas à leur premier voyage sur ces barges, tendent des bâches pour se protéger du soleil. Nos hommes ne tardent pas à faire de même avec leurs toiles de tente.

Depuis quelques heures, nous remontons le Congo, une formidable étendue d'eau dont je ne vois pas les rives. Ce fleuve est envahi, à perte de vue, par des milliers de mangroves que le courant entraîne vers la mer. Un membre de l'équipage, armé d'un long

bâton, se tient debout à la poupe et surveille en permanence les roues à aubes pour repousser ces formations aquatiques qui, parfois à notre passage, nous enserrant de trop près.

Déjà quatre jours de navigation.

Curieux voyage que le nôtre. Je le compare à un circuit touristique en autocar avec de multiples arrêts obligatoires et peut-être d'autres non prévus, comme dans notre cas pour laisser débarquer ou embarquer, un peu n'importe où, des passagers. La similitude s'arrête là, car il n'y aura jamais foule autour du véhicule, contrairement à ce que nous voyons à toutes nos escales. Quel spectacle !

Quel que soit l'arrêt, un grand ou petit hameau à proximité du fleuve ou éloigné, dès que notre bateau a signalé sa présence à coups de sirène, les villageois et les paysans arrivent rapidement où nous avons accosté. Pour eux, c'est l'occasion de vendre aux voyageurs toutes sortes de marchandise : de petits singes vivants ou boucanés (mets recherchés par certains africains), des sculptures en bois ou en « pierre savon »¹, de splendides oiseaux au plumage éclatant, des bananes cuites et reconstituées en rouleaux, puis enveloppées dans des feuilles de bananier, des poissons frits, des fruits et légumes, des petits fagots de bois sec, du vin de palme qui fait rire, chanter et danser, etc...

Certains passagers civils descendent à terre, installent sur une natte les choses qu'ils ont apportées dans leurs bagages, espérant les vendre à la population locale amateur de couteaux, coupe-coupe, cuvettes, casseroles, tissus, sandales, sel, sucre, tabac, cigarettes, allumettes, clous, amulettes, etc... des centaines d'articles achetés à bas prix à Brazzaville et qu'ils revendent aux prix forts à toutes les haltes.

Notre arrivée provoque également, parmi les passagers des barges, une certaine excitation qui se transforme rapidement en une joyeuse pagaille au milieu de laquelle le commandant donne de la voix.

Celui-ci, aidé de quelques marins de son équipage, s'efforce de canaliser et de contrôler les voyageurs quittant définitivement les barges en vérifiant leur billet, ou ceux qui débarquent temporairement en leur remettant un ticket valable pour remonter à bord.

A l'inverse, il reçoit les nouveaux voyageurs désirant embarquer, vérifie le volume de leurs bagages et encaisse le prix de leur voyage. Cet argent, toujours versé en espèces, il l'enfourne, au fur et à mesure, dans une sacoche qu'il porte sur le ventre. En même temps il surveille les allées et venues des gens restés à bord pour repérer ceux qui sont trempés, des nageurs resquilleurs montés, derrière son dos, sur une barge. Cette méthode est plutôt employée à la tombée de la nuit.

Le clandestin découvert, c'est l'explosion. Il faut entendre les coups de gueule et le langage fleuri du commandant qui expulse l'intrus à coups de pied dans les fesses et à coups de poings là où il peut lui faire mal.

Une fois son travail sur les barges terminé, il y laisse deux ou trois membres de son équipage et remonte à bord de son bateau où il vérifie les comptes et fait le point administratif. Il ne s'agit pas de l'importuner à ce moment-là. Il est préférable d'attendre son arrivée au carré pour régler, un verre à la main, un problème

Au fond, malgré les apparences, ce commandant est un romantique qui veut nous faire partager sa sensibilité, son émotion, en nous faisant écouter de la grande musique classique, qu'il diffuse à pleine puissance, à l'heure où le calme est revenu sur les barges et lorsque le silence de la nuit prête à la rêverie.

Cet homme, sans le dire, nous envoie le message suivant : « Savourez l'instant qui passe, il en vaut la peine, vous n'en vivrez, peut-être plus de semblable. »

Souvent à ce moment-là, au carré, c'est l'heure des confidences. Le civil qui voyage avec nous, explique tout ce qu'il a vu en Afrique du Sud et en Angola. Calmes et toujours sérieux, les gendarmes nous disent qu'ils ont une difficile mission à accomplir. Ils vont au fond du Congo, dans un petit village enclavé dans la forêt, parce qu'une rumeur colportée, par-ci par-là, est arrivée jusqu'à la Direction de la gendarmerie de Brazzaville. Les « on-dit » racontent qu'une vieille femme se plaint, partout et à tous, de ne pas avoir eu la main qui lui revenait de droit, celle d'un homme exécuté, par les habitants de son village. Une enquête à donc été décidée, d'où leur présence à bord.

Quant à Bokassa et moi, nous parlons quelques fois de nos séjours en Indochine et en Algérie avec nos compagnons de voyage.

*

Notre navigation se poursuit par une chaleur étouffante, elle est entrecoupée de très nombreuses haltes. Certaines escales du soir, fort peu à vrai dire, ont eu leur feu de camp, leur danse au son du tam-tam.

Ces soirs-là, nos militaires participent avec entrain à ces festivités.

Nous avons quitté le Congo depuis quatre jours et empruntons maintenant l'Oubangui, son affluent. Fleuve beaucoup moins impressionnant, mais qui permet d'observer de plus près toutes sortes d'animaux, des hippopotames, des crocodiles et dans la forêt toute proche des oiseaux, des singes et aussi de s'essayer à la pêche.

Tout à une fin, une masse de rochers, à fleur

d'eau, nous empêche de rejoindre Bangui, juste en amont. Je fais mes adieux au commandant en le remerciant de nous avoir amenés à bon port dans d'excellentes conditions. Des camions militaires nous attendent, ils nous conduisent à la capitale où notre détachement est pris en charge par une unité. Bokassa avec qui j'ai sympathisé rejoint sa compagnie. Quelques années plus tard nous nous reverrons.

Après avoir rendu compte de ma mission à l'état-major, je quitte Bangui le lendemain matin, à bord d'un petit avion de reconnaissance. Mon pilote me conduit à Bouar. Sur le trajet il vole quelque fois en rase-mottes, ce qui permet de voir toutes sortes d'animaux et notamment un troupeau d'éléphants en déplacement.

Ce voyage en bateau à aubes de plus de quinze jours et mon retour en avion restera pour moi, un événement extraordinaire et inoubliable.

*

Me voici à Bouar avec ma famille. C'est une fois encore la fête. L'heure de mon rapatriement sur la France approche. C'est à notre tour d'être accompagnés par des amis venus nous dire au revoir, au terrain d'aviation.

A Douala, où nous débarquons, nous allons tous les quatre dans un magasin faire quelques achats pour le voyage. Je peux dire que ce jour-là, j'ai eu la plus grande frayeur de ma vie.

Alors que nous étions dans le magasin, je m'aperçois que notre fille n'est plus avec nous. Une rapide recherche n'apporte rien. C'est l'angoisse. Je cours en tous sens dans la rue. Enfin, je vois tout là-bas une petite forme qui court parmi les passants. Je la rejoins. Je soulève Christine en larmes et la serre contre moi.

Le 5 avril, trois jours après cet incident, nous embarquons sur le plus beau bateau de la ligne, le « Mermoz ». il va rallier le port de Marseille le 22 avril. Ce fut un magnifique voyage que nous avons particulièrement apprécié pour son luxe, son confort, son service, sa table, la bonne ambiance et les belles escales que nous avons faites.

En débarquant à Marseille, l'autorité militaire m'accorde, jusqu'au 22 août 1959, une permission de fin de campagne que je vais passer à Paris.

1. La « pierre savon » frottée dans l'eau devient lisse et tendre comme le savon.

*
* *

France

Stage sur l'Afrique noire

Pendant cette permission, nous allons plusieurs fois à Arras. C'est aussi au cours de ce congé que j'ai le plaisir de retrouver Trûc à Versailles, où son commando est au repos.

Les jours passent.

Le ministère de la Défense m'informe que je dois rejoindre, le 24 août 1959, le 23^{ème} Régiment d'Infanterie de Marine stationné à Maisons-Laffitte. A la date fixée, je me présente à mon nouveau chef de corps, qui m'affecte comme chef de section dans une unité de combat.

L'instruction répétitive que je dispense tous les deux ou plutôt tous les quatre mois, aux recrues que nous incorporons à ce rythme, ne m'enthousiasme guère.

Hormis cette mission, de temps à autre, je suis désigné pour me rendre dans différents douars en Algérie afin de rassembler les jeunes algériens devant accomplir leur service militaire. Je dois les conduire à Alger et par la suite, les accompagner en France par voie maritime. Dès notre débarquement à Marseille, une unité constituée les prend en charge. C'est une

rude mission requérant beaucoup de diplomatie, compte tenu du contexte algérien du moment.

A Maisons-Laffitte, un de mes chefs me pousse à suivre un stage de six mois sur l'Afrique noire. Je pose ma candidature. Nous sommes en définitive une dizaine d'officiers retenus pour y participer.

L'enseignement que nous recevons porte notamment sur les anciens Empires africains, la géographie, l'économie et l'histoire de chaque État africain, depuis sa colonisation.

D'éminents professeurs, industriels, banquiers, syndicalistes, religieux, militaires, historiens... tous spécialistes de l'Afrique, nous aident à acquérir la meilleur connaissance possible sur cet immense continent.

Souvent, j'ai l'impression de me retrouver à l'école primaire, lorsque j'apprenais par coeur les noms des départements, des chefs-lieux, des villes, ou bien la lignée des Rois de France et les dates marquantes de leur règne. Chaque semaine nous sommes interrogés et présentons une synthèse des cours suivis ou l'analyse d'un fait précis. Nous apprenons également, avec des spécialistes, comment mener une discussion de groupe sans être débordé. A la fin du stage, nous soutenons une thèse sur un sujet élaboré par nos instructeurs.

Un second stage d'un mois complète le premier. Il concerne le renseignement, (la recherche, son exploitation, le chiffre, la manipulation, le recrutement d'agents, le cloisonnement etc...)

Le 1^{er} avril 1961, je suis promu capitaine.

Juste avant la fin du stage, à l'occasion d'un événement au centre d'instruction, le chef du protocole de la présidence du Dahomey m'incite à me rendre à son ambassade, pour rencontrer Monsieur Hubert Maga,

Président de la République, de passage à Paris.

Après réflexion, je rends compte à mes chefs de la proposition qui m'a été faite. Sans objection de leur part, je me présente à l'ambassade du Dahomey.

Dès que j'ai dit que j'étais le fils cadet du docteur Laurent qui a longtemps exercé à Ouidah, toutes les portes s'ouvrent jusqu'à celle du Président. Après quelques minutes d'entretien, il me dit : « Je connais votre soeur Madeleine ». Notre conversation devient alors moins formelle. Plus tard, il me demande si j'aimerais retourner au Dahomey et travailler sous son autorité. Ma réponse est affirmative. Il prend alors son téléphone. Rapidement, je comprends que le Président parle de moi à Monsieur Foccart à l'Elysée. Il lui demande de me faire affecter « hors-cadres » pour que je devienne le chef de son Cabinet militaire. L'accord est conclu immédiatement.

Voilà comment je suis entré dans le réseau très privé et très secret de cet homme de l'ombre, qui travaille souvent en collaboration avec le S.D.E.C.E.¹, sur tout ce qui a trait à l'Afrique, domaine réservé du Président de la République Française.

1. Devenu la Direction Générale de la Sécurité Extérieure (D.G.S.E.)

*
* *

Mise en garde

En dehors de toutes les règles d'affectation, je suis désigné pour servir « hors cadres » au Dahomey. Mon départ est prévu le 24 mai 1961.

Ce jour-là j'embarque, sur le S/S Brazza, pour Cotonou, Elisa, Christine et Pascal m'accompagnent. Après quelques jours de navigation, je constate, une fois encore, que ces voyages en bateau sont, à tous points de vue, très plaisants. Nous en profitons pleinement.

A l'escale de Dakar, Madeleine, que j'ai prévenue de notre passage, vient à bord et passe un long moment avec nous. Ma soeur ne connaît ni Elisa, ni nos enfants.

Nous avons beaucoup de choses à nous dire, et le temps passe vite malheureusement. Madeleine doit nous quitter.

Deux heures plus tard, elle est de retour, pour me mettre en garde contre l'arme favorite des Dahoméens, le poison. Ils l'utilisent le plus souvent pour se venger ou pour éliminer des adversaires, des concurrents potentiels ou réels.

Nous voici prévenus. « Pendant les réceptions, ajoute-t-elle, ne bois rien d'une carafe ou d'une bouteille qui n'ait été ouverte devant toi. Evite de grigno-

ter de la nourriture présentée dans de petites coupes. En règle générale, n'accepte rien d'un inconnu. Choisis tes serviteurs, civils ou militaires, dans notre famille etc... »

Je savais tout cela mais n'y croyais guère. Néanmoins, je dois tenir compte de la mise en garde de ma soeur. Je lui promets d'être vigilant.

Elisa, quant à elle, n'est pas très rassurée.

*
* *

Débarquement à Cotonou

De bon matin, après les escales d'Abidjan, Conakry et Lomé, nous jetons l'ancre au large de Cotonou. Le Dahomey n'a pas de port mais seulement, jeté sur la barre, un wharf en eau peu profonde, long de 400 mètres et large de 30 mètres, avec quelques grues.

Pour rallier la côte, il faut quitter le « Brazza » et prendre un boat à moteur de 10 à 25 tonnes, ouvert à tous les vents, arrimé en contrebas au navire. Une cage-ascenseur manoeuvrée par une grue du bateau, nous descend dans l'embarcation que la houle ballotte sans cesse.

Le boat rempli de passagers, vogue alors vers le wharf, où nous débarquons. Cette manoeuvre recommence éventuellement pour prendre d'autres voyageurs. Nos bagages et le frêt destiné au territoire sont transbordés dans un autre type d'embarcation.

J'imagine ce que débarquer ou embarquer à

Cotonou représentait à l'époque de mon père. Cela se faisait, m'a-t-il expliqué, par l'unique moyen de grosses embarcations manoeuvrées par une dizaine de canotiers, familiarisés à ce genre de travail qui exigeait force, adresse et une certaine habitude.

Les passagers, à l'aller comme au retour, affrontaient, assis dans leur boat, le déferlement violent des vagues sur les hauts fonds. Ils étaient à la merci d'une hésitation, d'une erreur d'appréciation du barreur qui, dressé à l'arrière de son embarcation, dirigeait, imperturbable, la manoeuvre.

La crainte d'être submergé, peut-être même roulé dans la barre et la peur du requin, tenaillaient les passagers. Notons toutefois que jamais des canotiers n'ont abandonné à son sort, une personne prise à leur bord.

Le commandant que je remplace nous accueille sur le quai. Il nous conduit à un logement qui ne me plait pas du tout. Puis lui et moi allons à la présidence, un bel ensemble de villas construites dans un parc très ombragé. J'ai un court entretien avec le Président, au cours duquel il estime que je suis mal logé. Il donne alors des ordres au chef du protocole pour qu'une maison proche de la présidence me soit rapidement attribuée.

Après avoir réglé quelques détails sur ce sujet, le commandant me présente le personnel du Cabinet militaire¹. Puis je retourne auprès d'Elisa et de nos enfants, pour passer avec eux le reste de la journée. A cette occasion nous visitons un quartier de la ville qui, au premier abord, n'a rien d'exceptionnel.

1. Sept militaires dont un adjudant français, cinq personnels civils et une secrétaire de direction, travaillant également pour le Président.

*
* *

L'Accession au pouvoir

Le Dahomey, devenu membre de l'Union Française en 1946, applique en 1957, la loi-cadre de 1956. Elle marque une étape décisive, en instituant des Assemblées territoriales élues au suffrage universel.

La Constitution de la V^{ème} République (1958) institue la Communauté des Etats associés, proposée par le Général de Gaulle lors de sa tournée en Afrique en août 1958. La Guinée de Sékou Touré choisit l'indépendance dès 1958.

En 1960, quatorze républiques autonomes de l'ex A.O.F et A.E.F, deviennent indépendantes sur les territoires tracés, en son temps, par l'administration coloniale.

Telle est la voie choisie par le Dahomey.

Mais d'autres événements ont conduit Monsieur Maga au pouvoir.

Pour bien situer la vie politique du Dahomey, il convient de remonter dans le temps. Dans le passé, différents partis se sont partagés les faveurs des électeurs dahoméens. Les luttes politiques internes se sont intensifiées.

On assiste à un ballet à trois, entre les chefs des trois grandes tendances tribales du pays, héritiers spiri-

tuels des anciens royaumes. Chacun a un programme politique :

- Le royaume de Porto Novo au sud, avec Monsieur Aphity, Président du Parti républicain du Dahomey. Il est député à l'Assemblée Nationale française de 1946 à 1951.

- Le royaume d'Abomey au centre, avec Monsieur Ahomadegbé, dentiste, leader de l'Union démocratique du Dahomey.

- Le royaume Bariba au nord, avec Monsieur Maga, chef du Rassemblement Démocratique Dahoméen, député à l'Assemblée Nationale française de 1951 à 1960 et Secrétaire d'Etat de la République française de 1957 à 1958.

Des tentatives de regroupement des trois partis sont fréquentes mais infructueuses car elles sont centrées sur un régionalisme assez caractérisé.

A la suite des élections de 1959, les trois formations politiques ont des forces sensiblement égales. Elles sont contraintes de constituer un gouvernement tripartite, dont la présidence revient à Monsieur Maga, alors que son parti est le plus faible.

Au mois de septembre 1959, au cours de joutes politiques complexes, Monsieur Aphity est évincé du gouvernement. Puis, rapidement Monsieur Ahomadegbé perd la partie. Éliminé de la scène politique, il se retrouve incarcéré.

Reste donc Monsieur Maga qui devient le Premier ministre. Il crée alors, sous l'appellation « Parti Dahoméen de l'Unité », le parti unique du pays. Le 1er août 1960, le Dahomey choisit l'indépendance. Le 25 novembre 1960, après la promulgation de la Constitution, Monsieur Maga accède à la présidence, et Monsieur Aphity à la vice-présidence. Monsieur Ahomadegbé reste incarcéré.

*
* *

L'indépendance et un de ses problèmes

L'indépendance choisie simultanément, par les quatorze Etats francophones se révèle lourde de conséquences pour le Dahomey.

En effet, certaines de ces républiques décident d'installer leurs nationaux à la place des fonctionnaires dahoméens. Ceux-ci vont être refoulés, parfois brutalement vers leur pays. Il faut dire que le « Quartier latin de l'Afrique »¹, avait donné une élite disproportionnée au regard des postes à pourvoir au Dahomey. C'est pourquoi, l'excédent de « cerveaux » était dirigé sur l'ensemble de l'A.O.F et de l'A.E.F, au détriment des autochtones. La nouvelle donne, leur offre l'occasion de se débarrasser des Dahoméens. Ceux-ci dès leur retour au pays, cherchent auprès de leur ethnie un soutien pour obtenir un emploi. Celles-ci ne peuvent pas grand chose pour eux, les postes, de leur niveau, étant déjà pourvus.

C'est dans ce contexte que j'arrive pour prendre mes fonctions.

Après une longue conversation avec le directeur de cabinet de la présidence, qui me donne toutes ces explications, il me recommande de rester neutre, de ne

prendre aucun engagement avec qui que ce soit et surtout de me méfier des chausse-trapes que de faux amis pourraient me tendre. Par ailleurs, il a établi une longue liste de personnalités, dahoméennes et françaises que je devrai voir rapidement.

1. A cette époque, la grande majorité des Africains qui faisaient leurs études universitaires, étaient dahoméens. Ils vivaient à Paris et tous fréquentaient le quartier latin.

*
* *

Prises de contact

Je me présente donc aux personnalités dahoméennes figurant sur la liste qui m'a été remise. Ma position est assez délicate.

En effet, chacune d'elle avait vraisemblablement un poulain à pousser, pour occuper mon poste et voici que je débarque après 31 ans d'absence au Dahomey. Qui suis-je pour eux, un Français ? un Dahoméen ?

Leur accueil est néanmoins très correct et même très amical pour certains, comme le docteur Emile Derlin Zinsou, Garde des Sceaux qui, lui aussi, a bien connu ma soeur et son mari à Paris. Il ajoute m'avoir vu quelquefois dans notre appartement parisien, comme me le dira également Monsieur Adandé, ministre de l'Agriculture.

Mes entrevues avec les militaires dahoméens, se passent globalement bien. Le colonel Soglo, chef de la nouvelle Armée est très aimable à mon égard. Nous avons beaucoup de souvenirs communs d'Indochine. Le chef d'état-major Aho reste sur sa réserve, bien que

souriant.

De ce passage à l'état-major, je garde un souvenir mitigé et me souviens de quelques longs silences, que je me gardais bien de rompre. Je sais que beaucoup d'officiers espéraient occuper mon poste. Leur déception est manifeste.

Avec Monsieur Jacques-Bernard Dupont, Ambassadeur de France ; tout se passe très bien, comme avec le Premier secrétaire et l'attaché militaire. Au Consulat de France, le consul profite de mon passage pour m'inscrire sur ses registres, ainsi qu'Elisa et nos enfants.

Le second de la Mission française de la Coopération et de l'Aide Technique est Monsieur Capelle, que j'ai connu à Eséka au Cameroun. Il me reçoit chaleureusement. Quant au chef de la Mission Monsieur Bernard, il me donne l'impression d'avoir une haute idée de sa personne et de sa fonction. Je sens que je lui pose un problème, lui, dont une des attributions est le transfert à l'Armée dahoméenne, de tout le personnel militaire dahoméen (métis ou pas) servant dans l'Armée française.

Chez les militaires français de quelque importance, la cordialité est de rigueur. Je perçois néanmoins chez certains, une sorte de réserve à mon égard, ne suis-je pas le capitaine pistonné ?

Dans un autre ordre d'idée, il y eut une discussion tendue avec le colonel commandant, depuis l'indépendance, les maigres forces françaises du territoire.

Le colonel Crespin, enrage de n'être presque plus rien, alors qu'il était le personnage central du Dahomey avant la proclamation de son indépendance, je dirais qu'il n'a pas viré sa cuti ! Ses réactions sont épidermiques.

Au cours d'un repas à trois, organisé de nuit et en catimini par mon prédécesseur, dont le rapatriement

pour la France est proche, ce colonel que je vois pour la première fois, me demande sans ambages de le remettre en selle auprès des nouvelles autorités dahoméennes (qui ne l'apprécient guère). D'autre part, je dois lui communiquer toutes sortes d'informations. En clair, je dois être à son service.

Avec beaucoup de diplomatie, mais fermement, je lui donne les raisons pour lesquelles je ne peux accéder à ses ordres. Ne se contenant plus, il menace : « Réfléchissez bien. Dans la négative, je vous massacrerais dans vos notes... » ce qu'il fit.

En l'espace d'un mois environ, je me suis présenté à toutes les autorités importantes du territoire. L'entourage du Président m'a accepté sans réserve et nous commençons à travailler conjointement.

*

Notation du colonel Crespin Mai 1962

« Le capitaine Laurent, détaché hors-cadres, remplit les fonctions de Chef du Cabinet Militaire du Président de la République du Dahomey. Né de père Français, au Dahomey, qu'il n'avait pas revu depuis l'âge de huit ans lorsqu'il débarquait à Cotonou le 7 juin 1961. On ne pourrait rendre de plus mauvais service à cet officier, marié à une Française, qu'en le désignant, contre son gré (c'est lui qui le dit) pour servir dans cette affectation. Animé des meilleures intentions lors de son arrivée, Laurent a été peu à peu repris par le milieu ancestral, prenant insensiblement ses distances vis-à-vis du Commandement Français. Bien qu'il affiche le

désir de rester Français, il aurait tôt fait, comme tant d'autres, d'oublier ce qu'il doit à la France. J'estime, en conséquence, que tout doit être tenté pour éviter de l'obliger à choisir, et le maintenir dans les rangs de l'Armée Française où il a rendu, dans le passé, des services appréciés. »

Niveau BON

« dont la présence sous mes ordres m'est indifférente »
« Chef de Cabinet Militaire au-dessous de la moyenne »
« Inapte au grade supérieur »

Mission Militaire Française au Dahomey :

Colonel Crespin Jacques – 10-5-1962.

Général Paruit, Cdt 4° Brigade Z.O.M.4 Niveau :
BON – Notes : « JUSTE »

*

Commentaires du colonel le Coniac de la Longray interrogé à ce sujet par la D.P.M.A.T. :

« Les notes qui lui ont été mises en 1962 ne peuvent être accablantes que pour le noteur et il est évident que, d'un loyalisme irréprochable, Laurent était particulièrement qualifié pour être placé auprès du Président Maga. Il n'a d'ailleurs aucun complexe de couleur.

Indépendamment de l'amitié que je lui porte, je suis certain que Laurent, volontaire pour suivre les cours des Capitaines A.B.C, pendant son C.F.C., fera un remarquable commandant d'escadron au 43^{ème} R.B.I.M.A. »

*

* *

Un « grand moment »

Tout homme a dans sa vie « un grand moment », quelque chose qui surpasse en intensité, tout ce qu'il a connu et connaîtra jamais. Mon grand moment fut celui où je revis ma mère, 31 années après mon départ pour la France. J'avais alors sept ans.

Le Président m'ayant autorisé à me rendre à Ouidah pour voir ma famille, je téléphone au maire de la ville, Monsieur Poisson, mulâtre comme moi mais plus âgé, et lui fais part de mon désir de rencontrer ma mère, sans avoir à la rechercher dans toute la ville. Nous prenons rendez-vous.

Le jour dit, en uniforme de l'Armée dahoméenne et après avoir fait 50 kilomètres en voiture militaire, j'arrive à la mairie où m'accueille Monsieur Poisson. Nous échangeons quelques amabilités. Puis curieusement il me dit : « Si vous alliez au marché, habillé modestement, une sébile à la main, une pancarte sur la poitrine indiquant : « Je suis le fils du Docteur Laurent. », croyez-moi, vous deviendriez riche en peu de temps ». Je reste silencieux. Nous partons à pied à travers la ville, car ma mère n'habite pas loin.

Mon chauffeur nous suit en voiture.

Sur le chemin, une femme élancée marche vers nous, à ses côtés une petite fille.

Ouavi Tassou, ma mère est devant moi, je le sais. Mon esprit vacille, je me décoiffe. Un tumulte d'émotions m'envahit. Je demeure sur place, le souffle court.

Ma mère s'approche, me serre contre elle, tellement fort que je peux sentir les tréssaillements de son corps secoué par les sanglots qu'elle ne peut contenir. Ses larmes se mêlent aux miennes. Me prenant par la main, comme par le passé, elle me conduit en silence chez elle, sous les regards de quelques femmes intriguées et silencieuses et d'enfants attentifs.

Monsieur Poisson nous a quittés.

Au cours de l'après-midi, ma mère, dans un bon français, m'interroge sur la vie que j'ai menée, sur ma femme et mes enfants. Elle est impatiente d'avoir des nouvelles de Madeleine sa fille et d'Antoine son fils. Tout à son bonheur et à sa curiosité, ma mère ne parle pas d'elle, l'heure n'est pas encore venue sans doute pour cela.

La famille a été informée par le maire, de ma venue. Une réception est organisée à mon intention. Nous nous y rendons en voiture. C'est l'occasion pour ma mère de me faire passer devant des lieux qui lui sont chers : la maison où elle a vécu avec mon père et où elle a élevé ses enfants, le dispensaire où tant de personnes ont été soignées et opérées.

Le chef de famille, qui nous reçoit dans la maison commune, est entouré de nombreuses personnes. Il prend la parole. Très aimablement, il me souhaite la bienvenue au sein du clan des Agbanous. Je lui réponds que je suis heureux d'être parmi eux et auprès de ma

mère. Mes remerciements vont également à tous ceux qui se sont occupés d'elle pendant ses longues années de solitude.

Ce moment est pour ma mère, celui du bonheur. C'est la reconnaissance de la « Yovo » dont la vie n'aura pas été vaine, puisqu'elle continuera à vivre à travers son fils, qui lui aussi à un fils.

Bon nombre de personnes présentes me rappellent les visites que je faisais avec ma mère à ma grand-mère et à mon arrière-grand-mère, qui ne sont plus. Le « Grand Docteur » revient souvent dans les conversations des anciens. Beaucoup d'enfants m'entourent. Silencieux, ils me regardent avec attention, d'autres servent des boissons, ma mère reste auprès des femmes, mais vient de temps à autre à mes côtés. La réunion prend fin. Je fais mes adieux à tout le monde et accompagne ma mère et la petite fille (10 ans environ) du clan qui ne la quitte jamais.

Avant de reprendre la route pour Cotonou, ma mère me regarde dans les yeux et tient les mêmes propos que Madeleine à Dakar sur l'utilisation du poison par les Dahoméens. Elle complète ainsi ses conseils : « Simplement par jalousie, tu auras des ennemis qui chercheront à te nuire, parce que, à leurs yeux, tu es un homme important et pas eux. N'oublie pas mes mises en garde et sois toujours vigilant. » Je quitte ma mère après lui avoir promis de venir la chercher très vite pour lui présenter ma famille.

Cette nuit là, mon esprit vagabonde, passant de mon père, à ma grand-mère maternelle et à ma mère. Puis je me remémore mon enfance à Ouidah et les paroles de Monsieur Poisson, évoquant avec respect, le Docteur Laurent. Aux premières lueurs de l'aube, je sombre dans un sommeil profond.

Quelques jours plus tard, Christophe, mon chauffeur-gendarme¹, tôt le matin part chercher ma mère.

Vers les onze heures, il est de retour. Pour l'accueillir, Elisa très émue, Christine et Pascal très curieux et moi, nous nous tenons en bas du perron de notre villa. Un peu à l'écart, regroupés et immobiles, mon ordonnance, notre cuisinier, notre jardinier et un jeune serviteur, tous en tenue propre et repassé, attendent eux aussi.

Christophe descend du véhicule et ouvre la portière de sa passagère. Ma mère apparaît vêtue d'une robe ample, longue, drapée à l'africaine, dont les teintes fondues passent du gris clair au gris anthracite.

Un collier pare son cou, ses avants-bras sont dénudés, sa main droite serre son sac à main, la gauche est contre sa poitrine. A ses poignets, des bracelets et à ses pieds, à peine visibles, des chaussures à lanières argentées. Un turban gris aux reflets d'argent, compléte avec soin son habillement.

Elégante et impassible, ma mère s'avance lentement vers nous, comme il sied, en Afrique, à toute personne de qualité². Je vais à sa rencontre et la prenant par le bras, je lui présente ma famille. Au bord des larmes, nous vivons, elle et moi un instant d'intense émotion.

Nous rentrons.

Tout est resté gravé dans ma mémoire, comme l'évocation qu'elle nous fit de sa première rencontre avec mon père, alors qu'elle était une jeune fille et lui un médecin très occupé.

Accompagnée d'une amie, elle était venue au dispensaire pour une blessure au pied. Elle se souvenait combien ce « Grand Docteur » avait été gentil avec elle. Par la suite, elle était revenue de nombreuses fois pour des soins.

C'est au cours de ces rencontres, que de tendres sentiments naquirent entre eux. Avec l'assentiment des

Agbanous, mon père fut autorisé à vivre avec Ouavi Tassou ravie et consentante.

En fin d'après-midi, Christophe raccompagne ma mère à Ouidah.

Cette journée, fut vraiment extraordinaire.

1. Christophe est de ma famille. Suite à ma demande, le directeur de la gendarmerie a bien voulu le mettre à ma disposition, ainsi que mon ordonnance et mon cuisinier.

2. La petite fille qui accompagne partout ma mère est restée, ce jour-là dans sa famille, comme elle le fera chaque fois que ma mère viendra me voir.

*
* *

Le Dahomey – l'Animisme

Le Dahomey est un pays de 5 600 000 habitants, né des frontières artificielles de l'ancienne colonisation. Il s'allonge sur 850 kilomètres, du golfe du Bénin jusqu'à la Haute- Volta et le Niger. Avant d'entrer en contact avec ces deux pays, il s'évase sur 300 kilomètres. On a pu le comparer à un poing jaillissant du golfe et pénétrant dans le continent africain.

Sa façade maritime de 125 kilomètres est doublée d'un cordon de lagunes et défendu par une barre assez violente. Cette côte est inhospitalière et d'accès difficile.

A l'heure actuelle, l'unité de ce pays est freinée par les particularismes de ses ethnies, leurs nombreuses coutumes, leurs multiples langages, la diversité

de ses habitats, lacustres comme ceux de Ganvier au sud et ses castels tatas¹ du pays Somba au nord. Mais surtout, par ses vieilles et sanglantes luttes, dominées par les guerriers dits « les dahoméens », du royaume d'Abomey, qui ont marqué l'inconscient du peuple du golfe du Bénin.

En effet, la terreur que les gens d'Abomey inspiraient aux populations était telle qu'elle subsistait encore bien après la mort des Gléglé (1889) et des Béhanzin (1906).

L'anecdote suivante le démontre.

Une nuit de 1931 ou 1932 sur tous les sentiers menant de la région de Sakété à Porto- Novo, une population terrorisée courait en criant : « Les Dahoméens ! les Dahoméens arrivent... ». cette foule grouillante, jetée sur les routes dans une panique extrême, se dirigeait vers le palais du Gouverneur, dont les jardins se trouvèrent envahis bien avant l'aube.

On ne sut jamais, malgré les enquêtes militaires et civiles ouvertes immédiatement après, quelle fut la cause initiale de cette frayeur collective qui affecta tout l'arrière-pays de Porto- Novo. La seule évocation d'un danger évanoui depuis plus de quarante ans aurait peut-être suffi.

Une autre cause de la dislocation du pays : ses trois religions en perpétuelle « rivalité ».

- Le Christianisme apparaît au XVII^e siècle. Le Dahomey est actuellement le plus christianisé de tous les Etats de l'ex A.O.F.

- L'Islam venu du Soudan, du Niger et du Nigéria, est en constante progression.

Ces deux religions tout naturellement, s'attaquent à l'animisme que pratique la majorité des dahoméens, et même une partie de la minorité, se réclamant pour

tant du christianisme ou de l'islam.

L'animisme revêt une importance majeure pour les hommes et les femmes de ce pays. Cette croyance, considérée comme une religion par les dahoméens, n'est pas aussi désordonnée et fruste qu'on pourrait le croire. En effet, elle possède :

- Un dogme, celui de l'existence d'un dieu nommé Mahou en langage fon, Oloöu en nago etc..., qui ne vit nulle part. Un être supérieur à l'origine de toute chose. Il a abandonné le monde et l'homme, après les avoir créés, laissant à des divinités secondaires émanées de lui, les " vodouns ", le soin d'agir sur leur destinée.

- A ces divinités, sont attribuées toutes les manifestations des forces de la nature particulièrement redoutables. Mais certains rites et certaines pratiques, du domaine exclusif des féticheurs, permettent de les capter, de se les concilier, de se les rendre favorables.

Chaque individu peut choisir le vodoun auquel il réservera plus particulièrement ou exclusivement ses hommages :

- Hévioso, le tonnerre, très redouté parce qu'il tue.

- Dan Aïdo Ouedo, l'arc-en-ciel, il est l'auxiliaire de Hévioso. C'est lui qui fait remonter au ciel la foudre lancée par le tonnerre.

- Sakpata, la divinité de la variole, Dangbé le python, la force de la sagesse, Bokonons, la divinité secondaire la plus sollicitée, celle qui ne se trompe jamais etc...

Le vodoun est prétendu habiter certains lieux, arbres, pierres, rivières ... il est représenté par des statuettes, des petits tertres, des tumulus, ... instruments du culte, sur lesquels leurs fidèles font des sacrifices ou des offrandes, oeufs, poulets, huile de palme... pour obtenir la réalisation d'un voeu ou pour célébrer des fêtes annuelles, saisonnières, les changements de lune,...

A côté de ces esprits d'origine extra-humaine, il

en est d'autres qui sont les mânes des ancêtres. Ceux-ci gardent dans l'autre monde leur rang social, leurs goûts, leurs passions ... Les mânes des êtres importants sont honorés dans certains lieux et aspirent parfois à prendre possession d'objets, d'animaux ou d'êtres humains. Ils incarnent aussi des forces ou des grandes vertus qu'il convient de solliciter.

L'animisme a aussi un clergé, composé de féticheurs et de féticheuses, sortes de ministres du culte. Ils sont initiés pendant 3 à 5 années dans des couvents fétichistes, organisés en sociétés secrètes. Ils ont souvent délaissé les principes de spiritualité animiste pour des activités parfois répréhensibles et on ne peut assurer qu'il n'y ait plus de sacrifices humains.

Ces groupes de fétichistes, qui manient le poison avec dextérité, exercent une influence même à des niveaux élevés de l'échiquier politique.

L'animisme a envahi, au moment de la traite des Noirs, la Caraïbe, Haïti notamment, et Cuba... Ce serait la tante du Roi Guézo qui, déportée par trahison, aurait introduit le culte des vodouns, de la famille princière du Dahomey, à Saint Louis de Maranhon au Brésil. D'aucuns disent que cette « religion » compte, à travers le monde, au moins 5 millions d'adeptes, plus ou moins pratiquants.

1. Petites habitations ayant l'aspect d'un château fort.

*
* *

A la découverte du Dahomey – Les Sombas

Pour être à la hauteur de mes responsabilités, la règle d'or de mon action se résume en un seul mot : « comprendre ».

Pour cela, non seulement, je dois mieux connaître le Dahomey, ses habitants, ses coutumes, mais également étudier les textes des différents accords de défense, les structures militaires, politiques et les usages administratifs. Enfin, il faut que je recherche le contact direct avec le plus grand nombre de dahoméens pour éliminer les idées préconçues qui faussent tout jugement et égarent l'action. Je dois garder à l'esprit que l'approbation constante, n'attire pas forcément, sympathie, considération et respect.

Ceci doit être ma ligne de conduite permanente.

Le Président Maga ayant appris mon désir d'approfondir mes connaissances sur le Dahomey, me convoque un jour, pour me dire que dorénavant, je ferai partie de sa suite lors de ses déplacements importants dans le pays. Il ajoute : « A vous de savoir en tirer profit .»

Cette nouvelle m'enchant, d'autant que je n'aurai pas de souci à me faire pour Elisa pendant mes

absences, du fait des relations amicales que nous entretenons avec des résidents français, des diplomates américains et israéliens. Elle pourra également compter sur de bons amis dahoméens.

C'est ainsi que je voyage avec le Président dans d'excellentes conditions de confort, dans sa voiture spacieuse et climatisée. Je peux profiter, lors des haltes, de gîtes bien aménagés. Et j'ai des contacts intéressants avec de nombreuses autorités locales, parfaitement au courant des us et coutumes de leur région.

Au cours de ces déplacements, je ne me lasse pas d'observer tout ce qui m'entoure : les habitations, les rivières, les pêcheurs lançant leur épervier, les joueurs de harpe-luth « Kora », la faune sauvage, les masques, les cavaliers du nord et leur monture caparçonnée aux vives couleurs, comme l'étaient, au Moyen-Age en France, les chevaux parés pour les joutes.

Lors d'un voyage dans le nord, je découvre quelques moeurs « sombas » et leurs demeures appelées : tatas. Le ministre des Finances Martin Borna, natif de Natitingou, a mon âge. Nous nous entendons très bien. Celui-ci voyant que je suis avide d'informations, me propose d'aller voir un très vieil homme susceptible de m'apprendre beaucoup de choses sur les Sombas. J'accepte immédiatement.

Avec le ministre, nous nous rendons donc chez le vieil homme déjà prévenu de notre venue. Martin me servira d'interprète. Ce vieillard au corps long et sec, à un visage tout ridé, souriant et des yeux toujours en mouvement. Après avoir pris place et bu un peu de bière, à ma question : « Mais qui sont ces Sombas ? », il explique :

« Les Sombas sont les derniers indigènes de la colonie Dahomey, rentrés en contact avec les Français. Les hommes sont grands et solides. Ils vivaient autrefois

complètement nus, le corps entièrement tatoué. Le sexe protégé par une calebasse en forme de corne d'abondance, se dresse avantageusement en avant.

Les jeunes gens, eux n'avaient pas de protège sexe mais, le membre était plaqué contre le ventre par une ficelle, faite d'une lanière de peau, reliée à une ceinture.

Les femmes étaient en général plus petites et vieillissaient prématurément à cause des maternités trop précoces. Nues comme les hommes, elles avaient en guise de protège sexe, une simple liane passée entre les jambes et fixée serrée sur le ventre et au bas du dos à une ceinture. A celle-ci, elles suspendaient des bouquets de feuilles fraîches. Le premier arbuste rencontré en brousse permettait de remplacer la parure défraîchie. La femme mariée arborait deux bouquets, l'un devant et l'autre derrière. La jeune fille ne portait que le second.

Un grognement qui se veut être un rire secoue le conteur. Il prend de nouveau une gorgée de bière et poursuit :

« Les Sombas vivent dans des tatas distants les uns des autres d'une portée de flèche. Ces demeures ont l'aspect de châteaux féodaux en réduction, avec des petites cases rondes à l'étage, semblables à des tourelles. Le rez-de-chaussée reste réservé au bétail. Du haut de la plateforme qui supporte leurs habitations et les greniers à mil, les propriétaires toujours sur le qui-vive, surveillent les alentours. Autrefois, leurs flèches abattaient tout inconnu qui s'approchait du castel sans avoir obtempéré à l'ordre de s'arrêter. Très individualistes jusqu'en 1913, ils n'avaient pas de chef.

A cette époque, aucun homme Somba ne s'aventurait hors de chez lui, même pour aller au champ, sans son arc, ses flèches empoisonnées, ses lances et ses couteaux.

A sa majorité, le jeune Somba montait sur la plateforme qui l'avait vu naître et de là, il lançait une flèche dans une direction non encore construite. Là où tombait

la flèche, il construisait son castel personnel. Puis il enlevait une jeune fille, s'enfermait avec elle dans son tata, repoussait réellement ou symboliquement, les tentatives faites ou simulées par la famille pour reprendre son bien. Ses droits de mâle ayant été ainsi affirmés par la force, il constituait son foyer en vivant indépendant. »

Le malicieux vieil homme au rire étrange
n'en dit pas plus.

*
* *

Déplacements au Dahomey avec le Président

Chacun de mes déplacements au Dahomey, je découvre des réalités qui méritent d'être narrées. Voici dans cet esprit, un voyage-type de quelques jours.

Nous prenons en général la route vers les sept heures trente, après le petit déjeuner. Le convoi se forme, il est composé de quatre voitures, la mienne comprise. Elle est destinée au transport de personnalités locales n'ayant pas de véhicule. Mon fidèle Christophe la conduit. Il y a encore un mini-bus, plus les voitures de sécurité des policiers, parfois des militaires.

Nous démarrons et entamons le circuit prévu pour la journée, avec ses petites et grandes haltes. Il est maintenant, environ huit heures trente et voici la première halte inscrite au programme. Les enfants du petit village, ont été regroupés pour chanter « L'Aube Nouvelle », l'hymne national. Puis nous écoutons le

discours de bienvenue de l'édile local.

Le Président prend alors la parole, le remercie et s'adressant à la population rassemblée, il rappelle l'espoir qu'il fonde sur elle pour le Dahomey et pour elle-même. Il nous faut alors trinquer avec le comité d'accueil et goûter à différents mets et parfois partager un méchoui préparé en notre honneur.

Après quelques mots de remerciement, le Président donne le signal du départ.

Nous devons de nouveau nous arrêter au village suivant, où nous aurons droit au même cérémonial et à un discours auquel le Président répondra. Nous boirons le même mousseux, goûterons quelques spécialités, puis ce sera le départ pour le prochain village.

Selon le programme, vers les onze heures, nous nous arrêtons soit à la préfecture d'une province, soit à la mairie d'une grande ville. Le préfet accueille le Président. Le temps de se rafraîchir et nous nous dirigeons vers la grand-place de la ville ou vers le terrain de football, où la population est rassemblée, le Président doit y prononcer un important discours.

Des centaines de drapeaux, aux couleurs du Dahomey : vert, jaune, rouge, s'agitent sur son passage, des applaudissements crépitent auxquels se mêlent les You-You stridents des femmes. Des groupes de danseurs aux tenues bariolées, masqués ou non, rivalisent d'adresse au son des tambours. Des hommes juchés sur de hautes échasses, se dissimulant entièrement sous de grandes capes en raphia, marchent à grandes enjambées et virevoltent pendant de longues minutes, laissant admirer leur talent d'équilibriste. C'est une ambiance de fête qui règne dans les rues de la ville et sur la place.

Sur celle-ci, une tribune ornée de drapeaux, a été

dressée. Une toiture en paillole la recouvre pour protéger du soleil les personnalités. Un pupitre derrière lequel se tiendra Monsieur Maga, a été mis sur l'estrade, des micros y ont été installés.

Pour l'instant, le préfet réclame le silence. Ses paroles sont amplifiées par des haut-parleurs mis tout autour de la place. Le silence enfin établi, le Président commence son discours. Il est prononcé en français, la langue officielle du Dahomey. Il peut durer une heure, deux heures, voire plus. Il est souvent interrompu par des applaudissements.

Tous ces gens ne comprennent pas forcément le français. C'est pourquoi, de temps en temps, le Président reprend ses idées fortes, dans la langue régionale. L'exercice est difficile mais parfaitement maîtrisé.

A la fin de son discours, il regarde longuement la foule. La prestance de Monsieur Maga, sa force de conviction ont exaltés ces hommes et ces femmes qui l'acclament. Ils sont convaincus que ce chef est vraiment le seul capable d'améliorer leur sort et celui du Dahomey.

En traversant de nouveau la foule en liesse, le Président se dirige vers la préfecture, sa suite également, où un repas va être servi. Il nous faudra bien manger, pour ne pas décevoir nos hôtes.

L'après-midi, après une heure de repos, nous allons, souvent par forte chaleur, visiter des constructions nouvelles ou juste commencées, (infirmerie, école, classe), ou encore, une plantation de palmiers, un champ communautaire de légumes, une rizière, dont les récoltes sont vendues au profit de la ville.

Une réunion de travail termine la journée. Elle est présidée par Monsieur Maga qui précise à toutes les autorités présentes, les objectifs à atteindre, la ligne politique à suivre. Bien entendu, à la fin des discus-

sions, un cahier de doléances lui est remis.

Après quelques heures de repos, un grand repas est servi qui est parfois suivi d'une soirée dansante.

Le lendemain, à sept heures trente nous reprenons la route.

*

Je participe aussi à des déplacements marquants, de courte durée, comme celui que j'ai fait lorsque le Président a invité Monsieur Raoul Follereau à visiter la léproserie installée grâce à sa Fondation. Cela se passait en 1961 ou 1962 au nord de Cotonou.

Les quelques heures que j'ai passées dans la nouvelle léproserie ont été très éprouvantes. Cette misère humaine a fait resurgir des souvenirs pénibles, notamment le village camerounais de lépreux que j'ai fouillé dans l'espoir d'y trouver le fameux Ruben Um Nyobé.

Ce fut une mission très désagréable, mais heureusement brève¹.

Comment supporter la vue de ces corps horriblement mutilés, en lambeaux, ces visages rongés par la maladie ? Ils inspirent autant de pitié que de répulsion incontrôlable. J'en admire d'autant plus ces religieuses d'exception, qui, jour après jour, avec un dévouement admirable, nettoient, soignent et réconfortent les victimes de cette affreuse maladie.

Au cours de cette visite, Monsieur Follereau, nous explique que la lèpre n'est ni héréditaire, ni mortelle et que son traitement donne des résultats en trois ans. Pour frapper nos esprits et prouver ses dires, il prend dans ses bras, un pauvre hère, amputé, défiguré et aveugle, qui vient d'être déclaré non contagieux. Ce n'est pas Monsieur Follereau qui a, tant soit peu, un

mouvement d'hésitation, mais cet homme, qui cherche à se dérober, si peu habitué à des gestes de sympathie.

1. J'ai rencontré mon chef de l'époque, 24 années après, à Paris. Il était en traitement pour la lèpre. Celle-ci s'était déclarée 22 ans après notre passage dans ce village.

*

* *

La Traite des Noirs

Sur la plage privée de l'ambassade de France, par un temps clair et une brise agréable, Christine et Pascal jouent avec les enfants de Madame Dupont, la femme de l'ambassadeur. Elisa profite du soleil et bavarde avec elle.

Quant à moi, je suis assis sur le sable un peu à l'écart. En regardant l'horizon qui se jette dans la mer, je ne peux m'empêcher de penser aux drames effroyables qui se sont déroulés non loin d'ici, sur ce bord de mer de la « Côte des Esclaves » et à l'intérieur des terres, pendant la très longue traite des noirs.

Ce commerce d'êtres humains, découlant de la découverte du Nouveau Monde, engendra en Afrique, pendant quatre siècles, une violence sans précédent. Des millions d'hommes seront déportés aux Amériques après avoir été troqués contre du tissu, de l'alcool, de la quincaillerie, de la verroterie et des armes, au profit de rois et chefs côtiers africains. Ces derniers se chargeant en contrepartie de la chasse à l'homme sur une autre terre que la leur.

Peu de temps après, j'ai l'occasion d'arpenter en compagnie d'Auguste Assogba, un de mes amis daho-méens, la tristement célèbre piste des esclaves qui se

termine en bord de mer près de Ouidah. Ses nombreuses connaissances me permettent de saisir la réalité du calvaire de ces prisonniers, conduits de force vers le Nouveau Monde. Avant d'y parvenir, leur chemin de croix est jalonné d'actes horribles.

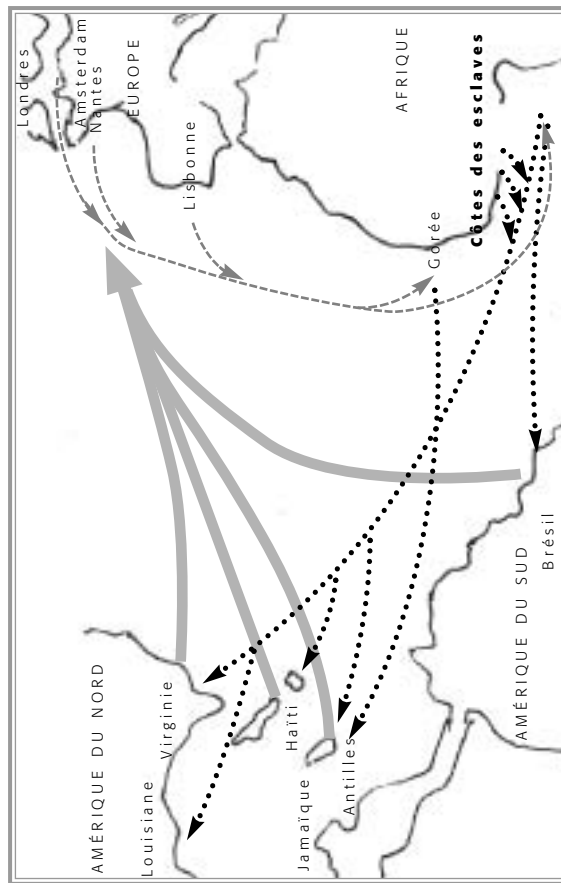
Ces malheureux quittent leur village incendié, assistent à l'assassinat des membres de leur famille, jugés incapables de supporter le long déplacement et à l'exécution de leurs amis ayant résisté aux négriers noirs, venus les capturer. Les survivants terrorisés sont dénudés et enchaînés.

Encadrés par les nervi des rois et chefs côtiers, ils sont conduits à marche forcée et dans la pire violence, jusqu'à un lieu de regroupement. Là, des négriers blancs prennent le relais. Ces derniers les mènent jusqu'au bateau négrier¹, ancré au large, celui-là même qui a apporté d'Europe les marchandises ayant servi au troc. « Bois d'Ebène » tel est le nom donné par ces navigateurs à leurs prisonniers.

Leur malheur ne s'arrête pas là.

Parqués au fond de la cale infecte du bateau où l'atmosphère est irrespirable, ils sont une nouvelle fois enchaînés, couchés sur le dos ou en « cuillère », et entravés sur le bois brut du sol. Ils subissent alors l'horreur de la traversée. Pour toute nourriture, ils n'ont qu'un infâme brouet par jour et un peu d'eau pour étancher leur soif. Ils sont si serrés et meurtris que très rapidement ils baignent dans une fange de sang, de vomissures et de déjections de toutes sortes. L'odeur y est abominable.

La traversée dure deux mois. La mortalité due aux épidémies est effroyable. Pour y remédier, malgré les risques, on fait monter les captifs sur le pont afin de les aérer. A cette occasion, ils se lavent et nettoient la cale du bateau. Les révoltes sont fréquentes mais, faute



-Traite des noirs -

- > Produits européens vers l'Afrique
-> Transport des esclaves vers l'Amérique
- > Produits tropicaux vers l'Europe (sucre, rhum, café, épices...)

d'armes à feu du côté des Africains, elles sont vouées à l'échec et noyées dans le sang. Les meneurs sont exécutés ou encore fouettés jusqu'à l'os, en présence de tous et jetés par-dessus bord².

Quelques jours avant leur arrivée à destination, ils sont mis en condition pour être vendus au meilleur prix. Ces ventes sont faites, la plupart du temps aux enchères. Les acheteurs sont des colons et des planteurs de café, de cacao, de canne à sucre, de riz, de coton... tous en mal d'expansion. On estime que depuis leur capture par les négriers noirs, seul un captif sur quatre, foule le sol du Nouveau Monde. Plus d'un million et demi seront « livrés » au cours du XVIIe siècle, et six millions et demi au XVIIIe siècle.

Cette horreur, commencée dès le second voyage de Christophe Colomb aux Amériques (1493)³, s'arrête :

- Pour l'Angleterre en 1807, lorsque le député William Wilberforce fait voter l'interdiction de la traite et en 1833, celle de l'esclavage.

- Pour la France, en 1794, lorsque la Convention vote l'interdiction de l'esclavage. Bonaparte le rétablit en 1802. La traite est de nouveau interdite en 1831 et grâce au député des Antilles, Monsieur Schoelcher, l'esclavage est aboli en 1848.

Mais malheureusement, la traite et l'esclavage continuent clandestinement jusqu'au XIXe siècle, et ne prendront fin que lorsque l'agriculture européenne produira en abondance la betterave sucrière.

1. Flotte spécialisée et armée par de grands négociants.

2. La répression des révoltes, le monde concentrationnaire de la traite sont restitués autant par l'iconographie que par les archives maritimes.

3. Sa cargaison comportait 50 Africains.

1961 - Premier anniversaire de l'Indépendance.

En 1960, le Président décide d'organiser dans tout le Dahomey, pour le premier anniversaire de l'indépendance, des cérémonies à la hauteur de l'événement.

A cet effet, chaque ministère lui soumet un projet et son coût. S'il est retenu, les crédits lui sont alors alloués.

Une cellule « Festivités » est créée. Elle est placée sous l'autorité de Monsieur Baguidi, Directeur de cabinet du Président. J'en fais partie ainsi que le chef du protocole et cinq autres personnes.

Ce groupe de travail a un droit de regard sur la mise en oeuvre et la réalisation des projets approuvés. Il doit en outre, établir le programme des festivités, leurs horaires et les lieux où elles se dérouleront et préparer la liste exhaustive des invités, classés par ordre de préséance. Les tâches qui nous incombent pendant 7 mois sont nombreuses. Elles nécessiteront de notre part beaucoup d'effort et de ténacité.

Indépendamment de mes activités au sein de la cellule, le Président m'a demandé de veiller au bon agencement et fonctionnement du nouveau palais, où il compte s'installer au mois de juillet. Pour ce faire, je dois d'abord me familiariser avec les lieux. Je suis aidé

en cela par les architectes, concepteur et d'intérieur, venus spécialement de France avec quelques ouvriers spécialisés. Avec eux, je contrôle régulièrement et dans le détail, l'aménagement et les finitions des salles officielles et privées.

Souvent, je rends compte au chef de l'Etat de ma mission particulière. Nous nous rendons de temps à autre au nouveau palais. Je lui signale un jour qu'il manque un service de table complet pour cent couverts. Il m'envoie à Paris effectuer cet achat et combler ainsi cette lacune.

Alors que je suis à l'ambassade du Dahomey, je reçois un appel téléphonique de Monsieur Foccart qui souhaite me voir à l'Elysée. Je m'y rends. Nous aurons un court entretien, en tête-à-tête, très détendu. J'apprécie cet homme qui sait me mettre à l'aise et qui ne me demande jamais plus que je ne peux donner.

Après quatre jours passés à Paris, les achats terminés, je rentre au Dahomey où je me remets au travail. A ce propos, voici un incident qui n'est concevable que dans un petit Etat nouvellement indépendant. Un jour où la cellule « Festivités » réunie, commence à travailler, cinq ou six officiers, non invités pénètrent en force dans notre salle. Le directeur de cabinet leur demande de quitter la pièce. Ils n'obéissent pas. Dans le brouhaha, je comprends que ces perturbateurs jugent que l'armée n'est pas assez représentée dans notre groupe de travail et que je n'y suis pas suffisamment secondé. Ils ajoutent être là pour m'aider.

Je sens la pression du pied du directeur sur le mien. Je ne dis rien et continue d'observer ces militaires qui, semble-t-il, ont profité de l'absence de leur ministre Arouna Mama et de son chef d'état-major Soglo, pour accomplir leur coup d'éclat. Rapidement, la séance est levée et reportée. Le directeur me dit qu'il va régler cette affaire.

J'apprends quelques jours plus tard que de lourdes sanctions ont été infligées aux trublions.

La cellule, toujours active, m'accapare énormément. Je travaille d'arrache pied. Il faut faire en sorte que tout se mette en place conformément au programme établi, et ça marche !

Bientôt, les neuf résidences prévues pour les chefs d'Etats sont aménagées. Des centaines de drapeaux de tous les pays représentés décorent Cotonou et Porto-Novo. Toutes les répétitions prévues sont pratiquement terminées. Le feu d'artifice, qui va clôturer les festivités, est prêt à être allumé.

Le Président vient d'emménager dans son nouveau palais. Il apprécie, ainsi que son épouse, l'agencement de ses salons et chambres privés.

On perçoit une ambiance de fête dans la ville de Cotonou, où la plupart des festivités se tiendront. Ce sera l'occasion pour les femmes africaines et européennes d'étreindre de belles toilettes et d'honorer de leur présence les cérémonies où elles sont conviées. Les plus importantes étant celles du grand repas de gala et la soirée dansante qui se tiendront dans les salons du palais. Trois orchestres doivent y jouer.

En ce qui me concerne, tout est prêt : tenues militaires et d'apparat ainsi qu'un smoking à veste blanche. Elisa a préparé ses toilettes. Elle se fait une joie de participer à cette fête de l'indépendance avec ses amies et leurs maris, que j'ai fait inviter, tant aux cérémonies qu'à ma table.

Le coup d'envoi est imminent.

En définitive tout se passe sans à-coup, sauf un incident dans un parking. Un rappel à l'ordre aux chauffeurs, empêche que la pagaille ne se reproduise.

La réussite des fêtes de l'indépendance revient à

tous les acteurs responsables, qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes, et également, sans fausse modestie à la cellule « Festivités » , cheville ouvrière de l'organisation de cet anniversaire.

Pendant le feu d'artifice qui traîne un peu en longueur, j'entends à plusieurs reprises, une voix masculine anonyme provenant de la délégation française, poser une question restée chaque fois sans réponse :

« Mais qui donc paie cet anniversaire ? »

*
* *

Voyage officiel en France

Au cours d'une conversation informelle, le Président m'apprend que la France l'invite avec son épouse et que je ferai partie de sa suite, comme d'ailleurs, ajoute-t-il, chaque fois qu'il ira en voyage officiel à l'étranger.

Cet événement fut mémorable. Son déroulement est un peu flou dans ma mémoire, mais je me rappelle néanmoins parfaitement des faits marquants de ce voyage. Nous étions huit.

Accompagnés par l'Ambassadeur de France au Dahomey, Monsieur Jacques-Bernard Dupont, nous débarquons à Paris. De là, nous sommes conduits en voiture au Château de Champs¹ qui devient notre résidence pendant la durée de notre visite officielle

En pénétrant dans ma chambre, proche de celle du Président, je reste interdit devant la beauté du décor :

meubles anciens magnifiques, rideaux et tapisseries murales splendides, lit à baldaquin, tapis précieux ... Mes valises sont là, apportées par le personnel.

Après un peu de repos et une promenade dans le très beau parc du Château, un chef d'oeuvre du jardin français, nous dînons. Puis, nous regagnons nos chambres en soirée.

Le lendemain matin, nous partons pour Paris et plus précisément pour l'esplanade des Invalides. Une escouade de motocyclistes de la police ouvre la route. Je suis dans la voiture rutilante du Président, assis à côté du chauffeur.

La Garde Républicaine en uniforme d'apparat, précédée de sa musique, nous attend sur l'esplanade, face au pont Alexandre III. Dès que nous nous arrêtons, elle nous encadre. Nous démarrons. La police à moto, en grande tenue bleue et blanche ouvre la voie. D'autres motards ferment la marche. La musique nous accompagne tout au long du parcours jusqu'au palais de l'Élysée. La garde s'écarte et s'arrête pour nous laisser pénétrer dans les jardins.

C'est un moment extraordinaire.

Le Général de Gaulle, Président de la République Française, accueille sur le perron de l'Élysée, le Président de la République du Dahomey et son épouse. Celle-ci et Madame de Gaulle, accompagnées des femmes dahoméennes, nous quittent.

Deux huissiers précédent et conduisent les chefs d'Etats jusqu'au bureau du Général. Un aide de camp et moi, les suivons et les laissons pour un bureau attendant à celui du Général : celui des aides de camp². Ils sont trois. Nous devisions de choses et d'autres. Ils insistent pour que je leur parle de moi. C'est ainsi qu'ils apprennent que j'étais en Angleterre en 1940 et

dans les forces françaises. « Mais encore? » me demande le lieutenant-colonel Bonneval. Je lui réponds à l'Ecole des Cadets de la France Libre. Puis nous évoquons d'autres souvenirs.

Voici l'heure de la remise des décorations entre les chefs d'Etats. Bonneval et moi entrons dans le bureau présidentiel. Chacun porte un coussin sur lequel est épinglé l'insigne de décoration. Le cérémonial terminé, l'aide de camp du Général fait un pas en avant et s'adressant à lui, l'informe, sans me nommer, que je suis un Cadet de la France Libre.

Le Général après m'avoir regardé, se tourne vers Monsieur Maga et lui dit : « Je connais Laurent (sic), l'un des premiers Cadets, nous nous sommes rencontrés à diverses occasions à Brynbach, Rake Manor, Malvern et Ribbersford. Je garde intact le souvenir de tous ces très jeunes et ardents garçons, pour qui j'ai créée l'Ecole des Cadets de la France Libre. »

Je remarque que le Président Maga me fixe en fronçant les sourcils. Je sais maintenant qu'il aurait aimé annoncer lui-même la nouvelle au Général. Je regrette de ne pas avoir jugé utile de l'informer à ce sujet. En fait, je ne m'attendais pas à être jeté sur le devant de la scène.

Nous sortons.

Un moment plus tard, les Présidents quittent le bureau et rejoignent les ministres dahoméens et leurs homologues français. Nous nous dirigeons vers la salle à manger où un repas nous est servi. Les épouses sont absentes, elles sont avec Madame de Gaulle.

Le repas terminé, nous passons dans un salon pour le café et le cognac. Nous allons tous recevoir un cadeau. Pour ma part, c'est un coffret à cigarettes et cigares en argent massif, orné de la signature gravée du

Général. C'est avec joie et fierté que je le reçois. Le Général me dit : « Peut-être, ne fumez-vous pas ?, si c'est le cas, vous lui trouverez bien un autre usage ».

Peu après, nous quittons l'Elysée pour le Château de Champs. Là, un membre du protocole français, nous demande de bien vouloir mettre dans le carton spécial, déposé dans notre chambre, notre tenue de soirée et nos affaires personnelles, car le lendemain soir nous logerons à Paris, à l'hôtel Crillon, place de la Concorde.

Le matin suivant, toujours accompagnés par Monsieur l'Ambassadeur J.B. Dupont, nous quittons le Château pour l'Arc de Triomphe à Paris où, le Premier ministre de la France et quelques personnalités nous accueillent. Le Président Maga dépose une gerbe de fleurs sur la tombe du soldat inconnu.

Cette cérémonie terminée, nous descendons l'avenue des Champs-Élysées décorée aux couleurs françaises et dahoméennes et dégagee comme à notre arrivée. Nous nous rendons à l'Hôtel de Ville. C'est Paris qui nous reçoit et nous souhaite la bienvenue. Nous déjeunons dans ce vaste édifice en présence de nombreux invités.

Nous passons l'après-midi au ministère de la Coopération et à l'hôtel Matignon, résidence du Premier ministre, Monsieur Debré. Celui-ci a un tête-à-tête avec le Président Maga. Pendant ce temps, je suis littéralement pris d'assaut, sous le regard amusé de Monsieur Foccart, par un directeur de la branche « Afrique » des usines Renault, qui veut absolument vendre à l'Armée dahoméenne des camions militaires.

Dernière visite de la journée, au fameux et ultrachic hôtel Crillon où nous retrouvons les femmes de nos ministres qui, elles aussi, ont eu une rude journée.

Dans nos chambres, nos cartons ont été déposés. Des photographes sont là pour la revue Paris Match.

Nous nous préparons pour la soirée qui nous attend. Notre collation prise, nous partons pour l'Opéra, où le Général et Madame de Gaulle nous accueillent. Les Présidents et leurs suites, gravissent le magnifique escalier d'honneur et pénètrent dans le splendide foyer. Les Présidents, leurs épouses et deux aides de camp dont moi, entrons dans la loge présidentielle, le reste des personnalités se répartissent dans deux loges attenantes. Les hymnes nationaux retentissent.

Plongés dans l'obscurité, nous admirons le merveilleux ballet de Tchaïkovski, « Le Lac des cygnes ». A la fin du spectacle, le Président Maga prend congé. Nos voitures nous attendent. Nous regagnons l'hôtel, où un souper nous est servi.

*
* *

Le Général de Gaulle au Château de Champs

Le lendemain, vers les seize heures, nous recevons au Château de Champs, le Général et Madame de Gaulle, certains ministres et des personnalités françaises et africaines.

Monsieur Malraux, ministre de la Culture est présent, je suis à ses côtés. Nous regardons la table et les quatre fauteuils, entièrement sculptés dans d'énormes troncs d'arbres et qui reposent sur les têtes et les queues relevées de lions dressés, cadeau du Dahomey au Président français.

Monsieur Malraux, qui médite depuis deux ou trois minutes, s'adresse à moi et m'explique, de sa voix si particulière, les différences philosophiques et psychologiques, qu'il voit entre la représentation des lions éthiopiens et celle des dahoméens. Je n'ai rien retenu de ce que m'a dit cet éminent personnage, mais sur le moment, cela m'a semblé génial. Puis il m'a quitté.

Par la suite, j'ai eu l'honneur d'être présenté à Madame de Gaulle par le Général, qui lui a dit : « Je te présente le commandant Laurent³, un ancien Cadet qui était avec nous en Angleterre en 1940. » Tous les trois, nous avons échangé quelques phrases ou plutôt, j'ai répondu aux questions qui m'étaient posées.

L'heure est venue. Le Général quitte le Château.

C'est la fin de la visite officielle du Président Maga.

1. Le Château se trouve dans la banlieue est de Paris, à une trentaine de kilomètres.
2. Trois aides de camp pour les trois Armées (Terre, Air, Mer) à la Présidence française.
3. Promu chef de Bataillon par la République du Dahomey, mais ce grade m'a été attribué à titre fictif par l'Armée française.

*
* *

Voyages officiels en Israël et au Vatican

J'ai vécu tant de choses, qu'il me faudrait plus de cent pages pour raconter, ne serait-ce que mes voyages avec le Président Maga. Je n'en évoquerai que deux ou trois.

J'ai eu le privilège de me rendre en Israël et de découvrir un grand nombre de sites sacrés et historiques.

Dès notre arrivée à Tel-Aviv, la capitale à cette époque, Monsieur Ben Tzevi, Président de l'État d'Israël reçoit le Président Maga. L'accueil est simple mais chaleureux. Je sympathise avec son aide de camp. Celui-ci va nous accompagner tout au long de notre visite.

Nos déplacements se font en voiture. Y participent non seulement deux guides parfaitement qualifiés pour cette mission, mais également quelques personnalités israéliennes, dont l'ambassadeur au Dahomey.

En quittant Tel-Aviv pour Haïfa en Galilée, nous traversons d'anciens marécages devenus, grâce à la



- Israël & Cisjordanie -

ténacité des hommes, de fertiles vergers. De cette ville, étagée sur les pentes du Mont Carmel, nous nous rendons à Saint Jean d'Acre (Akko), haut lieu de la chrétienté. L'après-midi est consacré à la forteresse des croisés et à la crypte de Saint Jean.

La journée suivante, visite des principaux sites chers aux chrétiens, et notamment Nazareth ; la Basilique de l'Annonciation ; Tabaha et la Basilique de la multiplication des pains ; Capharnaüm, la ville des miracles de Jésus. Enfin, Tibériade et son fameux lac (mer de Galilée) que nous traversons à la tombée du jour, sur un petit bateau, pour nous rendre dans un kibboutz installé près de la frontière syrienne sous le Golan¹. En ce lieu, de prestigieux chefs d'orchestres donnent de temps en temps des concerts, malgré la menace constante de bombardements syriens.

Le lendemain matin, nous quittons la Galilée pour Jérusalem, du moins pour la partie israélienne de ce lieu saint. En regardant par les meurtrières, je peux apercevoir dans le territoire Cisjordanien : le Mur des Lamentations, la Mosquée d'Omar érigée au VIIe siècle, la Coupole du Rocher, l'Église du Saint-Sépulcre, la vieille ville, le Mont des Oliviers...

C'est un moment d'intense émotion.

Le jour suivant, plus au sud dans le désert du Néguev, nous sommes reçus par Monsieur Ben Gourion, l'un des fondateurs de l'Etat d'Israël (1948).

Cet éminent homme d'Etat, s'est retiré en plein désert dans un kibboutz, installé près de Beershéva. Ancien chef de gouvernement de 1948 à 1953, et de 1955 à 1963, il a conduit à la victoire son pays, en guerre contre deux coalitions arabes² bien décidées à rayer de la carte l'Etat d'Israël.

C'est dans ce kibboutz que j'ai le mieux compris,

ce que signifiait vivre dans une exploitation agricole communautaire. Grâce au fruit du travail de leurs membres, les kibboutzim³ vivent presque en autarcie. Leur direction collégiale édicte des règles strictes de vie et de gestion. L'argent n'a pas cours dans ces communautés. Chaque membre reçoit des bons, qu'il peut échanger contre de menus objets que détient leur intendance (savon, lames de rasoir, papier à lettre, stylo à bille etc...) Tout le reste leur est fourni.

Nul ne peut se prévaloir de sa place dans la communauté pour obtenir un achat personnel. Les acquisitions importantes (frigorifère, aspirateur, ventilateur...) sont faites pour tous les membres du kibboutz, si le budget le permet. Sinon, il faut attendre. La priorité, dans tous les cas, est donnée aux acquisitions nécessaires à l'exploitation (camion, tracteur, batteuse, cheptel, arbustes, etc...).

Les très jeunes enfants sont regroupés tôt le matin dans des garderies, où des puéricultrices, des infirmières, des mères de familles se relayent. Ceux un peu plus âgés sont instruits sur place, jusqu'à leur entrée à l'école primaire. Tous ces jeunes sont rendus à leurs parents en fin de journée, après le travail. Selon la richesse du kibboutz, une bourse d'études est allouée aux enfants les plus doués qui sont envoyés dans les lycées les plus proches et plus tard, dans les universités du pays, voire à l'étranger. A la fin de leurs études, ils viendront reprendre leur place dans la communauté, ou iront travailler pour l'Etat ou à l'étranger, mais ils devront dans tous les cas rembourser les frais engagés pour eux par le kibboutz.

Quand je compare les responsabilités colossales que furent celles de Monsieur Ben Gourion, avec celles qu'il assume aujourd'hui, comme tondre les moutons de la communauté, faire la vaisselle quand vient son tour, changer des draps de lit selon un calen-

drier préétabli, arroser et planter des arbres, je reste songeur et admiratif.

Pendant notre visite, j'apprends que les précieuses eaux de pluies sont canalisées, autant que faire ce peut, vers de grands réservoirs souterrains.

Je me souviens que Monsieur Ben Gourion nous a dit en regardant le désert qui entoure le kibboutz : « Avant de mourir, j'aimerais que des arbres recouvrent toute cette étendue de sable. » D'une manière ou d'une autre, avant ou après sa mort, ce sera une chose faite car déjà, sans relâche, les arbres en terre sont arrosés et d'autres sont plantés.

En évoquant Israël, je revois Monsieur Ben Gourion, qui contribua avec une énergie farouche à la naissance de son pays. Ce qui frappe en lui, en dehors de son intelligence, sa grande modestie et sa courtoisie, c'est son regard perçant et la lumineuse chevelure qui entoure sa tête comme la crinière du lion.

Nous quittons le Néguev pour retourner à Tel-Aviv où le Président Maga va faire ses adieux au chef d'Etat d'Israël.

Le lendemain, nous prenons l'avion pour Paris, où nous faisons halte avant de rentrer au Dahomey. Je garde vivace le souvenir de ce voyage sur les traces de Jésus, de ces lieux devenus sacrés tant pour les Hébreux, les Islamistes, les Orthodoxes que pour les Chrétiens.

1. Le Golan a été conquis par Israël au cours de la guerre des six jours en 1967.

2. La première en 1948, la seconde en 1956.

3. Pluriel de kibboutz.

*
* *

L'apparat réservé aux chefs d'Etats répondant à une invitation du Vatican, est exceptionnel. Personne ne peut rester insensible à une visite au Souverain Pontife.

Dans la matinée du 17 septembre 1962, le Président Maga, son épouse et six membres de la délégation dahoméenne, se retrouvent dans l'un des salons du plus coté des hôtels de Rome où nous sommes installés depuis la veille, Monseigneur Cantin, Archevêque de Cotonou, nous accompagne depuis le départ du Dahomey.

Des ecclésiastiques et disons (faute de mieux), des chevaliers d'un ordre de la chrétienté dont j'ai oublié le nom, et enfin un officier de la Garde Suisse Papale dans sa magnifique tenue arrivent en voiture jusqu'à l'hôtel pour nous prendre en charge et nous conduire au Vatican. Les premiers sont des dignitaires de l'Eglise, des prélats du Saint-Siège, en soutanes rouges ; les seconds, tout de noir vêtus, portent des costumes des temps anciens, culotte bouffante, bas, pourpoint, cape ornée d'une croix brodée violette ou rouge, collerette blanche et chapeau noir à large bord. Tous ont belle allure. Chacun de nous aura donc son ou ses accompagnateurs.

Notre cortège est précédé de motocyclistes de la police romaine. Ils nous laissent devant la place Saint Pierre du Vatican. Une double haie de Gardes Suisses nous canalise vers la Basilique où nous accueillent de hauts dignitaires du Saint-Siège. Le Président passe la garde en revue. Celle-ci est composée de militaires de grande taille portant leur fameux uniforme et le casque des anciens temps. Ils sont armés de hallebardes. Cette troupe manoeuvre à la perfection.

Le cérémonial terminé, nous pénétrons dans la Basilique. Nous suivons des couloirs et traversons des salons somptueux. Nos accompagnateurs nous quittent au fur et à mesure de notre progression dans la

Basilique. Il n'en reste plus que deux avec notre Président, au moment où nous pénétrons dans le salon où le Pape Jean XXIII va nous recevoir. Le chef de l'Eglise Catholique Romaine, est petit, assez enveloppé, son regard est doux, il sourit et son visage est empreint d'une grande bonté.

Sa Sainteté Jean XXIII invite Monsieur et Madame Maga à s'asseoir près de lui. Quant à nous, nous restons à l'écart pendant leur entretien. Puis Jean XXIII s'adresse à nous en français. Il nous dit qu'il est heureux de nous recevoir. L'un après l'autre, nous nous approchons de lui, faisons une genuflexion et baisons son anneau pastoral. A chacun, le Pape remet alors un petit écrin contenant une médaille à son image, qu'un ecclésiastique, à ses côtés, lui présente. Pour ma part, je reçois non seulement cette médaille mais également un coffret rouge et un parchemin roulé.

A la fin de cette cérémonie, le Pape va de l'un à l'autre. Il me dit : « Je ne sais si nous nous reverrons, mais à la grâce de Dieu. Il n'y a que les étoiles qui ne se rencontrent pas. Bon retour au Dahomey. »

La délégation dahoméenne est maintenant regroupée. Le Pape nous bénit. C'est la fin de cette rencontre exceptionnelle, si émouvante.

Nous partons et consacrons le reste de la journée à visiter, la Basilique, la Chapelle Sixtine, le musée et les trésors du Vatican. Nous nous rendons aussi à Castel Gandolfo, où se trouve la résidence d'été des Papes. Nous nous promenons dans les jardins qui l'entourent mais qui ont subi une tornade dans la nuit. Les quelques arbres abattus n'enlèvent rien à la beauté du lieu. Puis nous avons le grand honneur de voir l'appartement privé et très dépouillé du Pape Jean XXIII.

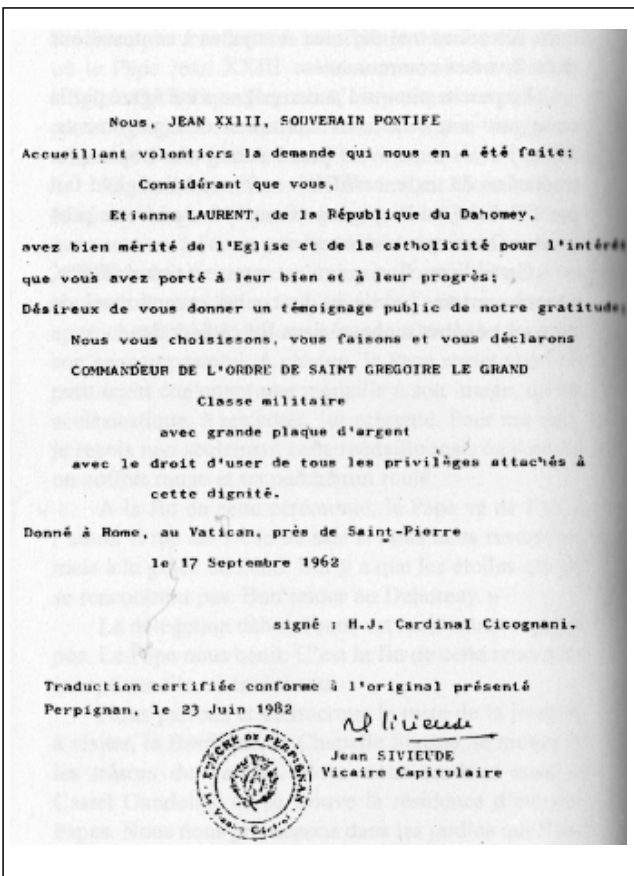
Quid du coffret rouge remis par S.S. Jean XXIII ? Il renferme un insigne de décoration, celle de l'Ordre de Saint Grégoire le Grand. Elle m'est attribuée à titre

militaire pour certains risques pris lors d'incidents dans des zones mal définies et sujettes à contestations entre diverses communautés.

Le parchemin qui l'accompagne a été égaré par la suite, au cours de mes multiples déménagements. Mais, j'avais auparavant pensé à faire des copies. La traduction du texte, certifiée conforme à l'original fait par l'Evêché de Perpignan (France) est en votre possession, ainsi que la décoration.

Cette distinction qui m'est remise à titre militaire, accorde certains privilèges dont celui, exceptionnel, de pouvoir pénétrer à cheval dans les cathédrales.

*
* *



Un retour en Centrafrique - Jean Bédel Bokassa

En 1962 ou 1963, j'ai l'occasion de participer à une conférence de l'Organisation Commune Africaine et Malgache (O.C.A.M.), à Bangui en République Centrafrique. J'y retrouve Jean Bédel Bokassa, devenu chef de Bataillon (commandant), aussi dynamique, fantasque et imprévisible qu'autrefois.

Pour me faire plaisir, il rassemble des sous-officiers, que j'avais sous mes ordres pendant mon séjour à Bouar. C'est un moment très sympathique.

Avec Monsieur Arouna Mama, ministre des Armées et Soglo son chef d'état-major, nous évaluons, au sein d'une commission de l'O.C.A.M., les problèmes à résoudre pour la création d'une éventuelle unité d'intervention interafricaine. Le Président Maga n'ayant pas besoin de ma présence en permanence, j'ai un peu de temps libre pendant la journée et en soirée.

Aux réceptions où je me rends, je constate que des membres des ambassades d'Israël et d'Amérique recherchent ma compagnie, avec sans doute quelques arrière-pensées. Je fais la connaissance, lors d'une soirée organisée par les Américains, d'une charmante célibataire, à la lointaine ascendance indienne. Elle est texane. Très avenante, amusante et aguicheuse, elle n'a

pas froid aux yeux. Elle tient absolument à me faire voir de belles acquisitions qu'elle a faites, lorsqu'elle était en poste aux Philippines. Cette proposition pleine de sous-entendus, n'est pas sans rappeler, celle que les hommes faisaient aux femmes qui les intéressaient : « Venez donc chez moi, je vous ferai voir mes estampes japonaises. » Je peux dire que grâce à cette Américaine, mes moments de liberté ont été animés et honni soit qui mal y pense.

Pour en revenir à Bédél Bokassa, je suis très surpris lorsqu'il me présente sa femme, une belge de 18 printemps, alors qu'il m'avait dit, pendant notre voyage sur le Congo, être marié avec une Africaine et avoir cinq enfants.

Un soir de légère beuverie, en mal de confidences, il me confie comment cette jeune personne est devenue son épouse.

« Au fond, me dit-il, son père, un important entrepreneur belge de travaux publics installé à Bangui depuis quelques années, me l'a vendue ! » il poursuit : « J'ai vu sa fille à une soirée et j'en suis tombé follement amoureux. Pour être libre, j'ai répudié et renvoyé dans son village, celle qui fut ma femme avec mes cinq enfants. Dès lors, je me suis préparé à conquérir celle qui me faisait rêver. » Il ajoute :

« Dacko, le Président de la République, ne peut rien me refuser, car mon père, chef coutumier, a un rang nettement supérieur à celui de son père » Après un temps de réflexion, il change de sujet : « D'ailleurs, tu verras un jour je vais lui botter le cul et le débarquer pour prendre sa place. »

Puis il revient à son récit : « Donc, je demande à Dacko de m'inviter rapidement avec mon futur beau-père. J'ai l'intention de faire voir à ce dernier les relations très étroites que j'entretiens avec le Président. Rapports qui se révéleront très utiles pour lui faire obte-

nir des marchés, ce que je concrétise rapidement.

Un peu plus tard, je lui dis que je suis éperdument amoureux de sa fille et que je souhaite l'épouser. Puis, je lui fais miroiter qu'un jour prochain je serai Président de ce pays. Ce brave homme m'invite alors souvent chez lui. Je fréquente sa fille que je couvre de cadeaux ... en définitive, j'obtiens satisfaction relativement vite. »

C'est le mariage du siècle, cadeaux somptueux à la mariée, 500 invités, grand-messe, repas et méchouis gargantuesques, danses folkloriques au son de cinquante tam-tams, champagne à profusion, feux d'artifice ... La fiesta dure jusqu'à l'aube.

En se projetant au-delà de cette euphorie, on découvre les lendemains dramatiques de cette famille belge. Bokassa leur retire leurs passeports. Puis, il confine son épouse dans une petite villa où il lui rend visite selon sa fantaisie... L'horreur absolue.

Sous la pression de la Belgique et de la France, je le suppose, il finit par restituer les passeports et expulse cette famille et sa femme. Il se remarie par la suite avec une jeune personne du pays.

J'ai revu deux fois cet extravagant personnage. Une fois à Madagascar, à je ne sais plus qu'elle conférence et la seconde fois à Cotonou. A cette occasion, il m'annonce qu'il va incessamment prendre le pouvoir, se proclamer Président à vie, en attendant de se faire reconnaître comme Empereur ! cette bouffonnerie devient réalité en 1976.

En 1965, un coup d'état fomenté par Bokassa l'amène au pouvoir. En 1979, retour du balancier, Dacko renverse Bokassa, avec l'aide de la France. Chassé du pouvoir, converti à l'Islam, il se réfugie en Libye, puis, me semble-t-il, en Côte d'Ivoire. Il échoue enfin en France d'où il retourne, de son plein gré en Centrafrique pour y être jugé. Condamné à la peine capitale, puis gracié, il meurt de sa belle mort en 1996.

Rester Français

" Ministère des Armées - Direction des troupes de Marine, le 13 mai 1962.

Décision en date du 13 janvier 1962 :

Le Capitaine d'Infanterie de Marine, Laurent Etienne, est désigné pour être transféré aux Forces Armées dahoméennes.

Eléments de base de la décision :

Militaire de statut civil de droit commun d'origine dahoméenne."¹

*

Tel est l'extrait de la décision qui m'a été notifiée le 31 janvier 1962.

Mais qui donc est à l'origine de ce coup bas ? Le chef de la Mission permanente d'Aide et de Coopération auprès du Dahomey, Monsieur Bernard. Personnage à qui je posais, comme je l'ai écrit, un problème. Celui-ci avait ajouté, de son propre chef, mon nom à une demande de transfert d'officiers dahoméens servant dans l'Armée française, demande établie par le Président Maga, en l'occurrence son Cabinet militaire, c'est-à-dire moi.

Alerté par mon ami Capelle, je demande à voir

Monsieur Bernard. Celui-ci veut me convaincre de son bon droit, malgré mon acte de naissance, qui ne fait pas mention de ma mère, sauf pour la déclarer inconnue.

Sur le point de partir en France, l'Ambassadeur J.B. Dupont m'affirme être étranger à cette affaire et me rassure en me promettant de la régler dès son arrivée à Paris.

En définitive, l'Armée fera marche arrière jusqu'à la parution du Code de nationalité dahoméenne. Elle me fait savoir :

" A ce moment, cet officier ne pourra plus différer le choix offert entre son transfert et la possibilité de refuser la nationalité dahoméenne".

1. Règles générales applicables à toutes les situations, aux seuls autochtones originaires du Dahomey, lorsqu'il n'y a aucune dérogation particulière.

*

* *

TERRITOIRE DU DAHOMÉY

CERCLE D'ATHIÈNE

Subdivision de Grand - Popo

N° I

ETAT CIVIL EUROPEEN

Naissance de : ETIENNE EDOUARD GABRIEL LAURENT

Le treize mai mil neuf cent vingt-trois à dix-huit heures est né à Grand - Popo en la demeure de Jean Auguste Maurice Laurent, Etienne Edouard Gabriel du sexe masculin, de Jean Auguste Maurice Laurent, quarante-huit ans, médecin principal de l'assistance médicale indigène, en service à Grand Popo, et de mère inconnue.

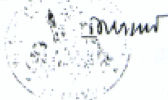
Dressé par nous le quatorze mai mil neuf cent vingt trois à dix heures du matin sur présentation de l'enfant et déclaration faite par le père.

En présence de Jean Hyacinthe Desanti, trente-quatre ans, administrateur des Colonies et de Maurice Autié, quarante ans, adjoint principal des services civils de l'A.O.F. tous deux en service à Grand-Popo, qui lecture faite ont signé avec le déclarant et nous Louis Pierre Lgribière administrateur Commandant de Cercle de Grand-Popo.

Signature : Desanti
Lgribière
Autié
Lgurent

Pour Copie Certifiée Conforme

COTONOU, le 9 Mars 1962
Le Colonel GIESPIN, Chef de la Mission
Militaire Française au Dahomey
PO le Chef de Bin PONSARD, Chef d'EM



*La rébellion dahoméenne
et ses conséquences*

Les dangers qui menacent

Si le groupe au pouvoir accapare pour lui seul les ressources et en prive d'autres communautés, il y a risque de fracture et nécessité d'un renforcement autoritaire de l'Etat. En outre si les ressources indispensables à l'entretien des clientèles font défaut, il y a rupture du pacte social. C'est ce qui menace le Dahomey.

Le marasme économique grandissant dans les deux secteurs-clés suivants en est la cause. Le privé qui traite avec les sociétés étrangères fait naître un sentiment de frustration dans la population, par la non-africanisation des cadres des sociétés, mais aussi par la corruption et la fraude qu'il engendre sans vergogne, chez bon nombre d'Européens, d'Africains, de Libanais et Pakistanais...

Le second secteur, disons administratif, relève de l'aide accordée par de grands organismes européens et internationaux selon leurs critères et leur logique, pour des investissements sociaux (routes, chemins de fer, infrastructures portuaires, usines "clés en main", lutte contre les grandes endémies...). Malheureusement ces aides, toujours remboursables, endettent de plus en plus le pays, incapable de s'en acquitter.

Toujours dans le domaine de l'économie, les ressources que procurent les exportations des matières agricoles, comme les produits de l'industrie alimentaire, les amandes de palmiers, l'huile, le cacao, les arachides, etc..., dont les prix de vente, à la hausse mais plus souvent à la baisse, sont fixés par les organismes mondiaux régulant ce commerce, ne permettent généralement pas de rémunérer d'une manière juste et suffisante le monde paysan.

Ajouter encore, les rivalités ethniques qui se transforment en rivalités politiques et le sous-emploi des élites intellectuelles, privées des nombreux postes qu'elles occupaient dans l'ancienne A.O.F. avant l'indépendance. Pour faire face aux énormes dépenses entraînées par leur réemploi, des abattements sont opérés en 1960 (-10%) sur tous les salaires des fonctionnaires, à leur grand mécontentement.

Il faut garder à l'esprit la croissance urbaine qui procède non pas d'un mouvement vers le pôle économique, mais plus vers les centres administratifs, pourvoyeurs des revenus des fonctionnaires. Le chômage aidant, elle produit des mécontents qui deviennent vite vindicatifs. Sourdement, ces foyers préparent une subversion invisible encore, qu'attise une intelligentsia, sous-employée et sous-payée, au goût prononcé pour le jeu politique.

Nous en sommes là, malgré toutes les initiatives et tous les efforts faits depuis l'indépendance, par le Président Maga pour passer ce cap difficile.

*
* *

Le voyage qu'il aurait fallu reporter

Je devais accompagner le Président Maga, pendant presque trois semaines, à travers le monde. Les étapes prévues avant notre retour au Dahomey, étaient l'île de Taïwan, le Japon, Haïti. Ces pays recevaient officiellement le Dahomey.

D'après mes renseignements, j'estimais que ce n'était pas le moment pour le Président de s'absenter aussi longtemps.

En effet, j'avais appris que le Président de l'Assemblée Nationale, Aplogan Djibodé se trouvait en situation plus que délicate et qu'une enquête allait être menée pour savoir ce qu'il avait fait d'une partie importante de l'argent alloué pour la gestion de l'Assemblée. En outre, son intention était de mettre en difficulté le Président Maga, sous prétexte qu'il avait autorisé l'arrestation d'un député, soupçonné de meurtre, sans que soit levée son immunité parlementaire.

Monsieur Aplogan voulait à cette occasion faire un énorme scandale, pour occulter cette histoire d'argent détourné. Avec ses partisans, il projetait d'ébranler le régime, en déclarant que le pays était sur le point de basculer vers la dictature et que le premier acte en ce sens, visait à retirer à l'Assemblée Nationale et aux

élus du peuple qui travaillent pour le peuple, toutes leurs prérogatives.

Malgré toutes mes explications, le Président maintient son voyage, pour ne pas avoir à annuler toutes les rencontres prévues et préparées de longue date. Il me dit alors en présence du vice-président de l'époque : « J'ai confiance en toi, je te laisse ici pour contrer toutes les manoeuvres subversives. Tu devras travailler avec le vice-président. Je sais que tu feras, avec lui, le nécessaire, pour tenir tout cela en main jusqu'à mon retour. Si de graves difficultés devaient se produire, prévien-moi, je rentrerai immédiatement.

Pour être à même d'agir dans le sens qui m'est prescrit, je dois m'assurer de la loyauté des forces de maintien de l'ordre, en l'occurrence la gendarmerie. J'entretiens avec son Directeur, le commandant Adandé, d'excellentes relations. Avant l'indépendance, il était officier de cette arme en France. Je le juge tout à fait apte à commander cette unité militaire totalement fidèle au Président.

Après mûre réflexion, je suggère au Président, de faire passer la gendarmerie sous les ordres directs de la présidence!. Ce qui est fait sans soulever trop de difficultés de la part de l'Armée et de son ministre, un homme du nord comme le Président.

Quelques jours après le départ du chef de l'Etat, des incidents éclatent près de Porto-Novo. La famille, puis l'ethnie de la victime ayant eu vent de la sortie imminente de prison du député meurtrier, cherchent à s'y opposer. C'est l'affrontement. De leur côté, les proches du député réussissent à protéger sa sortie et à le faire rejoindre l'Assemblée Nationale. Son immunité ayant été confirmée sans débat, c'est le commencement des troubles qui vont secouer le Dahomey.

L'incident prend de l'ampleur. Au cours de rudes affrontements, la gendarmerie parvient à le circonscri-

re à la région de Porto-Novo. Je me rends souvent sur les lieux pour évaluer la situation avec le commandant Adandé et m'assurer que la protection des personnes et des biens se fait correctement, notamment celle des autorités locales, et du vice-président qui réside à Porto-Novo. Les renseignements que je recueille me permettent d'avoir une idée assez précise sur le moral de la population. J'en rends compte à ce dernier qui a ses propres sources d'information.

Les manifestations ne se limitent plus à la région de Porto-Novo. Elles progressent maintenant vers Cotonou, la capitale économique du pays. La route côtière est en permanence sillonnée par une foule de gens qui circulent à pied ou accrochés en grappes à des véhicules de toutes sortes. Ils brandissent ou ont fixé à leur moyen de transport des feuilles ou des branches de palmiers, signe de ralliement des émeutiers.

La situation devient difficile à cerner. Certains ministres me signalent des choses alarmantes; d'autres m'assurent que tout cela n'est rien et que tout va rentrer dans l'ordre, comme me l'affirme également le vice-président. Les rapports de mes sources fiables, renforcent ma vision pessimiste des événements.

J'ai pris en charge la coordination de toutes les actions à mettre en oeuvre. En outre, je fais prendre des photos des émeutiers, des destructions, des blessés, des mouvements de masse, pour éventuellement les faire publier. L'immeuble de la radiodiffusion dahoméenne est très protégé. Bien que son personnel soit entièrement favorable au Président, ça ne m'empêche pas de le soumettre de temps en temps à des contrôles.

Avec mon ami Auguste Assogba, nous avons rassemblé à la présidence, un certain nombre d'hommes sûrs. Nous les avons chargé d'écrire des messages, des télégrammes et des lettres, comme s'ils provenaient des comités de soutien au Président, apparus de façon

spontanée dans tout le pays. Assogba les fait diffuser, à la radio et paraître dans la presse. Nous rédigeons aussi des tracts anti-émeutiers qui sont distribués dans les villes et villages, mais surtout à Cotonou. Quant à la presse, elle se contente de relater ce qui se passe, sans commentaire.

La police fait bien son travail. Elle traque, arrête, incarcère, interroge les meneurs et me communique sans attendre les renseignements qu'elle obtient.

Compte tenu de mes craintes, j'ai pu joindre le Président Maga, à Tokyo (Japon), avec l'aide de Monsieur Foccart. J'explique la situation au chef de l'Etat, sans chercher à minimiser les faits ni pour autant à l'alarmer. Je lui suggère, sans succès, de rentrer au Dahomey.

Voilà que maintenant les étudiants et les lycéens s'en mêlent. Ils essaient, sans y réussir, de s'emparer de l'immeuble de la radio. J'apprends rapidement qu'ils veulent donner un sens politique à leur action et justifier les émeutes (nous sommes loin du député assassin). Quelques jours plus tard, le monde ouvrier jusqu'alors calme, commence à s'agiter. Les syndicalistes réclament, pour tous, une augmentation substantielle des salaires. Ils réunissent dans la rue une foule de mécontents et décrètent une grève illimitée jusqu'à satisfaction de leurs revendications.

Le retour du Président me semble impératif. Son autorité et son ascendant aideraient à rétablir l'ordre et à remettre le pays au travail. Dans cet état d'esprit, je demande au vice-président de prendre contact avec Monsieur Maga à Tokyo où il se trouve encore pour 48 heures. Il s'y refuse, prétextant que j'exagère la situation. Je l'informe alors, que j'ai déjà eu un contact avec lui, ce qu'il me reproche.

Passant outre aux objections du vice-président, je parviens, comme précédemment, à joindre le

Président, sur le point de partir pour Haïti. Je lui explique ce qui se passe. Il m'annonce qu'il rentrera dans deux jours à Paris et me demande de continuer à maintenir l'ordre jusqu'à son retour. Je me rends chez le vice-président pour lui annoncer le retour imminent du Président. Il n'est pas du tout satisfait.

Après 72 heures, toujours aucun signe du Président. Je sens que l'adage « on est toujours trahi par les siens » va se révéler exact. Je m'inquiète.

Sur place, à Cotonou, la foule est régulièrement contenue et dispersée, mais pour combien de temps encore ? L'armée et la police ne bougent pas. Les prisons sont surchargées. Faute de place, il faudra bientôt conduire les émeutiers dans des prisons de province.

Je fais mettre un train sous pression à Parakou, ville du nord, afin de transporter éventuellement à Cotonou des centaines de Sombas, comme ce fut le cas en 1960, au moment de la tentative de coup d'état d'Ahomadegbé. Face à ces guerriers à moitié nus, armés d'arc et de flèches empoisonnées, le calme était rétabli en 48 heures. Notre unique avion militaire, un Dakota est également prêt à aller chercher les 50 premiers Sombas.

Cinq jours se sont écoulés. La situation s'est encore aggravée. Le Président n'est toujours pas là. Je convoque, un jeune homme de la famille de Monsieur Maga. Je lui remets un dossier complet, relatif aux événements, avec des photos, divers rapports et enfin un billet d'avion. Je lui fais rejoindre, sur le champ Lomé au Togo, où il embarque sur un avion en partance pour Paris. Dès son arrivée à l'ambassade du Dahomey, il remet mon dossier au Président. Immédiatement, Monsieur Maga m'appelle.

Je lui explique dans le détail, tout ce qui s'est passé depuis plus de deux semaines, les décisions que j'ai prises, les soutiens que j'ai eus et le comportement

des autorités face à tous les événements. Le Président me dit alors : « Dès mon arrivée à Paris, un message du vice-président m'attendait. Il me faisait part de la situation, déclarant que tout allait bien, et que vous commandant, vous vous faisiez du souci pour pas grand-chose. Il m'assurait aussi, que tout serait terminé pour mon retour et que je pouvais prendre mon temps. » Le chef de l'Etat poursuit : « Demain dans la matinée, je serai à Cotonou, soyez au terrain d'aviation, car à l'escale de Niamey (Niger) je vous appellerai. Vous m'exposerez la situation du moment. »

Je pense, lui dis-je, qu'il serait opportun que vous contactiez Monsieur ... à la maison de la radio, au numéro, afin qu'il enregistre un discours que vous pourriez faire et qu'il diffuserait plusieurs fois sur les ondes. De plus, nous le publierions dans une édition spéciale.

C'est ce que fit le Président Maga.

1. A titre expérimental, une suggestion faite à Paris par le S.D.C.E. lors d'une réunion à laquelle assistaient le Président Maga, Monsieur Foccart, le Directeur de ce service et moi.

*
* *

Retour trop tardif

Comme prévu, le lendemain, j'expose la situation au Président, de la manière suivante :

« Peu de gens se sont déplacés au terrain d'aviation, à l'exception des ministres, des autorités locales et deux ou trois comités de soutien, contrairement aux fois précédentes où on en comptait une dizaine. La presse et la radio sont sur place. »

j'ajoute que les manifestants ont été refoulés loin de la route conduisant au palais présidentiel et qu'ils sont sous contrôle. Les forces de l'ordre se tiennent prêtes à intervenir dans ce même secteur. Aucun débordement n'est à craindre.

D'autre part, je l'informe que les honneurs lui seront rendus par l'Armée dès sa descente d'avion. Et que, pour l'heure, je ne suis pas à même de lui dire l'impact qu'a eu son discours sur la population.

Enfin, que celle des régions nord et d'Abomey (centre) ne participe pas, ou très peu aux manifestations, à l'inverse des habitants de Porto-Novo et de sa périphérie qui sont particulièrement remontés contre le gouvernement.

En conclusion, rien ne s'oppose à la poursuite du voyage du chef d'Etat jusqu'à Cotonou.

L'avion atterrit. Les honneurs sont rendus. Le Président se dirige vers ses ministres. Il a le visage des mauvais jours. Après avoir demandé à certaines personnes de le suivre, le Président monte dans sa voiture qui prend la direction du palais, où un conseil doit se tenir. Il s'agit pour lui, de reprendre le contrôle de la situation.

A l'issue de cette longue réunion, le communiqué remis à la presse et à la radio, appelle les populations de Cotonou et de Porto-Novo à leur sens des responsabilités et demande à tous de ne pas se laisser manipuler comme des jocrisses par des éléments anarchistes.

Vers la fin de la matinée, en aparté, le Président me demande de renvoyer sur Parakou, les 50 premiers sombas qui viennent juste d'arriver par avion et de garder le train sous contrôle.

Au fil des jours, la situation ne s'améliore pas vraiment. Les premiers slogans : « L'Armée au pouvoir », « Président démission », ont été entendus et placardés par des mains anonymes, essentiellement sur les murs de Cotonou et de Porto-Novo. Cette nouvelle donne annonce le durcissement de l'action d'une intelligentsia révolutionnaire.

Cotonou est fébrile. Des attroupements, des réunions se tiennent dans tous les quartiers. Les affrontements avec les forces de l'ordre recommencent. Les partisans de tous les changements font un travail de sape pour pousser l'Armée au pouvoir, seule capable de rétablir l'ordre et la confiance. Cette idée se répand et devient pour beaucoup l'évidence même, à la grande jubilation des meneurs.

Soglo, le chef des Armées, m'affirme qu'il n'est pas question que l'Armée prenne ou cherche à prendre le pouvoir en profitant des événements actuels. Le Président, ajoute-t-il, peut compter sur sa loyauté et sur celle des officiers des Armées.

Jusqu'à présent, aucune défection n'est vraiment visible. Seuls, quelques personnages commencent à prendre leur distance.

Je ne souhaite pas m'étendre sur tous les événements qui ont marqué cette période, mais seulement narrer ceux qui ont conduit à l'éviction du Président et par contrecoup, ceux qui vont m'amener face à des militaires qui estiment que j'usurpe, à leurs dépens, le poste que j'occupe.

Deux mois se sont écoulés depuis le retour du Président. Pour faire le point sur la situation qui devient insaisissable, une assemblée est convoquée. Elle réunit, en outre, tous les membres du gouvernement, les représentants des parlementaires, des corps de l'État, du parti unique, des différents corps de métier et des syndicalistes.

La séance n'en finit pas. Elle est tendue. Pour certains, il s'agit d'obtenir un changement de gouvernement, pour d'autres, la démission du Président Maga et son remplacement par le colonel Soglo. En larmes celui-ci refuse et refuse encore de déposséder de sa charge le chef de l'Etat, jusqu'au moment où, après des heures de tractations, de discussions et d'affrontements, le Président renonce et demande à Soglo de lui succéder, tant il est écœuré de voir ses alliés fidèles l'abandonner.

N'ayant aucun document de référence, ni le moyen de consulter les journaux de cette époque, la chronologie des faits suivants risque d'être imprécise.

Pour l'essentiel, Soglo devient Président de la République, Monsieur Maga, son Premier ministre qui prend également les ministères de la Justice et des Affaires Etrangères. Celui des Finances reste à Martin Borna, l'Armée à Arouna Mama.

La rédaction de la nouvelle Constitution a peut-être débuté à ce moment-là. Je sais par contre, qu'elle

a fait l'objet de très nombreuses tractations et qu'en sous-main, la France a suivi de très près toute cette affaire.

Entre-temps, la passation du pouvoir s'effectue en douceur, mais peut-être pas sans arrière-pensées chez certains militaires qui jugent que la part faite aux membres de l'ancienne équipe est trop belle.

J'ai toujours des contacts avec Monsieur Maga. Mon personnel n'a pas bronché lors de ces derniers événements. Je sens que je peux encore compter sur lui. Je profite de cette période un peu floue pour mettre à jour, les archives du « Service de Documentation Spéciale », celles de sa réglementation et les fiches déjà ouvertes sur des personnes actuellement en vue ou en place. J'en informe Monsieur Maga.

Mais que vais-je devenir maintenant ?

Rien ne venant de la Présidence actuelle, je demande au colonel Soglo de bien vouloir m'accorder un entretien pour qu'il me précise mes fonctions.

Notre rencontre au palais présidentiel, dans l'ancien bureau du Président Maga, me met mal à l'aise. Pourtant, l'accueil est empreint de cordialité et de bonhomie. Après une longue discussion sur des banalités, Soglo, jouant au chat et à la souris, me dit : « Pour vous rien à changé, vous continuez votre travail de chef de Cabinet militaire de la présidence. »

Profitant du contexte, je lui dis avoir été amené à détruire par le feu, comme le prévoit la réglementation du Service, des documents classés « Très Secret », au moment des grandes émeutes, pour qu'ils ne tombent pas dans des mains étrangères. « Vous avez bien fait Laurent, j'aurais agit de même. »

Quelque temps après, un de mes agents m'annonce un soir, que les militaires vont arrêter Monsieur

Maga et que le commandant Alley procèdera à cette arrestation. Je parviens, tard dans la soirée, à contacter, à la sortie d'une petite fête intime, cet officier que je connais déjà et avec lequel j'ai sympathisé. En léger état d'ébriété, il me confirme en tête-à-tête, la nouvelle et me précise même le jour et l'heure, sachant pertinemment que j'en informerai Monsieur Maga. Tout est prévu pour cette matinée, vers 8 heures 30 dans le nouveau bureau du Premier ministre à la présidence. Deux officiers se présenteront pour lui signifier l'ordre de le conduire seul dans un petit village (dont j'ai oublié le nom) où une maison a été aménagée pour le recevoir. Aucune violence n'est à craindre.

Ayant pu joindre en pleine nuit et dans sa chambre Monsieur Maga, nous faisons le tour de la question et de toutes les options possibles. Il décide en définitive d'attendre son arrestation. Je lui dis alors que la mienne ne tardera pas et qu'en tout état de cause, ce qu'on pourrait lui révéler sur de prétendus aveux ou déclarations de ma part, ne serait que pur mensonge. Je lui demande respectueusement de ne pas se laisser abuser, parce que ma loyauté envers sa personne ne pourra jamais être mise en cause. « Je sais », me répond-il.

Curieusement Monsieur Maga n'est pas anxieux, abattu ou fébrile. Il est au contraire très calme et lucide. Après m'avoir remercié pour mon action, nous nous quittons en nous souhaitant des jours meilleurs.

Pour conclure, j'ajoute que j'ai été heureux et fier de travailler sous ses ordres pendant toutes ces années.

*

Je ne reverrai Monsieur Maga qu'en 1975 en

France. En 1972, il était redevenu Président de la République. Mais ceci est une autre histoire.

*
* *

Dans les « griffes » d'Aho

Une quinzaine de jours après l'arrestation de Monsieur Maga, je conduis, comme tous les matins, Christine et Pascal à leur école. Puis, je me rends à mon nouveau bureau situé en ville. Une jeep militaire me double et oblige Christophe à arrêter notre voiture alors qu'une seconde jeep stoppe derrière nous.

Un officier s'approche, me salue, puis me demande de le suivre, le chef des Armées souhaitant avoir un entretien avec moi.

Nous démarrons. En cours de route, je dis à Christophe, en qui j'ai entière confiance, de se rendre à la maison après m'avoir déposé. D'expliquer à Elisa ce qui se passe. De la conduire tout d'abord à l'école pour récupérer les enfants, puis chez les Capelle où elle devra m'attendre. Tout cela fait, de revenir à l'état-major.

En prévision de ce type d'événement, c'était le plan que mon ami Capelle et moi avions mis au point. Celui-ci se chargeant d'informer l'ambassade de France.

Dans la petite salle où je suis gardé par des soldats en armes, je me demande comment tout cela va évoluer.

L'attente est longue. Enfin, je suis introduit dans le bureau du lieutenant-colonel Aho, lointain descendant d'un prince d'Abomey. Deux autres officiers sont

présents. L'accueil ne présage rien de bon :

« Le voici, face à moi, ce pur produit du colonialisme. Regardez-le ... il n'en mène pas large maintenant ... Déshabilles-toi ... complètement, imbécile. »

La honte, mais que faire.

« Quelques bons coups de badine vont t'enlever ta « superbe ». difficile dans ces conditions de garder sa dignité.

Pendant qu'il me porte des coups, je me réfugie, tant bien que mal, dans un silence qui a le don de l'exacerber. S'étant bien défoulé, Aho commence à m'interroger :

« As-tu été en avion militaire à Lagos (Nigéria) pour Maga ? Quelle était la teneur de la lettre que tu as traduite en anglais et tapée à la machine pour lui ? A qui l'as-tu remise ? »

Il m'était difficile de nier ce voyage fait en pleine tourmente. Il existait sans doute une trace dans les archives de l'Armée de l'air, et le ministère des Affaires Etrangères détenait sûrement la lettre du chef de gouvernement du Nigéria offrant l'appui de son armée pour rétablir l'ordre au Dahomey. Mais, peut-être pas la réponse qui avait été faite par le Président Maga.

« La teneur de la lettre de Monsieur Maga était un refus, poli et ferme du Dahomey, d'accepter l'aide offerte du Nigéria. » Telle est ma réponse.

Aho ne veut pas me croire. Très en colère, il me fait entrer dans une pièce jouxtant son bureau. Là, sur son ordre, des nervi indifférents, me frappent consciencieusement à coups de badine et de cravache. C'est long et douloureux.

De retour à son bureau, mon obstination à maintenir ma déclaration lui fait perdre son sang froid. Il

dévoile son but en me disant :

« De gré ou de force, tu vas déclarer par écrit que ton ex-Président a demandé au gouvernement nigérian d'envoyer des troupes pour le remettre sur le trône. Ce document est nécessaire pour étayer le dossier que je prépare pour traduire Maga devant la Haute Cour de Justice, pour trahison. »

Soudain, il change de sujet.

« Dis-moi, qu'as-tu fait des 700 millions que Maga t'a demandé de mettre à l'abri ? sont-ils en France ? en Suisse ? Il va falloir que tu m'expliques ça aussi. » Je tombe des nues. Il poursuit : « Ne te réfugie pas derrière ta double nationalité, car même si tu réussis à quitter le Dahomey, nous te ferons revenir, en demandant ton extradition pour témoigner au procès de Maga. »

Aho s'y croit vraiment. Je suis certain qu'il pensait jouer un rôle de premier plan. Il était coutumier de cette sorte d'initiative, comme la fois où, profitant de l'absence du Président, il décidait de reprendre, avec une poignée de militaires armés jusqu'aux dents, le vieux « Fort » portugais, construit tout près de Ouidah en 1727, sur un terrain de quelques centaines de mètres carrés, offert au Portugal¹ par un des rudes souverains d'Abomey.

Cette action « mémorable » était accompagnée d'un ultimatum aux Portugais, de quitter les lieux dans les deux heures, faute de quoi l'assaut serait donné. La mort dans l'âme et la rage au cœur, les représentants officiels du Portugal mettaient le feu à cet extraordinaire site et à toutes leurs précieuses archives.

Voici maintenant quatre heures que les mêmes questions me sont posées, plus une nouvelle concernant la destruction du dossier « Très Secret » de mon

service. (Soglo a donc parlé). Mon « juge d'instruction », à bout d'arguments, n'aboutit à rien. Il semble en avoir assez. Il n'est pas spécialiste des interrogatoires musclés. Il perd son calme devant mon obstination à nier ses dires .

Je suis mal en point.

Une sorte de lassitude s'empare de ces gens. Je me risque à demander, très humblement, à Aho si je peux faire une suggestion qui pourrait m'amener à signer une déclaration dans le sens qu'il souhaite. Son regard méprisant me soupèse. Il acquiesce. Je lui dis :

« Si vous me conduisez auprès de Monsieur Maga pour poursuivre mon interrogatoire, je pourrai peut-être l'amener à accepter la déclaration que vous attendez de moi. Je doute néanmoins qu'il soit d'accord, mais ça ne coûte rien d'essayer. Vous verrez bien que je n'ai pas menti. Si vous ne voyez pas d'inconvénient, je vous demande l'autorisation d'aller sous escorte chez moi, pour me laver, me changer, et prendre un repas. Je reviendrai sur le champ. » Après un long silence, Aho donne son accord.

Il est tard. Je sens que ces officiers en ont assez et qu'ils ont sans doute faim. Peut-être qu'Aho entrevoit là une issue à son « entreprise ». Je ne peux croire que ces tristes personnages se conduisent comme ils le font sur ordre. A mon avis, c'est une idée personnelle d'Aho.

Je me retrouve sur le chemin de ma maison, avec Christophe au volant de ma voiture de fonction. Une jeep nous suit, à son bord mon escorte, trois militaires. Je dis à mon chauffeur que je n'ai pas l'intention de repartir à l'état-major. Je lui demande d'éloigner, le moment venu, mon escorte pendant quelques minutes et pour cela de s'organiser avec ses cousins (mon

ordonnance et mon cuisinier). Il me donne son accord en me disant de ne rien craindre.

D'autre part, je lui dis de partager entre eux les volailles du poulailler, la vaisselle et le petit mobilier. Voyant la tournure des événements, j'avais fait parvenir par avance à ma mère, une partie de mes biens.

Après m'être douché et changé, je mange légèrement et quitte rapidement la maison, alors que les membres de ma famille festoient avec les militaires de l'escorte.

1. Des installations commerciales portugaises occupaient ce terrain en 1725. Elles furent transformées en « Fort » avec l'assentiment d'Abomey. Celui de la France comme celui de l'Angleterre furent abandonnées et tombèrent en ruine.

*
* *

En « cavale » - Départ difficile

Je fais une halte chez nos amis Capelle avant de me rendre à l'ambassade de France où je suis attendu seul.

L'ambassadeur est actuellement en France. Le Premier secrétaire, Monsieur Lustic qui le remplace, me reçoit en début de soirée. J'apprends alors que l'attaché militaire de l'ambassade, le lieutenant-colonel Patureau Mirand, vient de mettre toutes nos affaires dans des caisses et qu'elles ont été déposées dans le camp de l'Armée française. Elle se chargera en temps voulu, de les expédier en France à notre adresse. On m'informe que Christophe et mon ordonnance, ont aidé à emballer nos affaires avant de rejoindre la gen-

darmerie où est déjà notre cuisinier. Aucun d'eux n'a été inquiété suite à ma disparition. Puis, que des billets d'avion pour Paris ont été pris pour Elisa et les enfants, mais sans précision de date de départ.

Le Premier secrétaire me dit aussi : « En attendant que le bruit fait autour de votre disparition s'atténue, vous allez quitter l'ambassade, car si votre présence ici, venait à être connue, nous pourrions avoir de sérieux ennuis. Vous allez donc vous rendre, dès cette nuit, au camp militaire français. Le lieutenant-colonel Patureau Mirand nous y conduira ».

C'est ainsi que je me retrouve pendant une dizaine de jour, au secret, dans une chambre isolée, d'une maison de plain-pied vide. Je n'en sort que la nuit pour une heure et toujours accompagné d'un ou deux officiers. Ce sont eux qui m'apportent des fruits et des boîtes de conserve. J'ai refusé, par crainte d'empoisonnement, les plats cuisinés ne sachant pas qui les prépare.

J'ai deux visites pendant cette période. La première, celle du colonel Lambert, commandant les troupes françaises, venu s'enquérir de mes besoins et me remettre une lettre d'Elisa qui m'encourage et me rassure sur son sort et celui de nos enfants.

La seconde, est celle du lieutenant-colonel. Il vient une nuit me chercher en voiture, pour me conduire à l'ambassade où, je dois avoir un peu plus tard un entretien avec le nouveau Premier secrétaire, arrivé de France depuis quelques jours.

C'est dans ce véhicule et caché sous un plaid que je quitte le camp. Dès notre arrivée, il me conduit dans une chambre de passage. Sur le lit est posé ma tenue militaire française y compris mon képi, effets récupérés dans nos caisses. Je devrai la revêtir dans quelques heures, pour la fameuse entrevue.

Mon entretien avec le Premier secrétaire ne dure qu'une minute : « Laurent, je ne peux rien faire pour vous, avant que vous ne soyez arrêté. » Une douche glacée me tombe sur la tête. Je suis loin d'être convaincu. Un appel téléphonique providentiel va changer ses vues à mon égard. Je sors du bureau. L'attaché militaire est là. Il m'annonce qu'Elisa refuse de se rendre au terrain d'aviation, si elle n'a pas l'assurance que je partirai avec eux trois. Ce qui ne semble pas le cas pour le moment.

Peu de temps après, le Premier secrétaire me fait dire de revenir à son bureau. Le lieutenant-colonel m'accompagne. « Laurent, vous avez de fortes chances de quitter le Dahomey aujourd'hui avec votre famille. Le colonel Soglo m'a demandé de venir, au palais, participer à une réunion. Un millier de Dahoméens, à la suite des événements récents survenus au Dahomey, ont été expulsés par les gouvernements de Haute-Volta et du Niger. Pris de panique, ils se sont enfuis en abandonnant tout. Actuellement, ils sont à la frontière. Soglo voudrait, avant que des troubles sérieux n'éclatent, que l'Armée française, encore stationnée à Kandi, les regroupe, les nourrisse, les loge sous des tentes, etc... »

S'adressant directement à moi, il ajoute : « Voilà la solution de votre problème, vous servirez de monnaie d'échange, mais malgré tout, il va falloir vous faire arrêter ou que la menace de votre arrestation ne fasse aucun doute, pour que je puisse faire quelque chose pour vous. » c'est une seconde douche glacée que je reçois. Il ajoute pour l'attaché : « Je serai à la présidence, téléphonez-moi quoi qu'il se passe au terrain d'aviation. Essayez en outre, de contacter le pilote de l'avion de Paris, pour lui demander de bien vouloir attendre mon aval pour décoller. »

Je n'ai rien à dire. Mon doigt est dans l'engrena-

ge, je sens bien que tout mon bras va suivre. Je monte dans la voiture de l'ambassade que conduit Patureau Mirande. Nous partons. En chemin, nous apercevons le commandant du S.D.E.C.E. au Dahomey. Il nous fait signe de stopper. Il nous prévient que la police m'attend au terrain d'aviation pour m'arrêter et que si nous le voulons, il peut me faire embarquer sur un bateau en partance pour le Nigéria. Je suis d'accord, contrairement à l'attaché. Il est trop tard pour revenir à l'ambassade, le Premier secrétaire étant déjà au palais.

Nous sommes au terrain d'aviation. Je me présente pour effectuer les formalités d'embarquement. C'est alors que l'inspecteur de police chargé de s'assurer de ma personne s'approche et me demande de le suivre au ministère de l'Intérieur. Le lieutenant-colonel Patureau Mirand s'interpose et lui dit : « Vous avez affaire à un officier français, vous n'avez aucune autorité pour l'arrêter, etc... »

Toutes ces palabres ne servent à rien. Je connais cet inspecteur, un mulâtre que j'ai rencontré à diverses occasions, notamment pendant les fêtes de l'indépendance. Je lui dis que je ne monterai jamais dans son « panier à salade¹ », mais que nous allons le suivre dans la voiture de l'ambassade. L'attaché lui propose alors d'y prendre place. Celui-ci accepte. Sa jeep nous précède et le fourgon cellulaire nous suit.

Pour aller du terrain d'aviation au ministère de l'Intérieur, il faut passer obligatoirement devant les grilles de l'ambassade de France. Celles-ci franchies, on pénètre dans le parking d'un immeuble construit sur pilotis, qui abrite au 1er étage les bureaux. On y accède par un escalier en colimaçon dont la porte d'entrée s'ouvre et se ferme avec une minuterie.

De sa propre initiative, le lieutenant-colonel pénètre dans l'ambassade. La voiture est à peine arrêtée dans le parking, que je me précipite dans l'escalier.

L'inspecteur me poursuit en criant sa fureur. Patureau Mirand ferme la porte de l'entrée. Nous entendons le klaxon de la jeep et les cris des policiers à l'extérieur de l'ambassade de France.

Nous calmons l'inspecteur en lui promettant une lettre, qu'il pourra présenter à ses chefs pour se disculper.

L'avion de Paris vient d'atterrir. Un membre de la tour de contrôle nous signale par téléphone, que le commandant de bord attendra l'aval de l'ambassade de France pour partir.

Le Premier secrétaire joint par téléphone, nous demande de l'attendre. Dès son retour, il nous informe que le Président Soglo a donné, en sa présence, les ordres pour que je puisse quitter, en toute sécurité, le Dahomey. Je remercie très vivement le Premier secrétaire, pour son action en ma faveur.

Je suis, malgré tout, de nouveau interrogé, le Dahomey voulant de la sorte sauver la face. Deux membres du Cabinet de Soglo et le ministre de l'Intérieur se présentent à l'ambassade pour me poser des questions. Ce sont toujours les mêmes : où sont les 700 millions disparus ? Quelle est la réponse de Monsieur Maga au chef de gouvernement du Nigéria ? Où est la vaisselle en or commandée à Paris pour les fêtes de l'indépendance ? etc...

Je sens bien qu'ils ne croient pas eux-mêmes au bien fondé de leurs questions. Pour preuve, le ministre me déclare en catimini, avant de partir : « En ce qui vous concerne, je sais parfaitement que tout cela est ridicule et que personne ne peut vous reprocher quoi que ce soit. » Un des deux envoyés de Soglo me dit en aparté la même chose.

Muni de mon sauf conduit, je repars avec le lieutenant-colonel Patureau Mirand pour le terrain d'aviation. Elisa, Pascal et Christine sont au pied de la pas-

serelle d'embarquement. Nous nous embrassons en riant, montons les marches et disparaissions à l'intérieur de la carlingue.

La pression et la tension de ces dernières heures sont maintenant largement atténuées. Je cherche à faire le point de ma situation.

Certes, je suis heureux de son dénouement, mais j'ai aussi des regrets. Ce départ en catastrophe, ne m'a pas permis de revoir ma mère pour la rassurer et lui promettre de nouvelles retrouvailles.

Je sais malgré tout, et cela atténue ma peine, que Monsieur Capelle se rendra chez elle, lui expliquera les raisons de ce départ précipité et la tristesse que j'ai ressentie. La lettre qu'il lui remettra témoignera de ma tendresse et de mon affection.

Je ne m'inquiète pas non plus des conséquences de ces événements sur ma carrière militaire, à en croire les notes qui m'ont été données par le Président Maga, Monsieur l'ambassadeur de France et par le chef de la Mission française de la Coopération, ainsi que par le colonel commandant les troupes françaises à Cotonou.

Ainsi s'achève cette période de ma vie. Elle fut riche d'enseignements sur le pouvoir, la réussite, la force de conviction, l'amertume de l'échec, l'humilité, la véritable amitié. De tous ces derniers événements, je ne garde aucun ressentiment.

*

Depuis lors et jusqu'en 1972, les soubressauts ubuesques du pays où « l'alternance » jouait tous les ans, cessèrent le jour où l'ancien aide de camp du Président Maga, le capitaine Mathieu Kérékou s'empara du pouvoir cette année là.

Celui-ci gouverna le Dahomey d'une main de fer

pour en faire un Etat marxiste pur et dur. Les dirigeants et les médias de l'époque n'avaient pas de mots assez cinglants pour vilipender l'ancienne puissance « occupante », seule responsable des difficultés du moment. Les opposants ou ceux perçus comme tels, les étudiants et les enseignants contestataires, les malchanceux dénoncés, se retrouvaient incarcérés, certains dans d'effroyables conditions. Cette époque a fait du « Quartier Latin » de l'Afrique un désert intellectuel.

Kérékou confronté aux dures réalités de la gestion économique dit adieu à Karl Marx et prôna le capitalisme. Les acquits révolutionnaires des quinze dernières années ont fait place à une vague libérale. Les pays occidentaux longtemps boudés sont aujourd'hui courtisés.

Ce personnage à l'esprit tortueux, chassé en quelque sorte du pouvoir, après dix huit années de règne, a demandé pardon aux Béninois, il y a cinq ans je crois, pour le mal qu'il leur a fait. Depuis, il a été élu « démocratiquement » Président, à la dernière élection présidentielle de 1996 !

*

* *

Une fois encore rester Français

Nous sommes en 1964.

« Mis au vert », je poursuis ma carrière au 4^{ème} Régiment d'Infanterie de Marine à Toulon. J'y effectue mon temps de commandement, passage obligatoire pour accéder au grade de chef de Bataillon.

Hormis quelques déplacements en Afrique, non dénués d'intérêts, je ne ferai plus de séjour outre-mer, je ne le désire pas d'ailleurs.

Une année plus tard, le 29 septembre 1965, mon unité reçoit un message me concernant, de la Direction des troupes de marine. Il m'informe que le Code de nationalité dahoméenne est publié et que mon maintien dans l'Armée française est subordonné à la perte de la nationalité dahoméenne que je possède de facto et que si je désire servir en tant que français je dois adresser au Président du Dahomey, sous couvert de l'ambassade de ce pays, une demande pour perdre la nationalité dahoméenne, et leur transmettre la copie de cette lettre avec son récépissé.

Ma position est très délicate, car je ne suis pas en odeur de sainteté auprès des autorités dahoméennes. Ayant gardé des contacts importants et sûrs, j'obtiens la déclaration souhaitée. Je l'avais préparée avec un officier de la section juridique des troupes de marine. En voici

l'essentiel :

« J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre adressée à Monsieur le Président de la République du Dahomey, par laquelle vous déclarez décliner d'avance toute offre d'acquisition de la nationalité dahoméenne. »

Ce document, glissé à un moment propice dans le parapheur de l'ambassadeur, fut signé le 2 novembre 1965, par celui-ci, sans avoir été transmis pour décision au Dahomey.

Le 5 novembre 1965, le ministère des Armées met fin à ce pénible épisode militaire. Je continue à servir en tant que français.

Je ne me doutais pas que cette histoire allait continuer avec l'administration civile pour le renouvellement de ma carte d'identité française. Celui-ci m'est refusé en mars 1992 et il me faut, une nouvelle fois faire, la preuve de ma nationalité.

Je dois donc me présenter devant le tribunal d'instance du 13^{ème} arrondissement de Paris avec mon acte de naissance, celui de mon père et de mon grand-père, avec mon «Etat signalétique et des Services » et enfin la copie du premier certificat de nationalité qui m'avait été remis à Toulon en 1965, par le tribunal d'instance et destiné à l'Armée. Le dernier document que l'on me remet le 15 juin 1993 et que j'espère définitif, rapporte par des expressions alambiquées, les raisons qui ont conduit à me déclarer Français.

*
* *

TRIBUNAL D'INSTANCE

3, rue Philippe-de-Champagne
75013 PARIS
Tél. : 43 37 74 36

**CERTIFICAT
NATIONALITÉ FRANÇAISE**

N° 612/93

Le juge du tribunal d'instance certifie sur le vu des pièces suivantes :

- Acte de naissance de l'intéressé
- Acte de naissance du père de l'intéressé
- Acte de naissance du grand-père paternel de l'intéressé
- Etat de service militaire de l'intéressé
- Certificat de nationalité française établi par le Juge d'Instance de

TOULON

- consultation téléphonique avec le bureau des nationalités du Ministère de la Justice le 27 Mai 1992

Que Monsieur LAURENT Etienne, edouard Gabriel
Demeurant : 15 Rue Nicolas Fortin, 75013 PARIS
Né à GRAND POPO (DAHOMÉY)

Le : 13 Mai 1923

De : Monsieur LAURENT Jean, Auguste, Maurice

Né : le 29 Mars 1875 à BACCARAT (MEURTHE ET MOSELLE)

ETI MEME NE DE MR LAURENT Joseph, Edouard,

Né le : 29 Novembre 1844 à BACCARAT (MEURTHE ET MOSELLE)

EST FRANÇAIS : en vertu de l'article 2-7°/ du décret du 5 Novembre 1928 comme né aux colonies de parents légalement inconnus ou dont la nationalité est légalement inconnue.

Si la filiation de Mr LAURENT Etienne, Edouard, Gabriel n'est pas établie par une reconnaissance, il convient de noter que le nom de LAURENT figure dans l'acte de naissance à deux reprises, en dehors de celui de l'intéressé. Cette mention permet de considérer qu'il existe un indice de la qualité de métis de l'intéressé; Que Mr LAURENT Etienne, Edouard, Gabriel est descendant d'un originaire de la République Française. La notion d'originaire étant une notion de pure fait qui peut être établie par tout moyen.

En l'espèce, l'intéressé est descendant de Jean, Auguste, Maurice né le 29 Mars 1875 à BACCARAT (MEURTHE ET MOSELLE) lui même né de LAURENT Joseph, Edouard né le 29 Novembre 1844 à BACCARAT (MEURTHE ET MOSELLE).

En vertu de l'article 152 de la loi du 9 Janvier 1973, Mr-LAURENT Etienne, Edouard Gabriel a conservé en sa qualité d'originaire du territoire de la République Française tel qu'il était constitué à la date du 28 Juillet 1960, la nationalité française.

En outre du 25 Aout 1959 au 21 Mars 1961, période au cours de laquelle le DAHOMEY est devenu indépendant, Mr LAURENT Etienne, Edouard, Gabriel était affecté au 5ème régiment d'infanterie de marine.

Fait au Tribunal d'Instance, Paris 13ème le
15 JUIN 1993
Le Juge d'Instance : M^{me} BOUSCANT, Juge

**Le dernier commandement**

Ma demande, le 1er juillet 1968, je quitte ma dernière affectation, le 23ème Régiment d'infanterie de marine, pour l'un des 13 bureaux de recrutement, organisme plus particulièrement chargé de la conscription des jeunes français en âge de faire leur service militaire¹.

Après un court passage au Bureau central du recrutement et au bureau de Paris, je suis affecté, le 10 octobre 1972, au 'sein des Saints', c'est-à-dire au Service central du recrutement dont le directeur, un général, relève directement du ministre de la Défense.

Composé de quelques officiers, en mal d'avancement, toujours prompts à courtiser le général, et deux lieutenants-colonels, les géniteurs du nouveau Code du service national, distants et exigeants, ce service n'est guère attachant. Je n'ai qu'une hâte le quitter. Enfin, après deux années pénibles, je retourne le 7 octobre 1974 au bureau de Paris où m'échoit la gestion des réservistes récemment libérés du service militaire.

Le 4 avril 1976, je suis promu lieutenant-colonel et le 27 mai 1977 je prends, le commandement du bureau de Marseille.

Situé en pleine ville, le bureau occupe le quart de la caserne du Muy. Tout y est vieux et austère. Des

rénovations me paraissent nécessaires, pour lesquelles j’obtiens, après acceptation de mes projets que des centaines de milliers de francs soient alloués.

Dans ce contexte technique et administratif, complexe et dépourvu de toute originalité, j’apprécie particulièrement les relations humaines et les tâches qui s’y rapportent.

Ainsi, j’innove en programmant une journée d’activités physiques par trimestre, pour tous les militaires et les civiles volontaires, du bureau. Ce sont le plus souvent, des déplacements en autocars et à pied avec une halte-déjeuner dans les environs de Marseille comme dans les Calanques, dans les Massifs de la Sainte Beaufort avec la visite de la grotte où vécut Marie-Madeleine, en Camargue au Mas Thibert, ou sur les pas des peintres provençaux, dans les ‘Montagnes’ à Saint Michel de Frigolet, etc...

Pour une contribution modique, nous déjeunons sur le terrain avec les repas légers apportés par les cuisiniers de la caserne. Je me souviens tout particulièrement d’une sortie mémorable, au cours de laquelle, grâce à l’obligeance du Bachaga Bouhalem et de ses gens, un méchoui d’une dizaine d’agneaux, rotis sur des feux de bois, nous fut servi dans une propriété privée. Cette journée, exceptionnelle, fut très appréciée. A vrai dire beaucoup d’autres sorties furent des réussites.

Malgré les doutes émis par certains chefs, jamais notre travail ne souffrit de ces absences.

Par ailleurs, l’évènement “mondain” annuel du bureau est le grand dîner suivi du bal où quelques édiles de la ville sont invités. A cette occasion les militaires en tenue de soirée ou sanglés dans leur uniforme donnent un éclat tout particulier à la fête, qui se termine généralement tard dans la nuit. Le lendemain

la presse locale relate l’évènement, photos à l’appui.

Il ne faut pas se leurrer, je n’ai pas plu à tout le monde. Je sais néanmoins, que j’ai contribué à renforcer durablement la cohésion du bureau. J’ai aussi favorisé l’épanouissement professionnel et personnel de mes collaborateurs et donné leur chance à d’autres.

Les adjudants féminins : S. Pérrault, mutée au greffe du tribunal des armées de Marseille, ou J. Andréani à la sécurité militaire s’en souviennent certainement.

Et pour beaucoup d’autres, j’ai fait en sorte qu’ils viennent au bureau sans trop traîner les pieds !

Si j’ai donné l’impulsion pour un certain renouveau au bureau, celui-ci a été mis en œuvre par de nombreux cadres dont le commandant Colliot (actuellement colonel), un officier très agréable – le capitaine Colombo une discrète collaboratrice – les lieutenants Héritier Marridaz et Moya, le premier se signale par sa redoutable efficacité et son exceptionnel dévouement. Il est aussi peintre par passion, comme le second. Je me dois de citer le major Simon, Président des sous-officiers que je sollicite souvent et l’adjudant-chef Caponi qui malheureusement meurt quelque temps après à Tahiti où il est muté. D’avance, je m’excuse de ne pas pouvoir mentionner tous les autres.

Cette période de ma vie a sans doute été, l’une de plus heureuses. Le dernier commandement de ma carrière m’a comblé professionnellement et humainement.

Que de souvenirs encore, je me revois partir en voiture en fin d’après-midi pour Cassis, Cannes, Bandol ou d’autres villages en bord de mer. Je me revois aux beaux jours ou en automne, m’arrêter au gré de ma fantaisie, et profiter d’une baignade, d’un coucher de soleil, ou de la lumière de fin de journée sur les vignobles et les collines de la région. Il n’est pas rare que je termine la soi-

rée et la nuit chez un de mes amis Cadet à Bandol où j'ai 'chambre ouverte' et que je m'en retourne dans la fraîcheur du petit matin.

Moments privilégiés, pleins d'émotion et de charme, auxquels je repense avec nostalgie.

*

Le 1er juillet 1981, promu Colonel, je passe le commandement du bureau à mon ami Paul Solet, lieutenant-colonel et je rejoins ma nouvelle affectation à Lyon, pour prendre mes fonctions d'adjoint du directeur du Service national de la 5ème région militaire², le colonel Volpelière. (général actuellement).

J'effectue, à ce titre, des déplacements officiels, au Centre de sélection de Tarascon, pour procéder, tous les deux mois, à la libération des appelés ou des courtes visites aux bureaux de Perpignan et d'Ajaccio. L'accueil qui m'est réservé ainsi qu'à ma très fidèle secrétaire, le major Becquériaux (actuellement commandant), est toujours chaleureux et sympathique.

C'est également une période agréable qui s'ouvre à moi, sous l'autorité très plaisante du colonel Volpelière, de chefs ouverts et dynamiques et entouré d'un personnel de direction civil et militaire de très grande qualité. Puis c'est à Lyon, le 13 mai 1983 que je termine ma carrière active pour entrer dans la réserve.

1- Devenu le bureau du Service National le 8 juillet 1977.

2- La France est divisée en 5 régions militaires.

*

* *

Ainsi s'en est allé ma Mère

Je n'ai hélas, jamais revu ma mère. Assez souvent, ma soeur a fait des allers et retours, Dakar-Cotonou, pour lui rendre visite. Malheureusement, prévenue trop tard, elle n'a pu être auprès d'elle lorsque son état a empiré au début du mois de mai 1981. C'est un bien triste télégramme qui lui annonça le 15 mai, sa mort. Voici des extraits de la lettre qu'elle m'a adressés le 30 mai après son télégramme du 18.

« Bien entourée et bien soignée, notre mère s'est éteinte le 11 mai vers 11 heures 30, après avoir déjeuné. Elle a été enterrée le 13 à Ouidah ... Je n'ai pu quitter Dakar que le dimanche suivant et être à Cotonou que le lundi 18 mai. Je me suis rendue immédiatement à Ouidah ...

Diverses cérémonies se sont déroulées ... Après la messe de « huitaine » du jeudi 21 mai, j'ai rencontré les membres de la famille paternelle et maternelle réunis en cette circonstance...

Je voulais que tu saches que tout s'est fait digne-ment... Enfin, que la plaque que j'ai commandée sera mise ces jours-ci sur la tombe de notre mère...

Nous voici maintenant adulte,
car nous n'avons plus ni mère, ni père. »

Très affectueusement, je t'embrasse.

Madeleine

*
* *

Lever le voile - Adieu aux Armes.

Je vous ai déjà dit beaucoup de choses, sauf celles qu'il m'est impossible de dévoiler pour cause de secret militaire. J'en ai aussi laissé de côté, pour pouvoir raconter intégralement, celles qui se bousculaient sous ma plume.

Sachez que plus je m'enfonçais dans le récit énorme et bigarré de mon histoire, plus s'affirmait le désir contradictoire d'abandonner et de poursuivre et lever toujours plus le voile qui couvre ma vie.

Par ailleurs, alors que je termine l'évocation de mon passé, j'ai le sentiment de l'insignifiance de mes écrits et celui désagréable d'avoir laissé dans l'ombre la moitié de moi-même, ma famille paternelle. Mon ignorance à son sujet, ne me permet pas, faute de temps, de combler cette injustice. Vous avez, si vous le désirez la possibilité de retrouver nos racines en Meurthe et Moselle, berceau de notre famille paternelle.

Aujourd'hui, en ce début de soirée propice à la

méditation, je me demande si je serai suffisamment lucide, à l'heure de mon départ de votre rive, pour me souvenir de mes bonheurs passés et présents. Et de l'instant, où enfin, je me suis rendu compte que la sagesse m'habitait et qu'elle remplaçait mes joies perdues et mes pauvres matins.

Comme tous les jours, l'aube chasse la nuit et mon sablier égrène inlassablement le cours du temps. La mort est partout, de toute éternité. On ne la voit pas, mais elle se fait souvent connaître. Elle s'est emparée de mes compagnons d'armes, de mes amis, de mon père et ma mère, de mon frère Antoine décédé le 1er juin 1976, à l'âge de 58 ans, et de ma soeur Madeleine qui, le 5 juin 1992 me quittait sans que je sache si elle avait été pleinement heureuse. Peut-être qu'une force nous poussera, un jour ou une nuit, les uns vers les autres.

Voici que j'arrive à la fin de mon voyage dans le temps passé. Il m'a permis de relater certains faits marquants de ma vie. Il en est encore un que je tiens à vous faire partager. C'est celui de mon " Adieu aux Armes ", au cours duquel, le 13 mai 1983 à Lyon, j'ai évoqué ma jeunesse et ma carrière militaire.

Je me revois m'adressant à mon général, aux généraux, à mon colonel et aux nombreux collaborateurs et amis présents, en ces termes :

« Vous venez de rappeler, mon général, mon colonel, les grandes lignes de ma carrière militaire. Par votre voix et par votre coeur, l'Armée vient de me dire, d'une manière bien émouvante, son au revoir.

Je ne sais si je mérite tant de compliments. Si oui, ils découlent de multiples événements qui ont marqué ma vie. Je n'en citerai que quelques-uns.

Lorsque j'étais enfant au Dahomey, mon arrière-grand-mère, dans sa case, avait coutume de me racon-

ter des histoires sur ma famille. Histoires qui remontaient, à travers les générations jusqu'à cet homme dit « l'Africain ». elle me disait qu'il avait été capturé et vendu à des navigateurs blancs puis emporté de l'autre côté de la mer, vers ce qu'elle appelait le « Kamgaba-Cano » ce monde inconnu mais sûrement dangereux. Tous savaient qu'il avait annoncé qu'un homme blanc « Grand Docteur » viendrait habiter le village de Ouidah. Qu'il soignerait de manière remarquable les hommes, les femmes et les enfants. Que les gens lui élèveraient une statue et que son nom, alors inconnu, Laurent, serait à jamais honoré dans ce village comme au-delà de ce village et même de ce pays.

Et dans l'intimité de cette même case, le petit garçon que j'étais, écoutait son arrière-grand-mère lui parler de bien d'autres choses et aussi des hautes actions qui le distingueraient des autres gens quand il serait devenu un homme.

Ton nom, disait-elle, celui que notre clan, les Agbanous, t'a donné, te vient d'un noble chasseur, un grand guerrier : « Tassou ». Le jour viendra où tu seras toi aussi un chasseur, un grand guerrier peut-être et pourquoi pas un grand docteur ? « Laurent-Tassou », tu feras alors la fierté de ton père, ce sorcier grand guérisseur.

Je voulais en vous contant ces anecdotes, dont certains faits ce sont révélés exacts, rendre hommage à celui sans qui rien n'aurait été. En effet, c'est en raison de ses convictions philosophiques, politiques, et de sa foi en l'avenir de la France que mi-mai 1940, mon père, après avoir réuni ses enfants, s'adressant à moi me dit : « Vous, vous allez vous rendre en Angleterre... » Jugez de mon étonnement. C'est à cet instant que tout a commencé.

Au fil des événements, en passant par des périodes de foi intense, de bonheur sans nom avec des frères d'armes exceptionnels et dans des unités non moins exceptionnelles, ou bien seul, j'ai été amené par exemple : à rendre la justice, à partager à la suite de pluies des pâturages dans le désert pour maintenir la paix, à essayer de maîtriser une révolution, à gagner la confiance de nombreux chefs d'Etat d'Afrique noire. J'ai été craint, arrêté, battu, fouetté, menacé, enfermé, vivant alors de tout et de rien de peur d'être empoisonné, et comment pourrais-je oublier ce « séjour » dans un camp pour noirs en Afrique du Sud ?

Bref, j'ai été ici et là pour certains,
un « grand chef », un minable pour d'autres.

Brutalement, tout bascule. J'ai appris à obéir sans murmure, l'ordre n'étant pas un sujet de discussion et « honni soit qui mal y pense ». Me voici ramené à plus de modestie. Plus de grands horizons, plus de grands desseins, je deviens le énième adjoint au 3^{ème} Bureau du 23^{ème} Régiment d'Infanterie de Marine, puis je découvre avec étonnement le recensement et les arcanes du Service National.

Tout ne fut pas rose bien sûr, j'ai connu également de grandes tristesses, la mort inutile de bons compagnons, des doutes, des fureurs contre l'adversité, le laxisme. Je ne suis pas le seul vraisemblablement et comme beaucoup d'autres aussi, je suis fier d'avoir servi un idéal. L'époque le permettait, l'Armée m'a donné cette possibilité, je lui en suis reconnaissant.

Vous, mes jeunes camarades et vous les un peu plus anciens, je vous souhaite une vie exaltante, un peu moins routinière et cette foi en votre métier indispensable à votre plein épanouissement.

Et vous, mes anciens par le grade, dont la présence

ici me touche tout particulièrement et m'honore, j'en suis conscient, merci pour cette sollicitude que vous avez bien voulu me témoigner en de si nombreuses circonstances.

Et maintenant, dois-je aussi vous dire que nous sommes tous des voyageurs marchant sur la piste de la vie et qu'un jour se dressera devant nous « l'Arbre du Voyageur » dont le feuillage vibre sans cesse au souffle du vent qui le traverse lorsqu'il emporte au loin, les actions de ceux qui le croisent ?

C'est aujourd'hui mon cas. C'est le moment de la réflexion, devrais-je porter un jugement sur ce qui fut, ou suggérer quelque autre conseil ? Non, je ne le ferai point car tous les jours, autant en emporte le vent.

Laissez-moi plutôt, pour conclure, vous dire que dans l'arrière campagne africaine, lorsqu'on arrive par la piste à « l'Arbre du Voyageur », il faut faire une halte et alors, face à soi-même, méditer un moment. Puis, avant de reprendre la route, ajouter, aux centaines de bandes d'étoffe délavée par les intempéries, deux nouvelles bandes aux basses branches. Elles matérialiseront la prière du voyageur appelant protection et bénédiction sur ceux qui lui sont chers et sur sa randonnée.

Puis, une fois passé « l'Arbre du Voyageur », la piste généralement se divise en deux chemins, l'un traverse le village, l'autre le contourne pour que ceux qui n'ont rien à y faire ou à y dire, puissent l'éviter sans paraître discourtois.

En ce qui me concerne, ma longue randonnée vient de me conduire à cet arbre, le rite est accompli et mon choix est fait. Ce second chemin m'appelle maintenant avec mes souvenirs et je me demande quelle place j'aurai dans l'histoire de la famille Laurent-Tassou lorsque, dans des centaines de pluies, les griots la chanteront.

Vous y serez mêlés avec d'autres, car vous fûtes, vous aussi, de fidèles compagnons de route dont la fraternelle amitié m'a conforté plus d'une fois.

L'heure est maintenant venue.

La page est tournée. »

*

Mes chers enfants, je peux vous laisser maintenant méditer en paix sur tout cela.

Adrien et Antoine, j'ai le désir secret qu'une parcelle de mon histoire reste gravée en vous. Le chaînon que je représente dans notre lignée existerait alors pour longtemps encore.

*

* *

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier en premier lieu :

Shelley ma compagne, pour la grande patience dont elle a fait preuve ces trois dernières années pendant la rédaction de mon histoire. Mais également pour ses avis éclairés qui m'ont souvent aidé à mieux discerner dans mes écrits, l'essentiel de l'accessoire.

Je voudrais aussi dire toute ma reconnaissance à ceux qui ont consacré de longues heures à la correction de mon manuscrit et qui m'ont soutenu de leurs encouragements :

Madame Cali Etchecopar tout particulièrement, dont le merveilleux style et le purisme ont contribué à améliorer mes écrits. Je ne saurais oublier Madame Duffau, dont les remarques judicieuses ont toujours été appréciées.

Je désirerais également, exprimer ma gratitude aux personnes qui m'ont témoigné leur confiance et sans lesquelles je n'aurais jamais évoqué par écrit mon passé :

Tout d'abord, Christine Laurent Dousse ma fille, qui a su trouver les mots pour me pousser devant ma première feuille blanche. Puis à mon ami André Deschamps ; aux anciens Cadets Hervé Arnault de La Ménardière et André Casalis ; à mon respecté professeur de mathématiques de l'Ecole des Cadets, Monsieur Pierre Giran, alias Paul Dampierre durant la dernière guerre.

Enfin, que tous ceux qui m'ont apporté leur aide, notamment Toma Blok, brillant graphiste, et entouré de leur affection pendant l'écriture de cette biographie, reçoivent ici l'expression de ma gratitude.

ANNEXE 1

**Discours de
Madame Odette Christienne
Adjointe au Maire de Paris.**

Chargée de la Mémoire, du Monde Combattant et des Archives.

Inauguration de la Rue des Cadets de la France Libre.

Vendredi 28 juin 2002 à 18 heures 30.

Monsieur le Président de l'Amicale des Cadets de la France Libre,
Messieurs les officiers Généraux.
Monsieur le représentant de l'Institut Charles de Gaulle,
Mesdames et Messieurs les présidents des associations,
Mesdames et Messieurs les élus,
Mesdames, Messieurs.

“Voici que Paris, fidèle une fois encore au rendez-vous de la mémoire, célèbre aujourd'hui le souvenir des Cadets de la France Libre. En baptisant de leur nom cette rue du XIIIème arrondissement, le Maire de Paris entend exprimer l'hommage sincère et fraternel

de notre ville à des hommes auxquels fut confiée une part de la gloire séculaire de la France et qui ont su s'en montrer dignes.

Par cette cérémonie, nous avons voulu d'abord vous témoigner Cadets de la France Libre et témoigner à vos camarades disparus notre gratitude et notre respect, car vous avez accompli une geste magnifique et généreuse, dans l'une des périodes les plus incertaines de notre histoire. Nous avons également souhaité vous exprimer notre fidélité, à vous, Cadets de la France Libre, qui avez permis, par la convergence de votre courage et de votre abnégation, que notre pays recouvre son vrai visage. nous avons tenu enfin à vous dire notre affection, car vous nous avez transmis, avec ce formidable élan d'espérance, l'héritage d'un acharnement séculaire, celui de tous ceux qui ont porté la France et assuré, encore et toujours, aux heures les plus graves de son histoire, le triomphe de ses vertus traditionnelles de liberté et de fraternité. Oui, vous étiez de ces hommes sur lesquels, écrira Marc Bloch, "la Marseillaise n'avait pas cessé de souffler d'une même haleine, le culte de la Patrie et l'exécration des tyrans".

Comment en effet ne pas se rappeler avec émotion l'extraordinaire communauté de courage et de foi qui vous a rassemblés, qui a rassemblé, à l'heure où la Nation vacillait, tant de jeunes gens que souvent tout séparait hormis leur commune volonté de dire non à l'asservissement de la Patrie. Aucun sergent recruteur, aucune feuille de mobilisation, aucun mot d'ordre partisan ne vous a conduits à faire ce que vous avez fait pour la France. Parce que, seule, votre conscience vous appelait à la résistance, vous avez librement décidé de répondre présent et d'entreprendre le redressement de notre pays.

Vos faits d'armes, qui, tout au long de la guerre, furent exceptionnels, sont aujourd'hui encore trop méconnus. Il est juste pourtant que l'on sache l'aventure admirable qui vous a conduits à représenter la France sur tous les champs de bataille et avec quelle vaillance ! Votre drapeau, que vous avez couronné d'une gloire immortelle, en porte à jamais témoignage, décoré de la Croix de la Légion d'honneur, de la Croix de guerre avec palme, de la Médaille de la Résistance et de la Croix de guerre luxembourgeoise.

Sur les quelque 211 élèves officiers formés dans l'Ecole des Cadets de la France Libre, nombreux sont ceux qui, dans vos rangs, ont payé leur engagement de leur vie. Par votre ardeur combative et votre irréductible détermination, vous avez contribué, notamment au sein des prestigieuses 1ère Division Française Libre et 2ème Division Blindée, à asseoir le succès de nos armes. et je songe ici tout particulièrement à la part que vous avez prise dans la libération de notre capitale. Sept d'entre vous seront d'ailleurs faits Compagnons de la Libération et le Général de Gaulle pourra écrire au lendemain de la guerre : "Les Cadets ! parmi les Français Libres, ces jeunes furent les plus généreux, autrement dit les meilleurs. Dans son chagrin, aux pires jours de son histoire, ils ont consolé la France".

Oui, vous étiez ces jeunes hommes de tous bords et toutes origines, et dont certains n'étaient encore que des enfants. Vous aviez en partage le mépris de la résignation, une fierté nationale exacerbée par la tragédie qui venait de se jouer sur le sol de France, un même goût de l'épreuve et par dessus tout, une confiance infinie dans la force que vous alliez représenter. C'étaient il y a plus de soixante ans, dans le désarroi et l'emporte-

ment des jours qui avaient suivi le désastre de la défaite.

Tout commence en effet en juin 1940. Dès son arrivée à Londres, le Général de Gaulle a souhaité rassembler les jeunes gens qui l'ont rallié afin qu'ils puissent recevoir une formation d'officier. Il attache avec raison une grande importance à l'instruction, des cadres des Forces Françaises Libres parce que là réside, pour partie, l'avenir de nos armes. C'est ainsi qu'à l'été de 1940, est créée, sur son ordre, une sorte de prytanée militaire qui prend d'abord place à Brymbach, dans le Pays de Galles, puis à Rake Manor, dans le Surrey, avant qu'en février 1941, les premiers élèves du futur Saint-Cyr de la France Libre ne se retrouvent à Malvern pour constituer l'ébauche de l'Ecole militaire des Cadets. En ces lieux et bientôt dans le manoir de Ribbesford se continue la tradition séculaire de l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr, et à l'abri de cette antique demeure, dira le Général de Gaulle "la jeune élite de notre armée apprend à vaincre pour la libération et la rénovation de la Patrie".

Très vite, les jeunes officiers que vous êtes devenus vont ramasser l'épée brisée et continuer le combat pour rendre à lui-même un peuple encore écrasé par la défaite. Aux côtés de vos frères d'armes de Camberley, de Brazzaville, de Damas ou de Sabrattha, vous formerez le coeur de l'armature des Forces Françaises Libres, et partout où le sort de la Nation se trouvera engagé, vous allez vous distinguer. De l'Afrique à l'Italie, de la France à la Belgique, du Luxembourg aux Pays-Bas et jusqu'en Allemagne, votre conduite sur tous les hauts lieux du courage et du sacrifice se fera exemplaire. Unis dans une même fraternité d'armes, vous allez écrire une page magnifique de résistance collective et montrer la voie du redressement de

nos armées. Et le Chef de la France Libre, qui, non sans affection, vous appelait "mes petits soldats" pourra affirmer enfin : " Par les efforts et les sacrifices de leurs cinq glorieuses promotions, "Libération", "Bir hakeim", "Fezzan Tunisie", "Corse et Savoie", "18 Juin", ces bons fils ont, de toutes leurs forces, servi la Patrie en danger".

C'est pourquoi, Messieurs les Cadets de la France Libre, nous ne laisserons jamais s'éteindre le souvenir de votre engagement héroïque et exemplaire. Vous nous avez montré le chemin, celui de l'honneur, et de la vertu au sens où Montesquieu l'entendait, une vertu qui se confond avec l'amour de la Patrie et de la Justice.

C'est pourquoi, en gravant le nom des Cadets de la France Libre dans le marbre de notre ville, nous avons voulu vous donner une preuve à la fois concrète et symbolique de la profonde et sincère gratitude que nous vous portons.

Oui, à Paris, une rue rappellera désormais votre dévouement et votre sacrifice en même temps que votre message : un message de liberté, de générosité, de foi en l'avenir de l'homme et dans le destin de la France.

Introduction

Réflexion sur le père	6
Naissance du Dahomey	11
La piste des esclaves	17
Réflexion sur la mère et jeunesse à Ouidah	20
Départ pour la France - Etudes planifiées	24

Séjour en Angleterre

Départ pour l'Angleterre	31
Les volontaires	37
Nuit d'épouvante à Londres	39
Tribulations d'un futur « Cadet »	42
Malvern... Ah Malvern !	47
Jardin secret	52
Un chef prestigieux	57

Début de carrière

Nous sommes en 1942 – J'ai 19 ans	68
Réflexions sur ce monde afrikaner	72

Côte Française des Somalis et retour

Le Bataillon de Marche Somali	76
Le retour	83
Départ mouvementé	88

Indochine

Le Viet-Nam – L'avènement d'un nouvel ordre	91
Escale à l'île de Ceylan	95
Réflexions sur Saïgon	99
Base arrière de la Z.A.N.O	104
Au pays Thaï	107

Réflexion sur les combats	111
Les péripéties d'un difficile repli	112
Le sixième jour	118
Nasan	122
En garnison à Laïchau	127
Onze mois à Laïchau	129
Diên Biên Phu – Retour à Hanoï	131
Doson, point sensible	136
En Tien-Lang – L'armistice	141
Méditation	145
Les ombres du passé	147
Trüç	149
Pendant le congé	156

Algérie

Puis ce fut l'Algérie	159
Réflexions sur un congé	165

Oubangui-Chari

Alors que notre navire trace sa route	172
Escale à Dakar	177
Arrivée à Bouar	179
L'Oubangui-Chari – L'Arbre	182
La 1 ^{ère} compagnie	187
Les activités de mon unité	190
Quatre mois à Bouar	196
Célibataire « géographique » à Bouar	198

Cameroun

1er Séjour	
Sur la route de Yaoundé	204
Au temps du « Kamerun »	209

Pistes carrossables	
Recensement –Opération commando	212
Tristes funérailles	220
Une certaine inspection	221
Des liens se sont créés - Adieu à Khan	226
Retour à Yaoundé	228
Bouar – La promesse du général le Puloch	230
Un heureux événement	232
2ème Séjour - Une nouvelle affectation	233

De Brazzaville à Bangui

Voyage sur le Congo et l'Oubangui de Brazzaville à Bangui	239
---	-----

France

Stage sur l'Afrique noire	248
---------------------------	-----

Dahomey

Mise en garde	252
Débarquement à Cotonou	253
L'accession au pouvoir	255
L'indépendance et un de ses problèmes	257
Prise de contact	258
Un « grand moment »	262
Le Dahomey – L'animisme	266
A la découverte du Dahomey - Les Sombas	270
Déplacements au Dahomey avec le Président	273
La Traite des Noirs	277
1961 – Premier anniversaire de l'Indépendance	281
Voyage officiel en : France	284
Voyages officiels en Israël et au Vatican	290
Un retour en Centrafrique - Jean Bedel Bokassa	299
Rester Français	302

La rébellion dahoméenne et ses conséquences

Les dangers qui menacent	306
Le voyage qu'il aurait fallu reporter	308
Retour trop tardif	314
Dans les « griffes » d'Aho	319
En cavale - Départ difficile	323

Nationalité

Une fois encore rester Français	330
---------------------------------	-----

Fin de carrière

Dernier commandement	333
Ainsi s'en est allée ma mère	337
Lever le voile - Adieu aux armes	338

Remerciements	344
Annexe 1	345

Discours de Mme Christienne, adjointe au Maire de Paris, pour l'inauguration de la Rue des Cadets de la France Libre.

Souvenirs photos

*
* *

Souvenirs photos



1



4



2



3



5



6



9



7



10



8



11



12



15



13



16



14



17



18



21



22



19



20



23



24



25



28



29



26



30



27



31



32



33



34



35

- 1 Docteur Maurice Laurent
- 2 Ouavi Tassou et Madeleine Laurent
- 3 Antoine - Etienne - Madeleine Laurent
- 4 Madeleine en blanc et ses enfants, Awa médecin et Cheikh vétérinaire
- 5 Antoine
- 6 Général de Gaulle à Brynbach
- 7 Collège de Malvern
- 8 N°5 immeuble des Cadets
- 9 Les premiers Cadets de la France Libre
- 10 Remise du fanion de l'école par le Général de Gaulle
- 11 Cadet Etienne Laurent
- 12 En salle de cours
- 13 Promotion "Libération" - Les Cadets en calot (13 et 2 instructeurs)
- 14 Menhir voué à la mémoire des Cadets "Morts pour la France" érigé à l'Ecole Militaire de Coëtquidan - Des cadets de Malvern
- 15 Descente du Col des Méos vers Than Chau et Sonla
- 16 Entrée de mon poste à Laïchau
- 17 Prise d'armes à Laïchau - Général Navarre, commandant en chef en Indochine sert la main du lieutenant Laurent - Général Cogny, commandant en chef au Tonkin
- 18 A Laïchau, en regardant la vallée de la Rivière Noire
- 19 Thais blancs
- 20 En permission à Hanoï
- 21 A Tel Aviv (Israël) - Les Présidents Ben Tzevi et Maga
- 22 Le Président Ben Gourion et le Président Maga
- 23 Avec le Directeur de la Gendarmerie et son épouse
- 24 Dans les jardins de Castel Gandolfo (Italie)
- 25 Le Président Hubert Maga et son épouse
- 26 Au Sénégal à Dakar - Visite officielle - Madame L.S. Senghor, les Présidents Maga et Senghor, Madame H. Maga
- 27 Trois importants notables du Dahomey
- 28 Remise de prix à Truc à l'Ecole des enfants de Troupe au Cap Saint-Jacques
- 29 Ngô Troang Truc
- 30 Mariage de Christine Laurent - Elisa Laurent - Truc (témoin)
- 31 Pascal Laurent - Julien Truc - Christine Laurent
- 32 Pascal Laurent
- 33 Coffret à cigarettes et cigares orné de la signature du Général de Gaulle, offert par celui-ci au Commandant Laurent
- 34/35 L'auteur en tenue militaire et en civil

